

« *LE FORCISME* »

Réflexion sur les liens entre valorisation de la force,
violence et virilité

2020

Petit colosse

Sommaire

Sommaire.....	2
Introduction	5
I – L’origine de l’hostilité	7
1 - La structuration du sujet et le rôle de l’hostilité.....	8
1.1 - Besoin de contrôle, attribution causale et représentation du monde	8
1.2 - Les valeurs comme repères vers la satisfaction	9
1.3 - Nos valeurs, critères de jugement hiérarchique	10
1.4 - Nos valeurs, vecteur de nos émotions, nos désirs et nos comportements	11
1.5 - L’hostilité	13
2 - Image d’autrui et hostilité	14
2.1 - Image négative d’autrui et hostilité.....	14
2.2 - Image négative d’autrui et déculpabilisation de l’hostilité	16
2.3 - Discours externes et création de l’ennemi.....	17
2.4 - Représentation de la nature humaine	18
II –Le « forcisme »	19
1– L’idéologie de la loi du plus fort ou « forcisme »	20
1.1 - La croyance en une nature humaine mauvaise.....	20
1.2 - La loi du plus fort : si seuls les forts l’emportent, je dois en faire partie	22
1.3 - Le « forcisme »	24
2 – Force et valeur de force	25
2.1 - Du besoin nécessaire de contrôle sur son environnement au pouvoir de contrainte	25
2.2 - Force et valeur de force.....	26
2.3 - Qu’est-ce qui rend fort ?	27
3 - Les <i>forcistes</i>	29
3.1 - Qui sont les partisans de cette idéologie ?.....	29
3.2 - L’origine de la méfiance en l’autre	31
4 - Le <i>forcisme</i> , un piège toxique pour l’humanité.....	35
4.1 - Les impacts collectifs du <i>forcisme</i>	35
4.2 - Le <i>forcisme</i> , une idéologie auto réalisatrice et destructrice	38
III – Les effets de la valorisation de la force sur l’individu	42
1 – Du besoin d’estime de soi au désir de domination	43
1.1 – La structuration du sujet par ses valeurs au travers de son besoin d’estime de soi	43
1.2 - Prouver sa force par la domination	45

Sommaire

1.3 - Du besoin de domination au besoin d'ennemie	47
2 – Le piège toxique de la valeur de force.....	49
2.1 - Nos anti valeurs, vectrices de nos comportements motivés par notre besoin d'estime	49
2.2 - L'intolérance à sa propre faiblesse, un piège dangereux	50
IV – Les menaces identitaires : source principale de l'hostilité humaine.....	53
1 – Menaces identitaire et processus cognitifs	54
1.1 - La menace identitaire	54
1.2 - Perceptions dissonantes et menace identitaire.....	55
1.3 - Les types de menace identitaire	59
1.4 - Les Formes de menace identitaire.....	59
2 – L'absurdité destructrice et aliénante de l'hostilité identitaire humaine.....	61
2.1 - L'origine des menaces identitaires.....	61
2.2 - Rationalisation permissive de l'hostilité	63
2.3 - L'absurdité destructrice de l'hostilité vis-à-vis des menaces identitaires	66
V – L'autre, une menace identitaire pour le <i>forciste</i>	67
1 - Le <i>forciste</i> dans la relation (lutte, pouvoir, ...).....	68
1.1 - Le combat perpétuelle du <i>forciste</i> pour protéger son estime.....	68
1.2 - La relation un lieu menaçant pour le <i>forciste</i>	69
1.3 - La violence comme défense identitaire	75
2 – Quand l'altérité d'autrui menace le <i>forciste</i>	77
2.1 - La comparaison à l'autre\différence une menace identitaire majeure.....	78
2.2 - Les ennemis identitaires du <i>forciste</i>	79
VI – Des hommes et des <i>forcistes</i>	83
1 - L'essence de la virilité : la valeur de force ?.....	84
1.1 - On ne naît ni homme ni femme, on le devient	84
1.2 - Qu'est-ce que le masculin et le féminin ?	85
1.3 - La valeur de force au centre des valeurs viriles	88
1.4 - La polarisation force\faiblesse plutôt que masculin\féminin.....	89
1.5 - Un homme fort est reconnu.....	90
2 - Comment l'idéal viril fabrique-t-il des <i>forcistes</i> ?	93
2.1- La valorisation de la force, une autre voie vers le <i>forcisme</i> ?	94
2.2 - De l'éducation virile à la méfiance en l'humain	97
3- L'idéal viril, cause de la vulnérabilité et de la violence masculine ?.....	101
3.1 - Virilité et violence.....	101
3.2 - Les hommes fragilisés par le poids de l'idéal viril.....	102
4 - Le <i>forcisme</i> viril, une inertie absurde et destructrice pour l'humanité.....	105

4.1 - L'absurdité nocive de la valorisation de la force au travers de l'idéal viril	105
4.2 - Origine possible de l'émergence du <i>forcisme</i> et du virilisme	106
Conclusion.....	111
Bibliographie	113
Sitographie.....	118
Annexes	119
Annexe 1 : Schéma final.....	119

Introduction

L'hostilité entre les individus et les groupes est sans doute la principale cause de violence et de l'incapacité des humains à construire un monde plus égalitaire et pacifique.

Dire que le problème de l'hostilité est fondamental semble donc un euphémisme.

Dans cet écrit, nous allons nous demander :

Pourquoi l'hostilité et la violence entre les humains demeurent si répandues ?

Dans son ouvrage *Prisonnier de la haine, les racines de la violence*, Aaron T. Beck montre que toutes les formes d'hostilité et de violence (coups, crimes, discriminations, guerres, génocides) sont dues à des mécanismes psychologiques communs et forment un continuum.

« Il est possible de repérer un thème commun au sein du spectre de la colère, de l'hostilité, et du comportement belligérant, de l'agression verbale personnelle, du préjugé et de l'intolérance présente dans une guerre et un génocide [...]. Peu importe les causes externes d'un comportement belligérant, les mêmes mécanismes internes ou psychologiques sont généralement impliqués dans son activation ou son expression. »¹

Mais si un tel lien existe, il en est peut-être de même concernant les personnes responsables. Mis à part les personnes ayant des pathologies psychiatriques, peut-être que les personnes agressives et capables de violence récurrente possèdent des points communs expliquant leurs comportements similaires. Déterminer ces facteurs communs permettrait également de comprendre ce qui, dans la société, favorise l'hostilité et la violence entre les humains et si cela pourrait être évité. Nous allons donc tenter de comprendre :

Quels facteurs favorisent l'hostilité et la violence des individus ?

Nous pouvons déjà énoncer un point commun saisissant et révélateur : la grande majorité des criminels et des personnes ayant commis des infractions graves sont des hommes. En effet, en France, 96.4% des détenus sont des hommes², et à titre d'exemple, les crimes commis en France en 2018 le sont à 84% par des hommes³. Ces chiffres sont sensiblement similaires dans tous les pays du monde. Comme le constate malheureusement

¹ Beck A. (2002) p.23

² <https://oip.org/en-bref/qui-sont-les-personnes-incarcerees/>

³ <https://www.interieur.gouv.fr/fr/Publications/Statistiques/Insecurite-et-delinquance>

Introduction

Christophe Dejours, bien souvent « *le mal a fondamentalement partie liée avec le mâle* »⁴.

Nous tenterons d'expliquer :

Quel lien existe entre violence et masculinité ?

La violence et l'agression se divisent en deux catégories : l'agression hostile (ou réactive) et l'agression instrumentale (ou proactive). Le psychologue Laurent Bègue les différencie ainsi : « *l'agression hostile vise essentiellement à infliger une souffrance ou à causer du tort à autrui. Elle est généralement associée à des émotions hostiles comme la colère et à des sentiments d'animosité. L'agression instrumentale représente en revanche un comportement par lequel l'attaque d'autrui est perpétrée dans un but qui n'est pas purement agressif, par exemple à dessein d'acquérir un bien matériel.* »

Dans cet écrit, nous évoquerons l'agression instrumentale mais nous allons principalement réfléchir à l'agression hostile afin d'analyser également l'origine des sentiments hostiles. Ces sentiments nous semblent tout aussi importants car même quand ils ne produisent pas un comportement agressif, ils demeurent extrêmement nocifs pour le vivre ensemble.

Nous allons commencer par décrire succinctement comment le sujet est structuré par ses croyances et ses valeurs et quel rôle détient l'hostilité dans cette organisation.

Ensuite, nous examinerons comment la méfiance en l'autre peut être à l'origine d'une vision du monde spécifique qui forme une véritable idéologie et pousse le sujet à valoriser la force.

Nous détaillerons alors l'impact majeur de la valorisation de la force sur l'individu, et notamment sur son désir de domination.

Nous analyserons ensuite comment les menaces sur l'estime de soi peuvent être une cause principale de l'hostilité dans les rapports humains.

Nous montrerons alors en quoi la valorisation de la force favorise ces sentiments de menaces et ainsi l'hostilité et la violence envers autrui.

Enfin, nous tenterons de comprendre ce qui peut expliquer la violence masculine et d'éclairer les liens étroits entre la virilité et l'idéologie décrite précédemment.

⁴ Dejours, 1998

I – L'origine de l'hostilité

1 - La structuration du sujet et le rôle de l'hostilité

Commençons par comprendre comment les croyances et les valeurs du sujet le structurent afin de saisir le rôle de l'hostilité.

1.1 - Besoin de contrôle, attribution causale et représentation du monde

Pour N. Oubrayrie il existe « *chez l'homme une propension à exercer un contrôle effectif sur son environnement, à contrôler les résultats de ses actions, mais aussi un besoin d'éprouver un sentiment de contrôle (comme illusion nécessaire) sur son environnement et les événements de sa vie afin de vaincre un sentiment de doute, d'impuissance ou d'insécurité* »⁵.

Comme tout être vivant, l'humain a un besoin inné d'avoir un minimum de contrôle sur son environnement, afin de pouvoir satisfaire ses besoins primaires et ainsi se sentir en sécurité.

Plus le sujet a une emprise sur son environnement, plus il est capable de trouver de quoi se nourrir, s'abriter et se défendre. Cette emprise est donc essentielle pour se sentir en confiance et en sécurité. Un environnement imprévisible dans lequel il est impuissant est extrêmement anxiogène et inhibe sa conduite exploratoire.

Chez l'être humain, ce désir de contrôle s'exprime notamment dans sa quête de sens et de compréhension de tout ce qui lui arrive. Il cherche constamment à comprendre quelle cause entraîne quel effet pour gagner en capacité d'anticipation. Cette tendance de l'humain est celle de l'attribution causale. Elle se définit comme « *une inférence particulière par laquelle l'individu explique les situations (ou comportements) qu'il perçoit (ou exécute) afin de mieux contrôler et prédire de futurs événements similaires* »⁶.

Ce besoin de contrôle amène donc tout être humain à effectuer des attributions causales qui formeront des croyances stables sur lesquelles il pourra établir des raisonnements. Par exemple, établir un lien entre une certaine expression de visage chez autrui et une attaque potentielle. Cette croyance lui permettra de raisonner pour anticiper, se défendre, intimider, communiquer etc.

⁵ Oubrayrie N. (1992)

⁶ Le Foll, D, Olivier R, et Coulomb-Cabagno G. (2006) pp. 27-53.

I – L'origine de l'hostilité

Ces ensembles de croyances qu'il va généraliser lui permettront de se construire une représentation interne du monde, de lui-même et d'autrui. Ces croyances sont pour lui comme une carte indispensable pour se repérer.

1.2 - Les valeurs comme repères vers la satisfaction

Les besoins fondamentaux de l'individu sont à la fois ceux liés à la survie, dit primaires (nourriture, sécurité etc.) et ceux dit secondaires, davantage relationnels et affectifs (reproduction, reconnaissance de ses pairs et appartenance à un groupe, estime de soi etc.).

Avoir un certain contrôle sur son environnement ne suffit pas pour pouvoir satisfaire ses besoins. L'individu doit également comprendre comment les satisfaire afin d'utiliser son pouvoir de manière adaptée. Il doit comprendre ce qui lui sera utile ou délétère pour survivre et être accepté et estimé par ses pairs.

A partir de ses croyances sur le monde, il jugera chaque chose et établira une hiérarchisation en fonction de leurs utilités dans la satisfaction de ses besoins. La place de chaque chose dans la hiérarchie déterminant ainsi sa valeur pour l'individu. D'une certaine façon « *les valeurs sont des expressions des besoins ou leurs manifestations influencées par la culture* ».7.

Rokeach définit les valeurs comme « *des croyances durables déterminant qu'un mode de comportement ou but de l'existence est préférable à un autre* ».8

En d'autres termes, les valeurs sont finalement tout ce qui a de la valeur pour l'individu. Gordon explique simplement que « *Si nous savons ce qu'un individu considère comme étant important, alors nous savons quelles sont ses valeurs.* »9

En ce sens, absolument tout peut potentiellement devenir une valeur (compétences, idées, opinions, objets matérielles, personnes etc.). Nous parlerons donc d'objet de la valeur mais il faut garder à l'esprit que cela peut désigner toute chose même immatérielle.

Au sommet de la hiérarchie de valeurs d'un individu se trouveront ses valeurs fondamentales et en bas ses anti-valeurs fondamentales ; le tout formera son système de valeur. Si la représentation du monde était comme une carte, le système de valeur du sujet serait comme une boussole lui indiquant où aller.

⁷ Katz M. (1963)

⁸ Rokeach M. (1973)

⁹ Gordon W A. (1960)

I – L'origine de l'hostilité

L'ACT (thérapie d'acceptation et d'engagement) utilise une image similaire en comparant les valeurs à « *des directions de vie qu'on peut incarner par des actions précises. Fixer des objectifs permet d'avancer dans ces directions. S'il est possible d'avancer vers ses directions de vie, il n'est cependant pas possible de les atteindre complètement. C'est un peu comme choisir d'avancer vers l'ouest. C'est une direction vers laquelle on peut se diriger, même si on ne l'atteint jamais* »¹⁰. On comprend donc que ce sont nos valeurs qui induisent aussi en nous un idéal vers lequel tendre.

Pour symboliser la hiérarchie de valeur des individus, nous allons considérer que, comme en mathématique, les objets ont une valeur qui peut être positive, nulle, ou négative, atterrissant respectivement en haut, au milieu et en bas de la hiérarchie.

Par ailleurs, la plupart de nos valeurs fondamentales produisent en nous une anti-valeur tout aussi fondamentale. Par exemple, plus on valorise le fait d'être bienveillant, plus on dévalorisera le fait d'être malveillant.

1.3 - Nos valeurs, critères de jugement hiérarchique

L'humain semble donc spontanément tout catégoriser, puis évaluer et hiérarchiser.

A partir de ses croyances fondamentales, l'individu va établir des valeurs fondamentales. Ces valeurs sont structurantes pour le sujet « *elles ordonnent l'ensemble, commandent sa hiérarchie, fournissent l'explication ultime des choix cruciaux. C'est à partir d'elles que l'acteur donne une orientation à sa vie* »¹¹. Ces valeurs étant pour lui ce qui est le plus important, elles lui serviront de critère de jugement de chaque chose. Notre hiérarchie de valeurs détermine donc totalement nos goûts, nos opinions et nos jugements.

Le psychologue Shalom Schwartz, connu pour sa théorie sur les valeurs, explique que « *les valeurs servent d'étalon ou de critères. Les valeurs guident la sélection ou l'évaluation des actions, des politiques, des personnes et des événements. On décide de ce qui est bon ou mauvais, justifié ou illégitime, de ce qui vaut la peine d'être fait ou de ce qui doit être évité en fonction des conséquences possibles pour les valeurs que l'on affectionne.* »¹²

¹⁰ Schoendorff, B, Grand J, et Bolduc MF. (2011) pp. 233-263.

¹¹ Rezsőházy R. (2006) p.8

¹² Schwartz, Shalom H. (2006) pp. 929-968

I – L'origine de l'hostilité

Nos valeurs sont également des critères de jugement d'autrui. Notre estime de l'autre dépend de sa conformité à nos valeurs fondamentales. Attribuant spontanément une valeur à chaque objet, nous allons donc plus ou moins consciemment établir une hiérarchie des individus.

Mais nos valeurs fondamentales sont également nos critères d'évaluation de nous-mêmes, donc de notre estime de soi. C'est pourquoi nos valeurs ont une importance capitale dans notre santé psychique et notre bonheur.

Certaines valeurs peuvent nous être toxiques. Par exemple, si l'on valorise des comportements allant à l'encontre de certains de nos autres besoins, parvenir à avoir une bonne estime de soi sera impossible sans souffrance et sacrifice. Leur toxicité peut également provenir du fait que nous y conformer est totalement inatteignable et inadapté à nos qualités ; cela nous condamne donc à avoir une mauvaise estime de nous malgré nos efforts.

Néanmoins, même si cela est complexe et prend du temps, nos valeurs peuvent changer. Nos expériences peuvent modifier nos croyances fondamentales à l'origine de nos valeurs. La psychothérapie peut, par exemple, permettre ce changement salutaire.

1.4 - Nos valeurs, vecteur de nos émotions, nos désirs et nos comportements

Nos valeurs indiquent à notre jugement ce qui est bon, mauvais, dangereux, inoffensif etc. Comme l'explique le psychologue Pascal Morchain, « *les valeurs déclenchent des réactions émotionnelles.* »¹³. Elles déterminent ce qui est honteux, ce qui est une fierté, ce qui est culpabilisant, ce qui est dangereux etc. En effet, avec des valeurs opposées, deux individus pourront éprouver des émotions contraires face à un même événement.

Comme nous l'avons vu, la valorisation d'un objet entraîne la dévalorisation de son contraire. Nos valeurs fondamentales sont alors la cause de grande souffrance lorsque nous ne parvenons pas à nous y conformer.

Source de plaisir et de déplaisir, nos émotions sont la boussole de nos motivations et de nos comportements. En liant nos émotions à différents objets, nos valeurs vectorisent donc nos désirs et nos comportements. « *Les valeurs ont trait à des objectifs désirables qui motivent l'action.* »¹⁴

¹³ Morchain P (2009) p.24

¹⁴ Schwartz, Shalom H. (2006) pp. 929-968

I – L'origine de l'hostilité

Nous allons à présent nous intéresser à l'impact émotionnel et comportemental selon la valeur attribuée à l'objet. Nous parlons d'objet mais il faut garder à l'esprit que cela s'applique aussi aux jugements des autres individus et de soi-même.

Valeur positive et affection

Comme nous l'avons vu « *les valeurs sont des objectifs que l'on cherche à atteindre pour satisfaire un besoin* ». ¹⁵

Si l'individu juge qu'un objet est très bénéfique à la satisfaction de ses besoins, il lui attribuera donc une forte valeur positive et elle sera en haut de sa hiérarchie.

Il ressentira alors vis-à-vis de l'objet une attirance, et une affection. Selon la valeur que nous attribuons à l'objet, ce sentiment peut aller de la simple estime, à la sympathie, puis à l'attachement jusqu'à l'amour passionné. Il éprouvera des émotions positives et du plaisir à son contact. Ses désirs et comportements chercheront à se rapprocher de cet objet et à le protéger (afin de satisfaire ses besoins)

Valeur nulle

Si l'objet lui semble n'avoir aucun impact sur la satisfaction de ses besoins, il lui attribue une très faible valeur positive ou négative, voire une valeur nulle. Il le jugera inférieur aux objets de ses valeurs fondamentales mais n'éprouvera pratiquement pas d'affect vis-à-vis de lui.

Valeur négative et hostilité

Enfin, il va fortement dévaloriser et attribuer une valeur négative à ce qu'il juge comme nuisant à la satisfaction de ses besoins, ou représentant une menace potentielle. Le sujet ressentira de l'hostilité vis-à-vis de ces objets. Nos désirs étant vectorisés par nos besoins, ce qui menace leur satisfaction ou cause leurs frustrations peut également être dévalorisé et cible de notre hostilité.

Ce mécanisme peut s'appliquer à soi-même. Si le sujet se juge comme responsable de la menace ou la frustration qu'il ressent il s'auto dévalorisera et éprouvera de l'hostilité à son propre égard. Cela lui permettra de modifier son image de lui-même de manière plus appropriée à ses compétences réelles et la souffrance le motivera à changer de manière à faire disparaître la menace.

¹⁵ Benedetto P. (2008) p 131

I – L'origine de l'hostilité

Par exemple, si un individu risque de perdre son emploi à cause de sa consommation d'alcool, il pourra se juger responsable de cette menace. Admettre qu'il est responsable et alcoolique le dévalorisera mais lui permettra d'envisager des solutions adaptées et la souffrance le motivera à appliquer ces solutions afin de redevenir fier de lui-même.

L'individu va également appliquer ses jugements de valeur aux autres et donc les classer plus ou moins consciemment en allié, ennemi, neutre ou indéfini.

1.5 - L'hostilité

Qu'est précisément l'hostilité et pourquoi est-elle adaptée face à un danger ?

L'hostilité provient du latin *hostis* qui signifie ennemi. Elle désigne le sentiment que l'on éprouve envers ceux que l'on juge comme nos ennemis. Un ennemi se définit comme « chose qui, par sa nature, est en opposition avec une autre chose et peut nuire à celle-ci. »¹⁶ L'hostilité est donc le sentiment que l'on ressent vis-à-vis de ce qui s'oppose à nous et peut nous nuire. Concrètement, l'hostilité est un sentiment de rejet et d'aversion accompagné d'intentions agressives.

Ce sentiment protecteur et adaptatif, va pousser l'individu à se méfier et si cela est possible à attaquer pour faire disparaître la menace. Si cela est jugé trop risqué son hostilité demeurera mais il choisira la fuite et l'évitement. Au contact des cibles de son hostilité, le sujet éprouvera principalement de la colère.

L'hostilité émerge envers la cause présumée d'une menace jugée non nécessaire. En effet, si pour satisfaire nos désirs, un risque ou une frustration semble inévitable, nous ne serons pas hostiles. A l'inverse plus le danger semble injustifié et dispensable plus nous désirerons le faire cesser et y serons hostile. Par exemple, nous ne ressentirons pas d'hostilité vis-à-vis du médecin qui nous pique à l'inverse de l'enfant qui ne comprend pas l'utilité de cette douleur. Selon les circonstances, ce sentiment d'hostilité peut aller de la simple mésestime, au mépris puis à l'aversion et jusqu'à la haine profonde.

On comprend donc que « celui qui attaque n'agresse pas pour le plaisir. Il se sent peu ou prou menacé. »¹⁷. Nous allons réfléchir à ce qui favorise la croyance que l'autre nous menace.

¹⁶ D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques

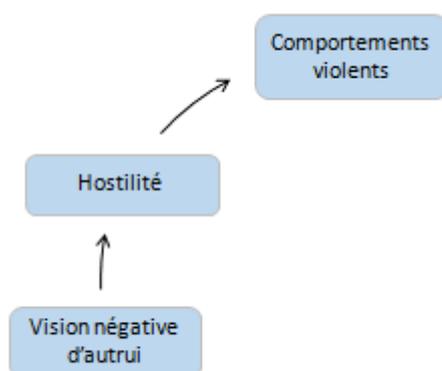
¹⁷ Jeammet P. (2017) p.150

2 - Image d'autrui et hostilité

2.1 - Image négative d'autrui et hostilité

L'autre menaçant

L'hostilité vis-à-vis d'un individu ou d'un groupe provient donc du jugement qu'il nuit ou menace la satisfaction de nos désirs de manière injustifié et évitable. L'image que l'on se fait d'autrui est ainsi essentielle. On peut ainsi schématiser de la sorte les liens entre la violence l'hostilité et notre image d'autrui. Ce schéma que nous allons complexifier au fil de cet écrit peut s'appliquer à des relations entre des individus, des groupes ou à une dynamique globale dans un environnement etc (schéma complet cf annexe 1).



Plus nos croyances sur une personne la rendent menaçante et responsable de nos souffrances, plus nous lui serons hostile.

Aaron T Beck détaille cette idée : « *plus nous considérons un acte pénible comme intentionnel ou comme étant dû à la négligence, à l'indifférence ou à l'insuffisance de l'agresseur, plus violente est la réaction* »¹⁸.

Par exemple, on ressentira de l'hostilité vis-à-vis d'une personne qui nous bouscule, mais cette hostilité disparaîtra si nous réalisons que la personne est aveugle.

La croyance qui favorise le plus notre hostilité est donc celle en la malveillance d'autrui. En effet, cette croyance le rend particulièrement menaçant et responsable d'éventuelles attaques. Cela peut être une croyance concernant un individu ou bien un groupe dans son ensemble.

¹⁸ Beck A. (2002) p.55

I – L'origine de l'hostilité

L'hostilité miroir

Les effets seront similaires si nous pensons que la personne ou le groupe est hostile uniquement à notre égard. L'hostilité favorisant les comportements malveillants, il est logique de voir les personnes qui nous sont hostiles comme des menaces. De la même manière, si nous pensons qu'un groupe entier est hostile à notre groupe d'appartenance, alors nous lui serons hostile en retour sans besoin d'autre raison.

L'hostilité produit donc une hostilité en miroir. On comprend alors que dans certains conflits elles puissent se répandre extrêmement rapidement et tout consumer.

Ce phénomène à un effet auto réalisateur dangereux. Si l'on est persuadé de l'hostilité d'une personne ou d'un groupe à notre rencontre, nous leur serons hostiles et ils deviendront réellement hostiles à notre égard ce qui viendra confirmer nos croyances sans réaliser que nous en sommes responsables.

On comprend la pertinence de la non-violence. Selon ce principe, le seul moyen de rompre ce cercle de haine est de ne pas renvoyer l'hostilité reçue. Sur le long terme, cela peut permettre au premier groupe de comprendre que leurs préjugés étaient erronés et de réaliser que leur violence est illégitime et coupable.

C'est donc l'image que l'on porte sur un individu qui sera bien souvent à l'origine d'un sentiment d'hostilité.

Image négative d'autrui et biais de confirmation

Le biais de confirmation correspond à la tendance de l'humain à privilégier les informations qui confirment ses croyances, poussant parfois à l'enfermer dans une inertie cognitive.

Si l'on considère un individu ou un groupe comme malveillant, nous aurons alors tendance à sélectionner uniquement les informations venant confirmer cette croyance. Cela nous empêchera de changer d'opinion à son encontre et nous poussera à souvent le juger coupable, parfois de manière injustifiée. C'est ainsi que des individus ou des groupes peuvent devenir des boucs émissaires.

2.2 - Image négative d'autrui et déculpabilisation de l'hostilité

Posséder une image négative et menaçante d'autrui semble accentuer d'autant plus l'hostilité car elle déculpabilise et désinhibe nos pensées et nos comportements agressifs.

Etant une espèce sociale, l'humain a développé un ensemble de codes et de croyances morales interdisant l'usage de la violence. Par l'éducation et la sociabilisation le sujet intègre ces interdits afin de ne pas être rejeté par ses pairs. Dans nos sociétés devenues très pacifiques, ces interdits moraux sont d'autant plus présents et érigés en valeur par les individus. L'hostilité et les comportements qu'elle motive se retrouvent donc souvent culpabilisés et inhibés par nos valeurs morales.

Mais ces interdits moraux tolèrent un usage de la violence : la légitime défense. Si un individu vous attaque, vous pouvez l'attaquer de manière égale. Cependant, à la perception d'une simple menace, la réponse hostile pousse l'individu à potentiellement agresser le premier afin d'éviter d'être la victime. Pour justifier moralement une agression face à une simple menace, il faut que l'individu ciblé soit perçu comme extrêmement dangereux et nuisible pour nous ou le bien commun. Dans ce cas, la violence à son encontre peut être justifiée, voire nécessaire, pour éviter qu'il cause du tort à d'autres personnes ou à la société. Le cas le plus courant est celui des ennemis de guerre, des terroristes ou des criminels. L'opinion publique légitime la violence à leur encontre, voire la valorise, car cela permet d'éviter des drames plus importants. Cela est parfois justifié, parfois moins.

Comme la plupart des individus possèdent des valeurs morales inhibitrices de l'hostilité, ce mécanisme est nécessaire à la survie. En effet, la violence étant parfois le seul moyen de survivre face à une menace, il faut être capable de faire disparaître ces inhibitions morales. La désinhibition de l'hostilité pourra également être levée vis-à-vis de personne ou de groupes jugés si inférieurs que les interdits moraux ne s'appliquent pas pour eux. Dans ce cas, la personne est « infrahumanisée », voir déshumanisée. Jacques Phillippe-Leyens définit la déshumanisation comme un « *déni du caractère humain de quelqu'un ou d'un groupe* »¹⁹, et l'infrahumanisation comme « *phénomène inconscient par lequel les gens estiment que leur groupe est plus humain que les autres ou que les membres d'autres groupes sont moins humains que l'endogroupe* ».²⁰

19 Leyens J (2015) p.191

20 Leyens J (2015) p.192

I – L'origine de l'hostilité

Lorsque des individus en infrahumanisent d'autres, il se produit alors un désengagement moral décrit par Albert Bandura.²¹ La violence à l'encontre des victimes n'est alors plus perçue comme grave, et culpabilisante. On retrouve ces mécanismes à l'origine des discriminations de masse (racisme, homophobie, sexisme, etc.) et des génocides.

Ces discriminations proviennent souvent d'une manipulation par un discours externe visant à construire cette vision dégradante ou déshumanisée d'un groupe. Le prochain paragraphe visera à détailler ces discours.

2.3 - Discours externes et création de l'ennemi

Cette importance de l'image d'autrui dans l'émergence de l'hostilité permet de mieux comprendre l'immense impact des préjugés et stéréotypes à l'égard de certaines personnes ou de certains groupes.

Les médias, la science, le discours politique et les œuvres culturelles sont autant de médiums qui peuvent influencer sur la diffusion ou la non-diffusion de préjugés négatifs. Ils ont ainsi une grande responsabilité vis-à-vis de l'hostilité envers certains groupes.

En période de guerre, la propagande peut user de ce ressort de manière intentionnelle : tous les canaux de discours sociaux diabolisent alors les groupes désignés comme ennemis par les dirigeants politiques, afin de renforcer le soutien du peuple et de justifier une attaque ou une discrimination. Dans son livre *La Fabrication de l'ennemi: ou Comment tuer avec sa conscience pour soi*²² Pierre Conessa montre que dans l'histoire, les productions d'ennemis sont nombreuses et très utiles aux dirigeants des nations.

Ce phénomène est présent dans de nombreux autres exemples. Par exemple les discours négatifs sur les immigrés participent à l'agressivité à leur encontre. Mais il en est de même des discours diabolisant les partisans d'extrême droite, les policiers, ou les hommes politiques. Toute la surinformation des médias concernant les événements impliquant de la violence joue également un rôle important. George Gerbner, précurseur pour les recherches

²¹ Bandura A, (2015)

²² Conessa P. (2011)

I – L'origine de l'hostilité

portant sur les effets de la télévision sur la société, évoquait dans sa théorie de la culture le Syndrome du grand méchant monde²³ : cette expression désigne le phénomène selon lequel les actes de violence rapportés dans les journaux télévisés contribuent à créer chez le téléspectateur l'image d'un monde plus dangereux qu'il ne l'est en réalité. Les individus surestiment alors les dangers du monde, notamment la violence d'autrui. Cela les amène donc à avoir une image plus négative d'autrui et favorise l'hostilité.

2.4 - Représentation de la nature humaine

Nous avons vu jusqu'ici à quel point l'image négative que nous portons sur un individu ou un groupe pouvait augmenter l'hostilité à son égard.

De ce principe semble découler que nos croyances concernant la nature humaine, principalement sa bonté ou sa malveillance, structureront une grande partie de notre rapport à l'autre. Penser l'humain comme fondamentalement bienveillant invite en effet à ne pas considérer l'autre comme une menace. Ce comportement nous poussera naturellement à chercher l'approbation des personnes que l'on rencontre. Seront alors favorisés les comportements altruistes et bienveillants. Dans ce cas de figure, le rejet de l'autre peut-être à l'origine de beaucoup de souffrance : une croyance en la bonté d'autrui nous empêcherait de rejeter la faute sur lui. Nous nous jugerons alors plus souvent fautif. Cela peut contribuer à long terme à dévaloriser l'image que nous nous faisons de nous, et à favoriser les affects dépressifs et les comportements auto-agressifs. La croyance en la bonté humaine peut donc, à l'excès, nous rendre extrêmement vulnérables face à l'autre et à son jugement.

A l'inverse, il paraît donc tout à fait probable que la tendance générale à l'hostilité et au comportement violent de certaines personnes provienne de leurs visions négatives de la nature humaine dans son ensemble. Cette hypothèse sera développée dans la prochaine partie.

²³Gerbner G. (1979)

II –Le « forcisme »

1– L'idéologie de la loi du plus fort ou « forcisme »

La croyance en une nature humaine mauvaise va nécessairement influencer sur l'ensemble de notre vision du monde, de la vie et donc de nos valeurs. Cette croyance va même fonder une véritable vision idéologique du monde.

1.1 - La croyance en une nature humaine mauvaise

Commençons par détailler la vision du monde et de la vie provenant d'une vision négative de l'humain.

Nous allons décrire le point de vue des individus adhérant fortement à cette croyance. Assez extrême et caricatural, ce discours nous semble néanmoins être répandu. Cependant, il faut garder à l'esprit que cela n'est pas binaire, mais fonctionne par degrés. Il existe autant de visions de l'humain que d'individus. Les effets de ces représentations seront alors présents à des degrés différents selon l'intensité des croyances.

Si l'humain est mauvais, le monde est hostile

Plus une personne se méfie de l'humain, plus il va percevoir chaque individu comme une menace et un ennemi potentiel prêt à profiter de ses faiblesses. Selon lui, « *l'homme est un loup pour l'homme* »²⁴ et ceux qui ne sont pas ses amis sont ses ennemis.

Etant donné que l'économie, la santé, la sécurité, le travail et pratiquement tous les aspects de la vie sont gérés par l'humain, croire en sa malveillance amène également à avoir une vision menaçante des sociétés humaines et du monde en général.

Dans cette perspective la vie est donc un combat pour la survie dans un monde hostile.

Si autrui est dangereux, je dois m'en méfier et me défendre

Une telle vision des autres et du monde engendre forcément des répercussions sur le rapport aux autres du sujet. Tous les effets de la vision négative d'autrui (hostilité et agressivité) que nous avons décrits s'appliquent donc ici vis-à-vis de la majorité des personnes.

24 Hobbes

II –Le « forcisme »

Cela instaure un climat de menace et de crainte constante qui oblige à rester vigilants, se méfier et être hostile vis-à-vis d'autrui afin ne pas se faire avoir et souffrir. Cette tension permanente est bien souvent cognitivement et émotionnellement coûteuse.

De plus, comme le « biais de confirmation » va nous faire interpréter plus facilement les événements comme preuve de la malveillance d'autrui, nous serons d'autant plus hostiles vis-à-vis des autres. Nos propres comportements violents seront également plus courants afin de se protéger.

Cette description du vécu des prisonniers illustre bien les répercussions de la croyance en l'hostilité d'autrui et de l'environnement : *« les autres sont alors perçus comme menaçants, mauvais, et la persécution et l'intrusion comme omniprésentes. Dans un milieu qui paraît hostile, dangereux, morcelé, morcelant, le détenu est cerné, incapable de fuir. Le rapport aux autres est celui d'un face-à-face sans médiation, sans régulation, un rapport de force où chacun devra montrer de quoi il est capable pour se défendre. (...) Il s'agit de garder l'autre à distance en le tenant en respect, de faire peur pour se défaire de sa peur, de gagner sa place parmi les dominants pour éviter d'être rangé dans la catégorie des dominés. La suspicion, la méfiance imprègnent toutes les relations sociales. »*²⁵

Si autrui est mauvais, alors nous sommes supérieurs

Cette vision négative de l'humain amène le sujet à mésestimer la plupart des personnes. Si pour lui, l'humain ordinaire est méprisable, alors tous les individus qu'il juge comme particulièrement dangereux ou inférieur seront véritablement haïs et infrahumanisés. Ce jugement justifie donc l'hostilité et la violence à leur rencontre.

Nous le verrons plus tard, l'estime de soi provient de notre comparaison, elle est donc relative à notre vision d'autrui. Cette basse estime de l'autre permet donc d'avoir plus facilement une haute estime de soi, d'autant plus qu'il sera plus facile de considérer les autres comme responsables de nos échecs.

Pour ceux qui ont cette méfiance vis-à-vis d'autrui, leur groupe d'appartenance et leurs proches seront aussi particulièrement valorisés. En effet elles sont les seules personnes assez proches pour pouvoir gagner leur confiance. Ayant par défaut une vision négative des autres, ils n'apprécieront que ce qu'ils connaissent et rejeteront le reste jusqu'à preuve du contraire. Cette croyance favorise donc l'ethnocentrisme et le biais de favoritisme pour l'endo groupe.

²⁵ Lhuilier D (2007)

Si autrui est égoïste, je dois l'être aussi pour survivre

Ce biais provient sûrement de la compétition pour la survie qui nécessite de ressentir de l'agressivité envers les rivaux et de l'affection pour son groupe. Si l'on croit en un monde dangereux, alors ce biais prend d'autant plus son sens et n'est pas entravé. L'ethnocentrisme peut sans doute même être assumé ; la vie étant une compétition, il faut privilégier son équipe et il est normal que les autres fassent de même. La vie dans ce monde étant une compétition voire un combat, tous ceux qui ne sont pas leurs alliés sont logiquement des rivaux à éliminer. Leur monde se divise donc en amis ou ennemis. La règle du chacun pour soi, alors en vigueur, ne laisse pas de place pour la compassion et l'altruisme vis-à-vis d'inconnu. Mis à part avec ses proches, la bienveillance est dévalorisée et l'égoïsme est considéré comme nécessaire.

Cela rejoint le constat effectué en théorie des jeux par le théorème de Nash ou le dilemme du prisonnier : si nous sommes méfiants voire convaincus que l'autre ne va pas coopérer alors la coopération est trop dangereuse et l'égoïsme est la meilleure alternative.

Si la vie est un combat, la violence est nécessaire

En introduction, nous avons évoqué la violence instrumentale qui, à l'inverse de la violence hostile, n'est pas réactionnelle mais utilisée comme moyen de parvenir à ses fins. Mais la méfiance en l'humain semble également être ce qui favorise le plus cette violence.

En effet, dans des cas extrêmes, l'individu perçoit la vie comme tellement injuste et cruelle qu'elle en devient un combat perpétuel. Dans ce cas, tout n'est que menace et la violence instrumentale n'est qu'une légitime défense contre la vie. Elle est justifiée car indispensable à la survie.

D'une certaine manière, cette violence est donc également réactionnelle. Comme le dit Jeammet, « *il y a toujours une analogie entre ce qu'on fait et ce qu'on ressent intérieurement. La destruction est le signe que l'on vit sous le règne de la menace.* »²⁶

1.2 - La loi du plus fort : si seuls les forts l'emportent, je dois en faire partie

Nous avons vu que nos croyances fondamentales déterminent ce qui nous semble utile ou dangereux et constitue notre système de valeur.

²⁶ Jeammet p 150

II –Le « forcisme »

Cette croyance fondamentale en une nature humaine négative mène donc à adhérer à un système de valeurs spécifiques. Dans un tel monde, il ne faut pas avoir de scrupules, mais agir comme les autres car seuls les plus forts pourront survivre, la fin y justifie les moyens.

La « loi du plus fort » y est donc en vigueur tout comme les proverbes « *les gros poissons mangent les petits* » ou la loi du talion « *œil pour œil, dent pour dent* ». Les nombreuses et anciennes expressions qui existent pour décrire ce paradigme montre son ancrage au sein du discours social.

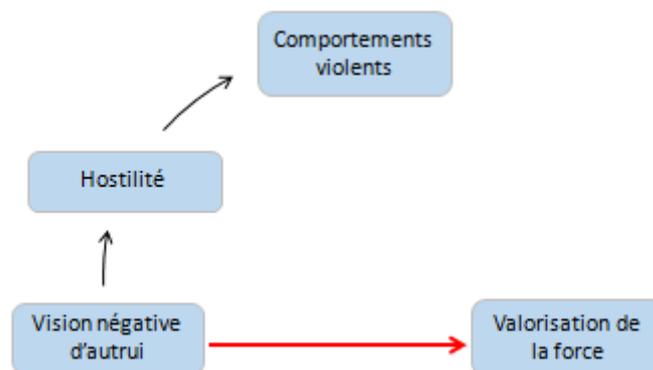
Il n’y a donc pas de place pour l’empathie, l’altruisme et la fragilité. Ce sont principalement l’égoïsme et la force qui nous permettent de survivre et de nous protéger, nous et nos proches.

Pour Jeammet, ce discours semble même caractériser notre culture : « *celui qui adhère, qui s’émeut est renvoyé au pays des bisounours, mention « *crédule* ». Etre touché, éprouver de l’empathie sont des conduites vécues dans notre culture comme des faiblesses* »²⁷.

Comme l’indique l’expression, « la loi du plus fort », les plus forts vont l’emporter et les faibles vont échouer. Dans un tel monde, la force semble la qualité la plus importante et la faiblesse le pire des défauts.

Nous avons là une valeur et une anti valeur fondamentale formant le système de valeur qui découle de la croyance en une nature humaine négative. Mais cela fonctionne en degrés, plus notre vision de l’humain sera négative, plus l’individu aura tendance à valoriser la force

On peut ainsi compléter notre schéma de la sorte :



²⁷ Jeammet P (2017) p.162

1.3 - Le « forcisme »

La croyance en une nature humaine mauvaise va donc totalement structurer notre système de valeurs et l'ensemble de notre vision du monde et de la vie. Cette vision du monde forme une véritable idéologie (« *Système d'idées, philosophie du monde et de la vie* »²⁸) qui semble également véhiculée par un discours social construit.

Cette idéologie se compose de deux aspects :

- une croyance en une nature humaine mauvaise et donc un monde hostile
- un système de valeur, découlant logiquement de la première croyance, ayant pour valeur fondamentale la force

Comme beaucoup d'idéologies, elle semble s'organiser autour d'une opposition de deux concepts appelés thémata, en l'occurrence la force et la faiblesse.

*« La notion de thémata, proposée à l'origine par Holton, peut être définie comme un ensemble de conceptions premières, d'idées-fortes, d'« archétypes », profondément enracinés dans la mémoire collective d'une société. »*²⁹

*« Les thémata sont souvent bipolaires et se présentent sous la forme d'oppositions spontanées (masculin/féminin, bien/mal, justice/injustice, etc.), qui permettent d'établir une grille de lecture de la réalité aussi bien que d'inférer à son propos»*³⁰

L'opposition fort/faible semble donc pouvoir constituer un thémata fondamental de nos sociétés à l'origine de cette « idéologie de la loi du plus fort ».

Constituant le sujet principal de notre écrit, par souci de clarté, il nous est nécessaire d'avoir des mots afin de qualifier cette conception idéologique du monde et de la vie, et les personnes y adhérant. Nous proposons donc respectivement les mots de « forcisme » et de « forciste ».

²⁸ D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques

²⁹ Guimelli, C. (1999), pp. 79-107.

³⁰ Gamby-Mas, D, L M Spadoni-Lemes, et J Mariot (2012), pp. 321-335.

II –Le « forcisme »

Le *forcisme* est donc une idéologie fondée sur la méfiance en l'humain et la conception de la vie comme d'un combat où la force est alors l'une des capacités les plus importante.

Enfin, être plus ou moins *forciste* signifie donc adhérer plus ou moins à cette idéologie. Le *forcisme* est parfois adapté et nécessaire s'il correspond à la réalité de notre environnement, mais nous verrons que ce n'est souvent pas le cas et qu'il a alors des effets nocifs.

Avant de détailler ces notions, commençons par clarifier ce que désigne précisément cette « force » de la loi du plus fort.

2 – Force et valeur de force

Le mot « force » est riche de sens et définissable de nombreuses manières. Afin de comprendre pourquoi la force est si importante pour les *forcistes*, nous allons commencer par réfléchir à ce qui semble utile dans un monde hostile.

2.1 - Du besoin nécessaire de contrôle sur son environnement au pouvoir de contrainte

Tout être vivant a besoin d'un contrôle suffisant sur son environnement pour pouvoir satisfaire ses besoins primaires et se sentir en sécurité. Un environnement dans lequel on se sent impuissant est extrêmement anxiogène et inhibe nos conduites exploratoires.

Pour pouvoir contrôler l'environnement, il faut réussir à l'anticiper, le comprendre mais aussi pouvoir influencer activement dessus, avoir du pouvoir d'agir. Plus l'environnement est hostile, plus il faudra un important pouvoir d'agir afin de survivre et se sentir en sécurité. Si l'on croit que la malveillance des autres et leur attaque potentielle est la principale menace, c'est le pouvoir de contrainte sur autrui qui nous sera le plus utile. Ce pouvoir possède deux aspects : l'aspect défensif (se protéger et garantir son intégrité) et l'aspect offensif (nuire à l'autre afin de servir ses propres intérêts).

Avoir plus de pouvoir de contrainte qu'autrui permet donc d'être en sécurité dans pratiquement toutes les situations, sans dépendre de quiconque. Ce pouvoir nous protège d'éventuelles attaques et si nos besoins primaires sont menacés, il nous permet de prendre les ressources d'autrui ou de le contraindre à nous aider.

Biologiquement, le premier objectif du vivant est sa survie et sa sécurité, la moindre suspicion de menace vitale déclenche une recherche prioritaire de sécurité. Le pouvoir de contrainte possède donc un attrait immense provenant du fait qu'il procure un sentiment de sécurité, d'autonomie et de supériorité inégalable.

Les personnes méfiantes envers l'humain tendraient alors à valoriser davantage le pouvoir de contrainte. La force de « la loi du plus fort » semble donc synonyme de pouvoir de contrainte.

2.2 - Force et valeur de force

La force peut en effet être définie comme : « *Pouvoir de contraindre* »³¹. Le mot forcer se définit d'ailleurs comme « *imposer quelque chose à quelqu'un contre son gré* »³².

La force peut aussi se définir de manière plus générale comme « *ensemble des ressources physiques, morales ou intellectuelles qui permettent à une personne de s'imposer ou de réagir* »³³ ou « *énergie, pouvoir d'agir.* »³⁴ Ce mot permet donc de qualifier le pouvoir en général et plus spécifiquement celui de contraindre. Nous l'avons vu, ce sont les capacités les plus importantes dans un monde hostile. La valeur de force valoriserait donc le pouvoir en général et particulièrement celui de contrainte. La qualité la plus importante, et la plus haute valeur pour les *forcistes*, est donc cette capacité de contrainte permettant d'imposer sa volonté aux autres, et de ne jamais avoir à céder sur son désir.

Rokeach divise les valeurs en deux sortes : les valeurs instrumentales et les valeurs terminales.

Les valeurs instrumentales « *se rapportent au mode de comportement, à la manière d'être ou d'agir* »³⁵. Ces modes de comportement permettent d'atteindre un but représenté par les valeurs qu'il qualifie de « finales » ou bien « terminales ».

« *Une valeur instrumentale peut s'exprimer de cette manière : « Je pense que tel et tel mode comportemental est personnellement et socialement préférable dans toutes les situations, pour n'importe quel objet. » Une valeur terminale peut s'exprimer ainsi : « Je*

³¹ D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques

³² *Ibid*

³³ *Ibid*

³⁴ *Ibid*

³⁵ Rokeach M. (1973)

II –Le « forcisme »

pense que ça vaut la peine, de se battre personnellement et socialement, pour tel ou tel but de l'existence. » »³⁶

La valeur de force est plutôt une valeur qu'on pourrait qualifier d'instrumentale. Selon la loi du plus fort, la force est considérée comme le moyen le plus efficace afin de parvenir à ses fins. Cependant, étant tellement valorisé et désiré par les *forcistes*, avoir du pouvoir de contrainte devient souvent leur principal objectif et la valeur de force est alors leur valeur terminale. Or les valeurs terminales prédominent sur les autres et structurent le sujet et ses désirs. Elles peuvent donc « être auto-justifiantes, ne nécessitant pas d'autre justification qu'elles-mêmes »³⁷. Au lieu de vouloir être fort pour parvenir à un autre objectif, si le sujet fait de la force sa valeur finale, il désira avant tout se sentir fort. Il cherchera alors ce qui peut le lui permettre et n'hésitera pas à adapter ses désirs et ses autres valeurs, même si cela est préjudiciable aux autres, à ses proches voir à lui-même.

La force comme valeur instrumentale est souvent indispensable et s'impose aux personnes lorsqu'elles en ont vraiment besoin. Cependant, en faire une valeur finale favorise les conduites immorales et violentes.

Dans Star Wars, ce risque d'être corrompu par le désir de force est très explicite. En effet, il y existe un côté lumineux de la force qui correspond à la désirer et à l'utiliser uniquement pour la défense. Cela correspondrait à faire de la force une simple valeur instrumentale et d'avoir comme valeur finale la bienveillance. Mais il existe aussi un côté obscur de la force qui attire les personnes dont la peur a attisé la soif de pouvoir. Cela montre comment la crainte de l'autre peut amener les individus à faire de la force une valeur finale au détriment de toute moralité. Les personnes du côté obscur désirent alors uniquement être le plus puissant possible et dominer le monde.

2.3 - Qu'est-ce qui rend fort ?

Ce pouvoir de contrainte peut provenir d'un grand nombre de choses (force physique, argent, capacité d'affirmation de soi, relation et statut social, intelligence etc.). Mais selon l'environnement, le pouvoir de contrainte provient d'attributs différents.

Au niveau physique, être grand et fort permet de pouvoir contraindre physiquement l'autre et de l'intimider. Le statut social ou hiérarchique et les relations peuvent donner des

³⁶ Molinier P. (2008)

³⁷ *ibid*

II –Le « forcisme »

moyens de pression permettant de contraindre l'autre par l'intimidation. L'intelligence peut également permettre la contrainte par le chantage par exemple. Enfin, l'agressivité verbale ou corporelle peut aussi intimider et soumettre l'autre.

On constate que l'intimidation est un moyen important de contrainte. Il est privilégié car il nécessite peu d'effort de la part de l'agresseur et évite à la victime de subir une attaque dommageable. Dans nos relations quotidiennes, de réelles attaques sont rares car l'intimidation est généralement suffisante. L'intimidation est possible si une personne pense qu'une autre possède un important pouvoir de contrainte et qu'il est capable de s'en servir. Ce dernier critère révèle un aspect essentiel du pouvoir de contrainte. Celui-ci dépend énormément de notre capacité à l'utiliser sans inhibition. Par exemple, quelqu'un de très fort physiquement possède potentiellement un important pouvoir de contrainte. Cependant, si de par sa gentillesse personne ne le pense capable de violence, il ne sera pas intimidant et n'aura pas de pouvoir de contrainte. Passant principalement par l'intimidation, le pouvoir de contrainte dépend donc finalement davantage de la croyance qu'a l'autre en notre dangerosité et de la peur que l'on suscite chez lui.

Les traits de caractère témoignant d'une désinhibition possible de comportements hostiles voir violents (agressivité, égoïsme, immoralité, impulsivité, irritabilité etc.) sont donc tout aussi importants si ce n'est plus que les réelles capacités de contrainte. On comprend alors que la bienveillance, la culpabilité, l'empathie amenuisent notre pouvoir de contrainte, et sont d'autant plus dévalorisées par les *forcistes*.

On saisit aussi l'importance donnée à la réputation dans certains milieux valorisant la force (gang, politique, business, pègre etc.). En effet, l'image menaçante que les autres ont de nous et donc notre force proviendra en grande partie de discours rapportés formant notre réputation.

Dans ces milieux, le respect désigne en partie cette méfiance d'autrui dû à la croyance en notre dangerosité. En effet, pour les personnes de ces milieux, le sentiment qu'on leur a manqué de respect provient souvent d'actes montrant que l'autre n'a pas peur d'éventuelles représailles. Ils pensent alors qu'autrui juge qu'ils n'ont pas de pouvoir de contrainte. Ils doivent donc attaquer l'autre afin de rétablir leur réputation qui est leur atout le plus important.

Néanmoins, à juste dose, ce besoin de force est en effet nécessaire afin de garder un contrôle sur la relation et se protéger. Être incapable de s'affirmer et renvoyer une image trop

inoffensive nous empêche de pouvoir influencer les relations. Cela peut nous empêcher de parvenir à satisfaire nos besoins et nous rend vulnérable au désir malveillant de l'autre.

Ayant une image très négative des autres, on comprend que c'est justement de cela dont se protègent les partisans de cette idéologie. La force est pour eux la meilleure défense face à la menace de l'autre.

3 - Les *forcistes*

3.1 - Qui sont les partisans de cette idéologie ?

Les *forcistes* sont les personnes qui adhèrent au *forcisme*, nous avons évoqué leurs croyances leurs attitudes et leurs valeurs. Mais qui sont-ils exactement ?

« *Forcistes* » ?

Comme nous l'avons décrit, les *forcistes* pensent que l'humain, et donc le monde, sont dangereux et que seuls les plus forts s'en sortent. Ils croient en cet ordre des choses qui place le fort au-dessus de tout, la force est donc leur valeur prédominante et ils méprisent profondément la faiblesse et la vulnérabilité. En tant que valeur principale, la force est leur critère de jugement d'autrui. Ils effectuent une véritable discrimination des faibles. De plus, nous le verrons, pour eux cette valeur fondamentale va structurer leurs affects, leurs comportements. Ces personnes vont donc se ressembler sur de nombreux points.

Cependant, dans une certaine mesure tout le monde se méfie un peu d'autrui et désire être fort. Chacun de nous est donc plus ou moins *forciste*. Néanmoins, nous nommerons *forciste* uniquement les individus adhérant à un degré tel que la force est l'une de leur valeur fondamentale.

Des *forcistes* et des hommes

Nous avons décrit en quoi le *forcisme* peut favoriser la violence et l'hostilité et nous verrons que la valorisation de la force qui en découle renforce encore ces attitudes. Nous pensons donc, que la majorité des personnes capables de violence récurrente intentionnels sont *forcistes*.

II –Le « forcisme »

Or comme énoncé en introduction, la grande majorité des personnes violentes sont des hommes. « *Les recherches développementales indiquent que les différences de propension agressive entre garçons et filles sont sensibles dès le plus jeune âge et restent encore significatives auprès de personnes âgées de 80 ans.* »³⁸

Nous pensons donc que la très grande majorité des *forcistes*, ou du moins ceux les plus extrêmes, sont des hommes. Nous verrons à la fin de ce travail ce qui peut expliquer cela.

Par la simple observation, nous pensons alors que les *forcistes* sont particulièrement présents dans les milieux masculins et ceux liés à la violence, tels que les gangs, les groupes de hooligans, les adeptes d'idéologie extrême et violente (néonazie, skinhead). Beaucoup de *forcistes* sont également hommes d'affaires, hommes politiques, policiers, militaires ou encore délinquants et criminels.

La culture de l'honneur et le code de la rue

La culture de l'honneur dans le sud des États-Unis et le code de la rue dans les banlieues sont extrêmement représentatifs d'un discours « viriliste » et *forciste* produisant une très grande violence masculine. Ces discours ont été respectivement décrits par Nisbett et Cohen³⁹ et Elijah Anderson⁴⁰.

Retranscrivant les idées de ces auteurs, Aaron T. Beck nous explique que dans ces codes, « *la réputation d'un homme, la façon dont il pense qu'il est vu par les autres dépend de sa sensibilité aux affronts et de sa capacité à appliquer des représailles fermes quand une telle provocation a lieu.* »⁴¹

Cela rejoint notre analyse de l'obtention d'une force grâce à la réputation d'être dangereux.

³⁸ Bègue L, (2010) p37

³⁹ Cohen, D, Nisbett R E. (1994) pp. 551–67

⁴⁰ Anderson E, (2000)

⁴¹ Beck A. (2002) p.190

Personnalités autoritaires et forcisme

On peut trouver de nombreuses similarités entre la personnalité autoritaire décrite par Adorno⁴² et les personnes que nous appelons *forciste*.

Cependant, la personnalité autoritaire nous semble plus spécifique. Dans sa description, Adorno décrit particulièrement le lien entre cette personnalité, l'adhésion au fascisme et l'intolérance aux minorités ethniques. Il décrit aussi une adhésion très importante à la hiérarchie et l'autorité.

Nous pensons que d'une certaine manière, les personnalités autoritaires représentent un type de *forciste*. L'idéologie fasciste se légitime d'ailleurs en véhiculant un discours *forciste*. Cependant, à l'inverse tous les *forcistes* n'ont pas une personnalité autoritaire.

3.2 - L'origine de la méfiance en l'autre

Faire l'expérience du côté obscur de la nature humaine

Tout d'abord, nos croyances trouvent leurs origines dans nos expériences. Chacune d'elle va s'inscrire en nous et sa répétition va nous amener à généraliser les causalités présentes pour former une croyance sur laquelle nous pourrions fonder nos raisonnements. Notre premier environnement, généralement la famille, est souvent restreint et durable. Nos expériences relationnelles précoces vont alors former en nous des croyances durables et profondes sur nous et autrui que nous allons ensuite généraliser tout au long de notre vie. Mais elles seront parfois inadaptées, car notre environnement familial n'est pas généralisable à tous nos environnements futurs.

Ce qui peut ancrer au plus profond cette croyance en une nature humaine mauvaise est d'en faire l'expérience.

Pour de nombreuses raisons (insécurité, carence affective, maltraitance, trauma ...) l'environnement dans lequel nous grandissons peut nous faire vivre des expériences précoces de soumission, d'humiliation et de violence à notre égard, ou à l'égard de nos proches. Ces vécus vont nous dévoiler la cruauté possible de l'humain et comme toutes les expériences précoces, nous allons avoir tendance à les généraliser à l'humain en général.

⁴² Adorno, T. W., Frenkel-Brunswik, E., Levinson, D. J., & Sanford, R. N. (1950)

II –Le « forcisme »

Dans le livre autobiographique *Vipère au poing*, Hervé Bazin décrit très bien l'impact destructeur qu'a eu sur lui l'éducation tyrannique de sa mère : « *j'entre à peine dans la vie et, grâce à toi, je ne crois plus à rien, ni à personne (...) Toute foi me semble une duperie, toute autorité un fléau, toute tendresse un calcul. Les plus sincères amitiés, les bonnes volontés, les tendresses à venir, je les soupçonnerai, je les découragerai, je les renierai. L'homme doit vivre seul. Aimer, c'est s'abdiquer. Haïr, c'est s'affirmer. Je suis, je vis, j'attaque, je détruis. Je pense, donc je contredis.* »⁴³

Par ailleurs, les grands sentiments de vulnérabilité et d'impuissance éprouvés dans un tel environnement accentuent particulièrement la valorisation de la force et le désir de l'obtenir. En effet, ces vécus amènent couramment à penser que la force nous aurait permis de nous défendre et que désormais, elle nous protège de revivre de telles souffrances. De plus, ces vécus ancreront en nous un doute sur notre force, et le sentiment d'être en réalité fragile. Notre désir de nous prouver que nous sommes forts et capables de nous défendre sera donc très intense.

Ces vécus d'impuissance précoces amènent le sujet à douter de sa force, tout en valorisant d'autant plus cette compétence. Cela fragilise inévitablement son estime de soi, qui sera condamné à douter de sa valeur. Or l'instabilité de l'estime de soi est un facteur déterminant concernant la tendance à l'hétéroagressivité⁴⁴.

Les vécus de grande vulnérabilité et d'impuissance engendrent alors deux pertes de confiance : l'une envers autrui, qui va nous amener à davantage valoriser la force, et l'autre en notre propre force, ce qui va renforcer notre désir de la prouver.

Ces expériences sont les seules causes qui peuvent expliquer l'extrême *forcisme* et la violence de certains individus. Comme le dit Alice Miller, « *toutes les victimes ne deviennent pas bourreaux. Mais tous les bourreaux ont été victimes* »⁴⁵.

Discours externes méfiants

L'autre manière de découvrir le monde se fait au travers du discours d'autrui. Le discours de nos parents sur les autres, le monde, et sur nous-même va avoir valeur de vérité que nous allons adopter sans être en capacité d'en douter. Même si notre expérience ne

⁴³ Bazin H, (1992) p274

⁴⁴ Famose J-P, Bertsch J (2009), pp. 143-172.

⁴⁵ Miller A (1985)

II –Le « forcisme »

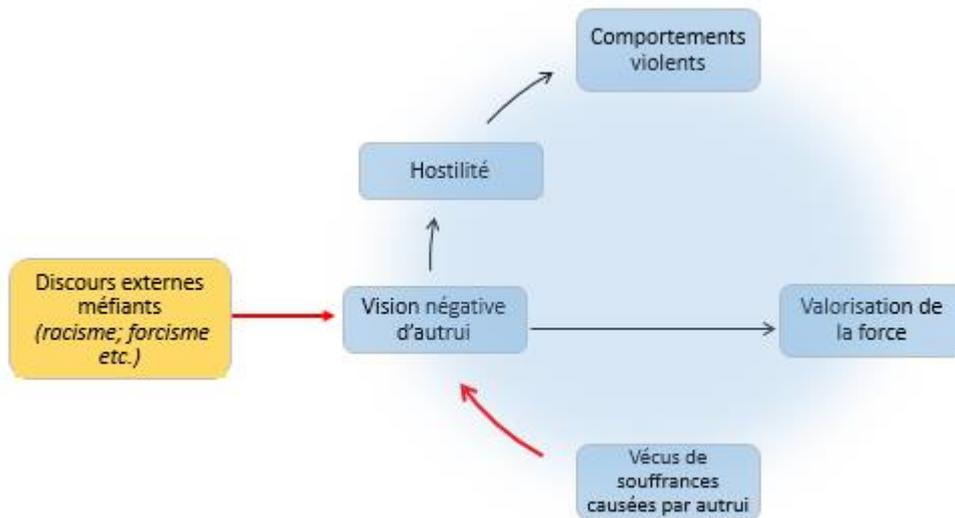
coïncide pas avec une croyance, nous allons souvent l'adopter si nos parents nous l'affirment. Par ailleurs, le discours socio-culturel de notre environnement va également façonner nos croyances. Il va souvent être relayé par notre famille et même si ce n'est pas le cas, nous l'entendrons à l'école, dans les médias, les films etc. Nous allons ainsi assimiler plus ou moins de croyances parfois erronées sur notre identité, sur la dangerosité du monde et d'autrui sur la différence entre les genres etc.

La croyance en une nature humaine mauvaise peut donc également s'ancrer chez l'individu de par des discours externes (proches, média, culture) sans jamais que lui-même n'y soit confronté. Un enfant exposé à un discours péjoratif et menaçant sur un ou des individus va l'intégrer et développer une méfiance vis-à-vis des individus concernés. Selon le discours, cette méfiance peut concerner tout le monde, seulement un groupe ou bien un individu en particulier. C'est pour cela que certaines personnes peuvent être très confiantes vis-à-vis de certains groupes, mais très méfiantes et agressives vis-à-vis d'autres.

Ces discours proviennent principalement des parents, mais aussi des proches plus éloignés, des médias, des films, de célébrités etc. Sous n'importe quelle forme, tout discours véhiculant une vision négative voire dangereuse de l'humain ou d'un groupe, participe à l'ancrage de cette croyance chez les individus et légitimise la loi du plus fort.

II –Le « forcisme »

On peut donc schématiser ainsi les causes principales de la méfiance envers autrui :



Le cercle bleu représente ce qui est interne au sujet, et le jaune ce qui lui est externe.

Nous verrons, plus tard, si ces origines peuvent expliquer le plus grand nombre de *forcistes* hommes.

4 - Le *forcisme*, un piège toxique pour l'humanité

Nous allons maintenant interroger l'impact du *forcisme* à l'échelle collective.

4.1 - Les impacts collectifs du *forcisme*

Le *forcisme*, une idéologie dominante

L'observation du comportement des humains nous permet d'appréhender quelles croyances et valeurs ils poursuivent. Or, nous retrouvons depuis toujours énormément de conduites de domination, d'égoïsme et de violence témoignant que beaucoup d'individus sont *forcistes*. L'humain, et en particulier l'homme, tente bien souvent de dominer ce qu'il rencontre : les animaux, l'environnement, les autres races, les autres peuples, les autres classes sociales, les femmes etc.

Ces rapports constants de domination semblent souvent irrationnels et clairement régis par d'autres motivations que des avantages matériels. Ce constat montre la présence prépondérante du *forcisme* chez les humains et donc dans leur culture.

Néanmoins, la diminution des conflits et de la violence témoigne qu'il perd lentement du terrain. Cependant, de nos jours, l'argent est devenu la force de contrainte principale. D'une certaine manière, en se basant sur des valeurs de compétition et une « loi du plus fort économique » le capitalisme semble donc être une nouvelle expression du *forcisme* témoignant que cette idéologie perdure.

Le *forcisme* dans le paysage social

Le *forcisme* est véhiculé au travers de nombreuses autres idéologies, parfois même opposées. Néanmoins, elle n'existe pas dans le discours en tant qu'idéologie indépendante et n'a donc pas de partisans ou de mouvement propre. Ces partisans sont présents dans des milieux très différents, et adhèrent souvent à des idéologies plus spécifiques, mais qui véhiculent la loi du plus fort, tel que nous l'avons vu dans le fascisme ou sous une forme différente dans le capitalisme.

Si les *forcistes* sont principalement des hommes, nous verrons que cela provient du fait que l'idéologie viriliste véhicule énormément le *forcisme*. Elle est même, sans doute, l'idéologie la plus responsable de l'omniprésence du *forcisme*.

Forcisme et politique

Comme pour toute valeur fondamentale d'un individu, la force façonne les goûts et les opinions. Nous allons nous intéresser aux opinions politiques liées au *forcisme*.

Tout d'abord, à l'image de la personnalité autoritaire d'Adorno, beaucoup de *forcistes* adhèrent à des courants politiques d'extrême droite.

En effet, croire en la dangerosité du monde et à la loi du plus fort, incite à désirer des politiques sécuritaires, autoritaires, et nationalistes. Particulièrement méfiants, les *forcistes* vont avoir tendance à se méfier des personnes migrantes et à être hostiles à leur accueil, d'autant plus qu'ils considèrent le monde économique comme une bataille, où un pragmatisme froid est nécessaire. Aider des personnes d'autres pays est donc un luxe que l'on ne peut pas se permettre. A l'image de la loi du plus fort, ils croiront à la méritocratie et jugeront les autres responsables de leur situation. Ils seront logiquement souvent hostiles aux politiques d'aide sociale qui ne les concernent pas.

Cependant, il existe aussi des *forcistes* « de gauche ». En effet, même si les personnes politiquement à gauche méprisent souvent la loi du plus fort, ils peuvent néanmoins penser qu'elle est malheureusement en vigueur. Ils pensent alors qu'il faut s'y adapter et être fort. Cependant, alors que les *forcistes* « de droite » croient en l'immuabilité de la loi du plus fort, voire en sa nécessité et son intérêt, les *forcistes* « de gauche » désirent qu'elle soit abolie et pense que cela est possible. Ils penseront souvent que le monde est dangereux à cause des personnes de droite et d'extrême droite, qui entretiennent cette loi du plus fort. Mais ils pensent qu'il faut combattre le feu par le feu. Les antifascistes en sont un bon exemple : ils haïssent profondément les fascistes qu'ils accusent de violence, et désirent donc les combattre par la force.

Des sociétés plus ou moins forcistes

On peut donc clairement voir un lien entre la politique, les dirigeants d'un pays et le degré de *forcisme* de sa société.

Par exemple, les Etats-Unis semblent particulièrement adhérer au *forcisme*. Cela peut se constater dans les politiques sociales rudes comme l'absence d'un système de santé social. La loi du plus fort est particulièrement en vigueur et acceptée : ceux qui échouent en sont responsables parce qu'ils étaient trop fragiles et ne méritent donc pas d'être aidés. La légalisation des armes à feu et leur culture de la guerre sont également des expressions de

II –Le « forcisme »

leur *forcisme*. Cette valorisation de la force par les américains explique la possibilité de l'élection de Donald Trump. Il représente un *forcisme* exacerbé, particulièrement visible dans sa méfiance vis-à-vis de certains pays ou communautés, et dans ses tentatives caricaturales de démonstration de sa force.

A l'inverse, en observant les politiques sociales et les représentants des pays scandinaves, ils semblent clairement moins *forcistes*. Au Danemark, une grande confiance semble régner entre les habitants. Par exemple, il est courant de laisser des étals de marchandises libres d'accès sans surveillance, ou alors de laisser son bébé dehors dans sa poussette, pendant que l'on est dans un magasin ou à un bar. Ce faible *forcisme* des danois n'est sans doute pas sans lien avec le fait qu'ils fassent partie des habitants les plus heureux du monde.

Ordre social et violence symbolique

Plus une idéologie est répandue dans une société, plus les croyances et donc les valeurs qu'elle prône seront présentes dans les discours, la culture, l'art, les traditions etc. La valorisation de la force est donc véhiculée par de nombreux canaux. Les individus et notamment les enfants seront exposés à ce discours et incorporeront ce système de valeurs, en pensant l'avoir choisi consciemment. De ce fait, même les personnes qui selon le système de valeurs *forciste* se trouvent infériorisées, en l'occurrence les personnes préjugées faibles, vont l'intérioriser.

Bourdieu parle de domination et de violence symbolique qu'il explique ainsi : « *les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi paraître comme naturelles. Ce qui peut conduire à une sorte d'auto-dépréciation, voire d'auto-dénigrement systématique* »⁴⁶.

Le *forcisme* produira donc une violence symbolique à l'encontre des personnes préjugées faibles. Cette violence provenant à la fois du jugement externe qu'ils vont subir, mais surtout de leur propre mésestime d'eux-mêmes, du fait qu'ils ont également fait de la force leur critère de jugement envers eux-mêmes.

Parallèlement, le discours social valorisera les forts et les présentera comme étant au sommet de l'ordre social.

⁴⁶ Bourdieu P (1998) p55

4.2 - Le *forcisme*, une idéologie auto réalisatrice et destructrice

Nous allons voir que l'un des aspects les plus nocifs du *forcisme* est qu'il s'auto-réalise et s'auto-entretient. Autrement dit, il participe à peupler le monde de personnes dangereuses et donc à rendre la force utile.

Les *forcistes* deviennent semblables à ceux dont ils souhaitent se protéger

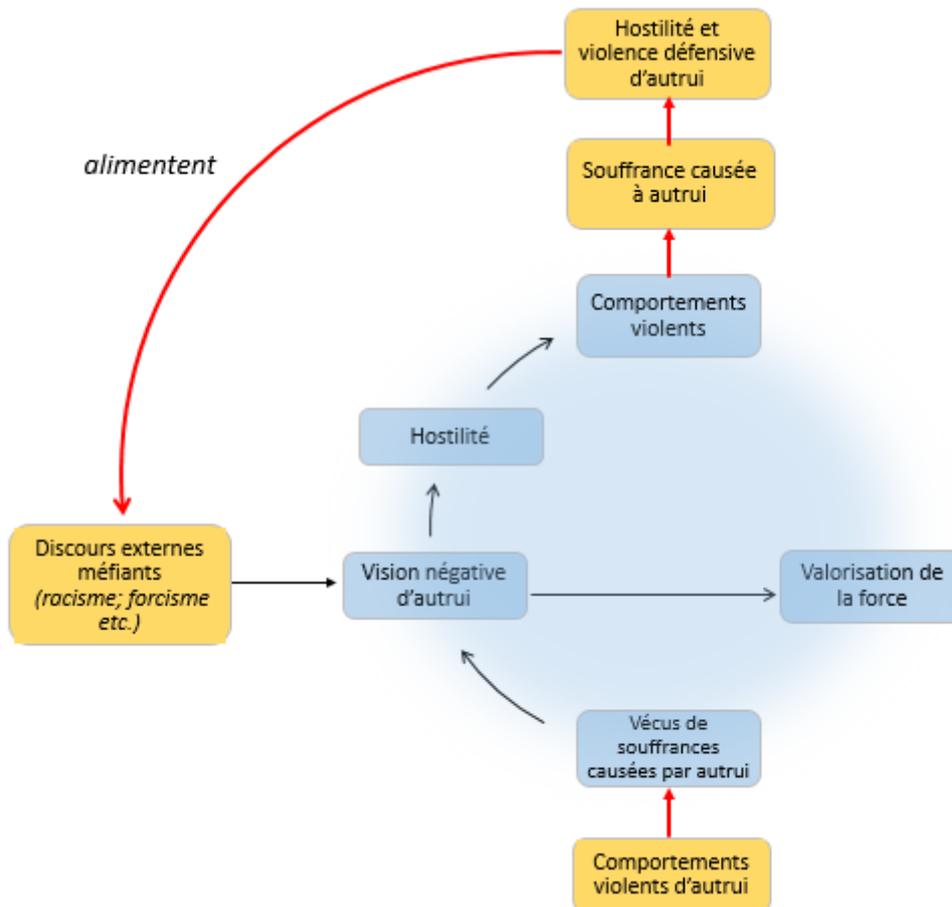
Nous avons vu que le fait de croire en une nature humaine mauvaise et en un monde dangereux favorise l'hostilité et la violence. Justifiés par leur vision du monde, les *forcistes* vont être bien souvent les personnes commettant les actes les plus immoraux. Autrement dit, persuadé qu'autrui est mauvais, le *forciste* décide d'être mauvais également, car cela lui semble la seule manière de pouvoir se défendre. Il va alors devenir exactement comme les personnes dangereuses qu'il dénonce et qui lui servent à justifier ses actions. Chaque *forciste* devient finalement l'une des personnes qui participe à façonner ce fameux monde dangereux, peuplé de personnes égoïstes. Les ennemis des *forcistes* sont donc souvent d'autres *forcistes*, chaque groupe justifiant son comportement agressif par l'existence de l'autre.

Le *forcisme* façonne le monde dangereux qui le légitime

Le cercle vicieux du *forcisme* est désormais visible. Etant particulièrement présent dans notre société, le discours *forciste* va amener les personnes à se méfier d'autrui sans forcément qu'elles aient réellement rencontré de personne cruelle. Persuadés de cette dureté du monde, les individus vont alors chercher davantage à dominer, et ne pas hésiter à user de la violence, afin de se protéger. Sans forcément l'avoir rencontré, un individu pourra donc devenir cet ennemi contre lequel il se protège. L'hostilité et la violence dont il va faire preuve incitera d'autant plus autrui à y répondre en miroir. Les discours méfiants tel que le forcisme vont alors pointer du doigt cette hostilité d'autrui afin de se légitimer et de renforcer leur crédibilité.

II –Le « forcisme »

On peut simplifier ainsi ce cercle vicieux (axe vertical) qu'il faut imaginer se prolonger indéfiniment :



Alors qu'au départ, tous étaient peut-être de bonne volonté dans un monde plutôt sécuritaire, la peur a fini par réellement façonner un monde dangereux, peuplé de personnes égoïstes. Le *forcisme* est donc bien auto-réalisateur : plus les humains pensent qu'autrui est malveillant, que la vie est injuste et impitoyable, plus cela deviendra vrai.

L'exemple d'Anakin Skywalker

Ce phénomène est souvent représenté aux travers de nombreux personnages d'œuvre fictive. Celui qui illustre le mieux cette évolution est le personnage d'Anakin Skywalker, dans la saga Star Wars. Après avoir grandi comme esclave, et suite au meurtre de sa mère, il perd confiance en autrui et il est gouverné par la crainte de perdre sa femme. Il sombre du « côté obscur » afin de devenir plus puissant.

Cependant, sa rage finit par causer la mort de sa femme, et son mentor lui dit alors : « *tu es devenu très exactement tout ce que tu avais juré de combattre.* ». Par la suite les nombreuses abominations qu’il commettra, en tant que Dark Vador, rendront le monde d’autant plus propice à ce que des enfants vivent les mêmes souffrances que lui.

Enfin, c’est la confiance en sa bonté que lui témoigne son fils, qui va finalement lui permettre de revenir du « côté lumineux » de la force. Nous allons voir que c’est en effet la solution pour briser ce cercle vicieux.

Le courage de la confiance

Heureusement, à l’inverse, croire en la bonté humaine peut également être auto-réalisateur.

Sortir du cercle vicieux demande de croire qu’un monde plus juste est possible, et d’avoir le courage de faire confiance à autrui. Seul l’exemple de la confiance et de la bienveillance peut permettre de briser le cercle de la haine, et montrer que l’humain n’est peut-être pas si malveillant. Si cela peut paraître risqué, c’est depuis toujours ce courage de la confiance qui a permis de rendre ce monde plus juste et pacifique. L’entraide et la paix européenne en sont un exemple. Pour sortir de siècles de conflits, il a fallu avoir le courage de faire confiance et de coopérer, au risque de se faire trahir. Au vu du « siècle des menaces »⁴⁷ qui arrive (menace climatique, économique, sanitaire, sociale), c’est dans ce courage que se trouve le salut de l’humanité.

Le *forcisme* n’est pas en lui-même destructeur. Dans bien des environnements réellement menaçants, il est totalement adapté et nécessaire. Cependant, cet aspect auto-réalisateur montre sa plus grande lacune : sur le long terme, le *forcisme* ne permet pas de faire diminuer l’hostilité des gens et du monde. Même si elle est difficile et dangereuse, la confiance est la seule solution pour rendre le monde plus juste et amoindrir la souffrance des individus.

Par ailleurs, il est probable qu’en valorisant le pouvoir de contrainte et la domination, le *forcisme* soit également responsable de l’avidité humaine à dominer, à exploiter son

⁴⁷ Balmont J (2004)

II –Le « forcisme »

environnement et les autres espèces. La remise en cause du *forcisme* pourrait donc, aussi, être l'une des conditions indispensables pour sauver notre planète de la catastrophe écologique vers laquelle elle se dirige.

Nous allons maintenant nous intéresser à l'impact du *forcisme* sur le sujet. Afin de mieux comprendre les spécificités du fonctionnement psychique des *forcistes*, nous allons analyser l'impact de leur extrême valorisation de la force. Nous verrons que la valeur de force n'est pas simplement une conséquence de la méfiance en l'humain, mais qu'elle structure le fonctionnement psychique des *forcistes* et favorise d'autant plus leur hostilité et leur violence.

III – Les effets de la valorisation de la force sur l'individu

1 – Du besoin d’estime de soi au désir de domination

Nous allons commencer par voir en quoi la valeur de force conditionne les émotions, les désirs et les comportements des *forcistes*.

1.1 – La structuration du sujet par ses valeurs au travers de son besoin d’estime de soi

Dans nos sociétés où les besoins primaires sont souvent sécurisés, ce sont principalement les besoins secondaires qui nous animent et notamment le besoin d’estime de soi.

Le besoin d’estime de soi

« *L’estime de soi désigne un jugement ou une évaluation intime de soi en lien avec ses propres valeurs qui s’explique par le rapport entre le soi réel et le soi idéal.* »⁴⁸

L’estime de soi correspond à la valeur que l’on s’attribue, et dont les critères de jugement sont nos valeurs fondamentales. Par exemple, les *forcistes* auront d’autant plus d’estime d’eux-mêmes qu’ils se jugeront forts.

Nos valeurs provenant de ce qui permet la satisfaction de nos besoins, l’évaluation de notre conformité à elles correspond finalement à l’estimation de notre capacité à satisfaire nos besoins primaires et secondaires. Autrement dit du jugement de nos capacités de survie, d’autonomie, mais aussi d’intégrations sociales, de séduction etc.

Le besoin d’estime de soi correspond donc à un besoin de se sentir capable de satisfaire nos besoins les plus importants. La souffrance provenant d’une basse estime de soi nous signale donc que nous sommes à priori dans l’incapacité de satisfaire certains de nos besoins et qu’il faut trouver une solution.

Dis-moi tes valeurs, je te dirais ce qui te rend fier et te fait honte

Comme le théorise William James⁴⁹, l’estime de soi résulte du rapport entre les succès et les prétentions.

Les expériences où l’on constate que nos compétences sont plus importantes que prévues font émerger en nous des émotions positives de joie, de plaisir et de fierté. A l’inverse, celles où l’on constate des aptitudes inférieures à nos attentes nous font ressentir des

⁴⁸ Doré, C (2017) pp. 18-26

⁴⁹ James, W. (1890)

émotions négatives de honte, de tristesse, de colère etc. Ce dernier vécu est une véritable désillusion concernant nos croyances sur nous-même. Nous proposons de le nommer désillusion identitaire.

Ces plaisirs et déplaisirs identitaires proviennent directement de l'activation de certaines zones du cerveau. Ce circuit de la récompense produit un conditionnement visant à inciter les comportements bénéfiques à l'individu.

La nature de nos prétentions (désir d'être bienveillant, autonome etc.) étant liée à nos valeurs, ce sont nos valeurs qui vont déterminer quelle expérience sera cause de plaisir ou de souffrance identitaire. Par exemple, le *forciste* sera fier lorsqu'il se sent particulièrement fort, et honteux quand il se sent plus faible qu'il ne le pensait.

Provenant d'un conditionnement durant notre enfance, nos valeurs vont déterminer quelles zones du cerveau seront activées par telle ou telle expérience. Il est par exemple montré qu'en valorisant davantage l'altruisme et la générosité pour les femmes, l'éducation genrée produit une configuration spécifique du cerveau des femmes. L'activation du striatum (source de plaisir) se produira chez beaucoup de femmes quand elles partagent de l'argent alors que chez les hommes cela sera davantage quand ils le gardent.⁵⁰

Nos valeurs, vectrices de nos comportements motivés par notre désir d'estime

De par le plaisir ou la souffrance psychique qu'il génère, le besoin d'estime de soi va donc amener le sujet à désirer et craindre certaines choses, impactant ainsi ses motivations et ses comportements. Dans le cas des valeurs instrumentales comme la force, le sujet va fortement désirer posséder les compétences qu'il valorise et souhaiter qu'elles soient reconnues par autrui.

Pour le *forciste*, il s'agira d'être fort, autrement dit d'être capable de contraindre autrui et d'imposer son désir.

Cependant comment savoir si l'on est capable de quelque chose ? La seule solution est d'essayer, puis de le constater ou non. Ces expériences permettront d'estimer nos capacités et donc de gagner ou perdre en estime de nous. L'individu ne cherche donc souvent pas à faire tel acte, mais à s'en sentir capable, son acte servant surtout à s'assurer qu'il en est capable.

Ce constat explique le mécanisme psychologique de réactance. La réactance peut se définir comme une motivation visant à rétablir notre sentiment de liberté d'agir suite à une

⁵⁰ Bohler S. p194

limitation de celle-ci. Elle peut, par exemple, prendre la forme d'une opposition à un ordre ou bien d'un fort désir d'obtenir quelque chose qui nous a été interdit. On peut donc désirer quelque chose uniquement afin de se prouver qu'on en est capable.

Nos actes sont donc de véritables preuves identitaires de nos compétences. On peut donc penser que plus l'individu a une estime de lui instable et doute de sa valeur, plus il va désirer se la prouver par les actes, dans une sorte de réactance interne vis-à-vis de ses propres limites.

On peut sans doute parler de dissonance identitaire que l'individu tente de résoudre en essayant de vivre des expériences de réussite confirmant sa vision positive de lui-même.

De ce fait, « *l'individu s'efforce d'exceller sur ce qu'il valorise* ». ⁵¹ Par exemple, le *forciste* va désirer se sentir fort, mais pas forcément user de sa force : il en usera cependant afin de se la prouver à lui-même. Ce désir sera d'autant plus intense qu'il doutera de sa force.

1.2 - Prouver sa force par la domination

De la valorisation de la force au désir de domination

Plus la valeur de force est importante dans la hiérarchie d'une personne plus celle-ci va désirer se sentir en capacité de contraindre autrui, de lui imposer sa volonté.

C'est la définition de la domination « *être plus fort que, exercer une emprise sur* » ⁵². C'est en effet ce rapport de domination qui protège au mieux l'individu de la menace d'autrui. Toute expérience où le *forciste* se sent plus fort qu'autrui et le domine sera alors source d'émotion positive principalement de fierté. Ce plaisir identitaire est tel qu'il sera fortement tenté de dominer autrui. Plus il doutera de sa force et aura une faible estime de lui, plus cette tentation sera grande car la domination lui permettrait de pouvoir être fier de lui et donc de se rassurer et faire cesser sa souffrance identitaire.

La valorisation de la force fait donc émerger un plaisir et un désir de domination. Elle influe aussi logiquement sur l'attrait de ce qui dans notre environnement nous permet un pouvoir de contrainte (argent, force physique, etc.)

Les *forcistes* vont donc souvent user de leur force et contraindre autrui, afin de s'en sentir capables et prouver leur force aux autres et à eux-mêmes.

⁵¹ Rosenberg, M (1979), p.75

⁵² D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques

Nous avons vu que la majorité des *forcistes* sont des hommes. Le désir de domination sexuel masculin semble pouvoir venir de ce désir de se sentir fort. En effet, plus on valorise la force, plus la domination sexuelle peut procurer un sentiment de force gratifiant.

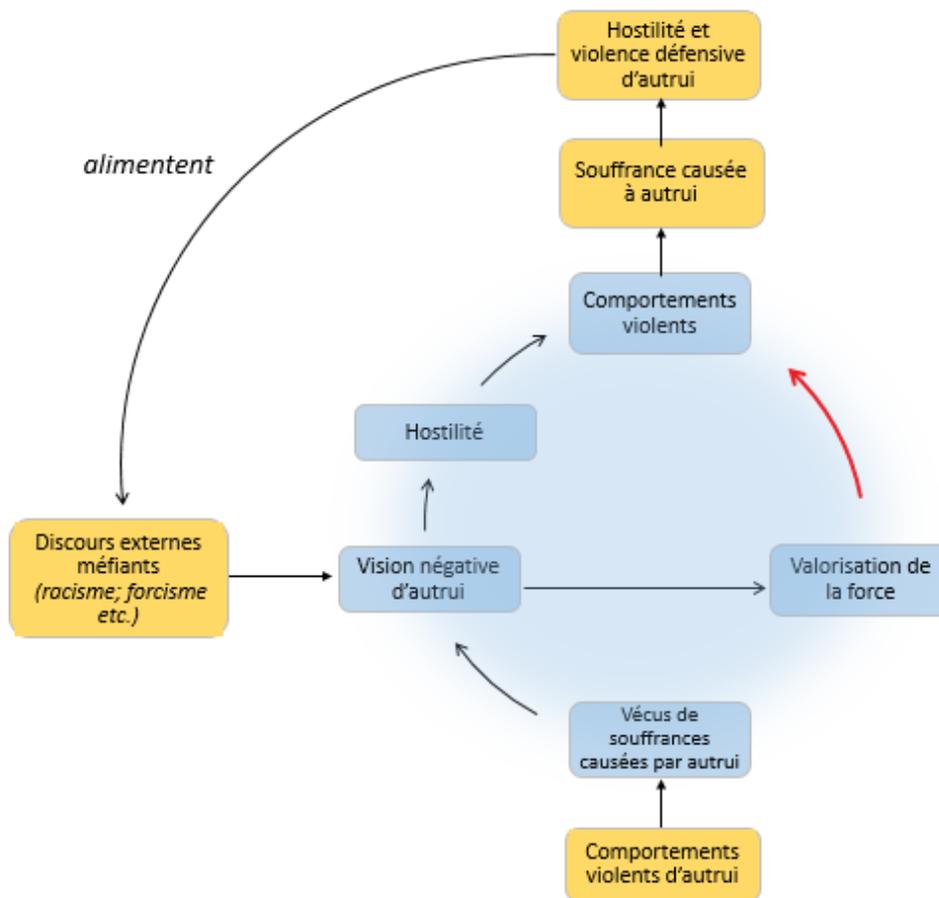
La violence l'apogée de la force

La violence est un moyen particulièrement efficace de contraindre autrui et le dominer. Elle peut d'ailleurs se définir comme « *force excessive, brusque et impétueuse.* »⁵³

Pour les *forcistes*, la capacité à utiliser la violence face à un ennemi représente donc inévitablement une preuve de force valorisante. Plus on valorise la force, plus la violence justifiée sera valorisée et vécue comme une preuve de notre force gratifiante pour notre estime. La violence aura donc un attrait identitaire important favorisant son usage afin de parvenir à ses fins. Pahlavan explique que « *la probabilité de l'agression ne dépend pas du niveau mais de la dimension autour de laquelle l'estime de soi s'est développée.* »⁵⁴ La valeur de force nous semble donc être une des dimensions favorisant l'agression.

⁵³ D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques
⁵⁴ Pahlavan F (2002)

En simplifiant, on peut compléter ainsi le schéma :



1.3 - Du besoin de domination au besoin d'ennemie

Le besoin d'ennemi à dominer sans culpabilité

Pour parvenir à se prouver notre force sans culpabilité, il faut trouver des situations où la violence, l'autorité et la domination sont selon nous justifiées et dans l'idéal non répréhensibles.

Nous l'avons vu, la principale raison, qui justifie la violence et retire le frein de la culpabilité, est la croyance que la personne, que nous dominons, est un ennemi nuisible pour nous et le bien commun.

Pour pouvoir se prouver leur force, il est donc nécessaire à ces personnes de se trouver des ennemis, pour lesquels la domination ne leur causera pas de culpabilité.

Là où se trouvent les ennemis

Certains métiers, comme policier ou militaire, attirent particulièrement les *forcistes* et donc les hommes, car ces métiers leur permettent de se prouver leur force, sans pour autant que cela soit culpabilisant ou répréhensible, cela est même valorisé socialement et moralement. D'une certaine manière tous les métiers de pouvoir attirent les hommes pour la même raison : ils permettent de se sentir fort.

Ces métiers peuvent donc permettre aux individus valorisant la force de mener leur quête de force dans un milieu adéquat non nuisible et utile. Cependant, cela explique également pourquoi certaines personnes ayant du pouvoir peuvent dépasser les limites et user de la force de manière non légitime. En effet, ces métiers attirant de nombreux *forcistes*, ils seront pour toutes les raisons que nous avons évoquées très attirés par le fait de dominer autrui.

Si l'on observe les autres métiers où prédominent les hommes, ils sont eux aussi associés à la force et au pouvoir (métier physique, métier à forte responsabilité etc.). A l'inverse, ceux où les hommes sont minoritaires sont ceux qui sont le plus éloignés du pouvoir de contrainte, c'est à dire ceux associés au pouvoir d'aide et de soutien (métier de soins, du social etc.) Alors que les hommes recherchent des ennemis à dominer dans ces métiers, les femmes semblent rechercher des personnes à aider. Les sports de combat constituent d'autres espaces où la violence sera valorisée et non répréhensible, et sont également largement plus investis par les hommes. Par ailleurs, afin de pouvoir trouver des personnes à dominer, les *forcistes* vont parfois se tourner vers l'illégalité.

Auparavant la valeur de force trouvait de nombreux espaces de reconnaissance, et les hommes avaient des manières de se sentir forts (guerre, éducation violente, métier physique, duel). Désormais, cette valeur demeure mais les espaces disparaissent peu à peu. On peut alors penser que l'attrait que représente la délinquance, les gangs, et certaines idéologies religieuses extrémistes provient du fait qu'elles permettent aux hommes de se sentir forts et de vivre des expériences de domination légitimes à leurs yeux. On peut aussi supposer, que les succès du rock, puis du rap auprès des jeunes hommes, s'expliquent également par un besoin des hommes actuels de trouver un moyen de se sentir forts.

Analysons maintenant l'impact psychique de la peur de la faiblesse chez les *forcistes*.

2 – Le piège toxique de la valeur de force

2.1 – Nos anti valeurs, vectrices de nos comportements motivés par notre besoin d'estime

« Plus le désir est fort, plus il rend vulnérable à la déception »⁵⁵ affirme Jeammet.

Les expériences concernant les compétences valorisées par le sujet sont donc de véritables mises en jeu de son estime de lui. Elles sont à la fois attirantes, car on peut gagner en estime de soi, mais aussi anxiogènes et inhibitrices car on peut aussi échouer et perdre en estime.

Certains individus ont très peur de mettre en jeu leur estime d'eux-mêmes. Ils préfèrent alors s'inhiber et ne pas agir afin de pouvoir conserver l'illusion qu'ils sont capables. Quand on valorise beaucoup une compétence, le risque de désillusion identitaire peut nous paralyser et nous faire éviter toute situation risquée. Cela nous permet de protéger notre sentiment de compétence mais nous empêche aussi de vivre des situations de satisfaction qui nous permettraient de prendre confiance et consolider notre estime fragile.

Nous avons vu que nos valeurs déterminent aussi ce qui nous fait honte. Or comme le dit Philippe Jeammet « *ce n'est pas tant le principe de plaisir qui est le moteur de la recherche d'homéostasie psychique que l'évitement d'un trop grand déplaisir* »⁵⁶

En effet, comme la douleur physique, cette souffrance identitaire nous motive à tout faire pour ne pas la vivre. Ainsi les expériences seront craintes et nos désirs, nos motivations et nos comportements seront vectorisés par le souci de les éviter.

On peut qualifier ces expériences de menaces identitaires. Nous avons vu que pour le *forciste*, les positions de faiblesse constituaient ces expériences menaçantes. Nous allons analyser l'impact de cette crainte de la faiblesse sur le sujet.

⁵⁵ Jeammet P. (2017) p. 22

⁵⁶ Jeammet P. (2017) p. 130

2.2 – L’intolérance à sa propre faiblesse, un piège dangereux

La terreur d’être faible

Valorisant excessivement la force, les *forcistes* auront une profonde peur de se sentir faible et d’être perçus comme tels.

Mais qu’est-ce qu’un vécu de faiblesse ? La faiblesse est un manque de force, c’est-à-dire un manque de pouvoir de contrainte. Or pour les *forcistes*, le pouvoir de contrainte peut dans l’absolu rendre tout puissant et permettre d’imposer sa volonté face à n’importe quel obstacle. Ils vont donc vivre pratiquement toutes leurs frustrations et impuissances comme un manque de force face à quelque chose qui empêche leur désir de se réaliser (autrui, interdit, émotion, principe de réalité). Dès qu’ils ne parviendront pas à imposer leur désir à quelque chose, ils se sentiront faibles.

Pour le sujet, là est le plus grand piège de la valorisation de la force. Plus elle est valorisée, plus les frustrations font souffrir et blessent directement l’estime de soi. Autrement dit, plus les vécus d’impuissances et de frustrations représentent des menaces identitaires à éviter ou nier.

Les éviter sera donc une des principales motivations des *forcistes*, mais est-ce possible ?

Les *forcistes* qui désirent tant n’avoir aucune contrainte et aucune peur sont en fait totalement contraints et régis par leur peur de la faiblesse. Leur désir de force semble pouvoir être une tentative défensive afin d’échapper à leur condition humaine de vulnérabilité qu’ils ne supportent pas.

L’impuissance, une condition humaine inévitable

L’impuissance n’est jamais agréable mais elle est propre à la condition humaine.

Accepter nos impuissances permet de connaître au mieux nos capacités et ainsi agir de la manière la plus efficace afin de parvenir à nos objectifs. D’une certaine manière, les connaître permet de trouver des solutions pour les atténuer, soit par des changements internes, soit externes.

De plus, comme le dit Carl Roger: « *Paradoxalement c'est quand je m'accepte tel que je suis que je me rends capable de changer* »⁵⁷. En effet, la peur de la désillusion identitaire peut créer des émotions qui vont limiter nos compétences ou provoquer des inhibitions nous empêchant de vivre des expériences enrichissantes. Afin de lever cette peur, la solution est de se désillusionner soi-même. En reconnaissant nos impuissances et en les acceptant comme ordinaires, y être confronté ne causera pas de désillusion, donc moins de souffrance et moins de peur paralysante. Enfin reconnaître nos impuissances et les juger comme inévitables nous permet de les accepter chez l'autre avec bienveillance et empathie.

Il vaut donc mieux parvenir à vivre avec, car essayer d'obtenir la toute-puissance est une quête impossible et destructrice. Cela nous fera vivre un grand nombre de désillusions identitaires et nous condamne soit à avoir une image très négative de nous-mêmes, soit à toujours rejeter la faute de nos échecs sur autrui.

La tristesse et la peur, des souffrances indispensables

La tristesse et la peur témoignent de nos impuissances à satisfaire certains de nos désirs. De plus, la souffrance qui en découle limite notre capacité d'agir et donc notre pouvoir de contrainte. Elles sont donc souvent vues comme des signes de faiblesses par les *forcistes*. Néanmoins, ce n'est pas tant le fait de ressentir de la peur ou de la tristesse qu'ils n'acceptent pas. Ce qu'ils ne tolèrent pas et méprisent chez eux et chez les autres c'est le fait de se laisser dominer et d'être impuissant à cause de ses deux émotions. Par exemple, à la guerre il sera normal d'avoir peur mais inadmissible que celle-ci nous paralyse et guide nos actions.

Mais ces émotions et leurs expressions sont inévitables et tenter de les faire disparaître et les contrôler est impossible. Les *forcistes* vivent donc parfois une triple peine face à la peur et la tristesse. Ces émotions étant à l'origine causées par quelque chose qui nous fait souffrir, si nous percevons le fait de les ressentir comme une honte alors nous nous rajoutons une deuxième souffrance. Enfin, si nous pensons qu'il est possible de les maîtriser, nous aurons en plus le sentiment d'être incapable de nous contrôler.

De plus, s'ils ressentent ces émotions, c'est qu'elles leur signalent des choses essentielles pour qu'ils puissent comprendre leur environnement et leurs propres besoins. La peur nous permet de nous méfier, d'être vigilants et de ne parfois pas prendre de risque trop important. La tristesse nous indique notre impuissance. Elle nous signale que nous avons

⁵⁷ Rogers C R. (1998) p15

besoin d'aide et nous permet de lâcher prise et d'accepter de modifier certaines croyances sur nous ou notre environnement. Ne pas les écouter altère donc la capacité des *forcistes* à comprendre leur impuissance mais aussi leurs besoins et comment les satisfaire.

Par contre, la colère pourra être associée à un fort pouvoir d'intimidation, et donc être une émotion acceptée voire valorisante.

La force, une valeur toxique

Une survalorisation de la force semble donc clairement toxique pour l'individu. Tout d'abord, elle conditionne l'estime de soi du *forciste* à des objectifs inatteignables. Il est donc condamné à essayer d'atteindre un idéal irréaliste et dangereux, et vit dans une frustration perpétuelle.

De plus, elle demande à l'individu de faire des efforts nuisibles pour ses besoins affectifs, qui le condamnent à une vie émotionnelle instable et coûteuse.

Le déni de la faiblesse et la vulnérabilité psychique pourrait également avoir un lien avec l'émergence de pathologie psychiatrie notamment la paranoïa. De plus, à l'échelle d'une société, ce déni rend anormal d'avoir des fragilités psychiques et renforce la discrimination des personnes ayant des pathologies psychiatriques.

Nous venons de voir l'impact important de la valeur de force sur l'individu. Quelles sont les répercussions sur la vie relationnelle du sujet ? Cela pourrait-il favoriser la violence vis-à-vis d'autrui ?

Avant d'aborder cette question, il nous faut détailler davantage ce que sont les menaces identitaires et si elles peuvent causer de l'hostilité vis-à-vis d'autrui.

IV – Les menaces identitaires : source
principale de l’hostilité humaine

1 – Menaces identitaire et processus cognitifs

1.1– La menace identitaire

Menace réelle et menace identitaire

Les menaces identitaires sont des menaces de l’estime de soi, donc des risques de désillusion identitaire. L’estime de soi étant le résultat d’une estimation interne découlant de perceptions, le besoin d’estime de soi est alors uniquement psychique.

À l’inverse de la plupart des menaces, les menaces identitaires ne représentent pas un danger direct vis-à-vis de nos conditions de vies. Elles demeurent un danger uniquement psychique de désillusion identitaire, que l’on nomme couramment blessure d’amour propre. Bien qu’il existe des menaces uniquement identitaires, elles sont la plupart du temps associées à d’autres menaces.

Alors que la plupart des sentiments de menace précèdent généralement une éventuelle attaque, le sentiment de menace identitaire apparaît plutôt après une confrontation, et peut même perdurer dans le temps. Il dépend de notre interprétation de l’événement.

Les Menaces identitaires : des perceptions interprétées par nos valeurs

Comme elles dépendent de ce sur quoi repose notre estime de nous, les menaces identitaires dépendent de nos valeurs. Cela les rend très difficiles à discerner, car elles varient selon chaque individu et relèvent alors uniquement du psychique.

L’identification d’une menace par le sujet provient d’une perception puis d’une interprétation. La menace identitaire semble provenir d’une perception dont la véracité viendrait remettre en cause les croyances sur lesquelles repose notre image positive de nous-mêmes. Autrement dit, une perception incompatible avec notre image positive de nous.

Ce sont nos valeurs qui vont nous amener à interpréter telle perception comme diminuant notre valeur ou non.

La prochaine partie visera à étudier les processus mis en œuvre lorsqu’une perception s’oppose à nos croyances personnelles.

1.2 – Perceptions dissonantes et menace identitaire

Le Besoin impérieux de consonance cognitive

Une croyance s’ancre quand de multiples expériences ou discours l’ont confirmée. La remise en cause d’une croyance bien ancrée dans notre psychisme fera naître en nous un risque de dissonance cognitive.

La théorie de la dissonance cognitive de Festinger⁵⁸ explique que le psychisme a un besoin impérieux de cohérence cognitive. La dissonance cognitive « *est générée par l’existence simultanée dans l’univers cognitif d’un individu de deux cognitions – ou éléments de connaissance – qui ne vont pas bien ensemble, autrement dit qui entretiennent une relation d’inconsistance. Cette inconsistance originelle peut concerner des attitudes, des actes, des informations, des décisions, des opinions.* »⁵⁹

Cette dissonance crée un état de tension émotionnelle inconfortable qui pousse le psychisme à un travail cognitif pour retrouver sa cohérence.

Pour parvenir à conserver une cohérence cognitive, le psychisme cherchera par défaut à discréditer une nouvelle perception si elle ne semble pas aller dans la direction de nos croyances pré-établies. Nos croyances sont donc difficilement modifiables, à moins de vivre un assez grand nombre d’expériences les invalidants.

Toutes les interprétations de nos perceptions sont donc filtrées, voire biaisées par nos croyances préalables. Notre perception et notre jugement nous permettent de nous représenter le monde mais ces représentations viennent ensuite modifier notre jugement et notre perception dans une causalité circulaire. Nos croyances agissent comme un filtre perceptif sur le réel.

Nous avons tendance à toujours percevoir des signes de la confirmation de nos croyances. On nomme ce phénomène le biais de confirmation.

⁵⁸ Festinger, L. (1957)

⁵⁹ Fointiat, V. Girandola F, Gosling P. (2013) p.5-8

Croyances axiomatiques et inerties cognitives

De ce fait, les premières croyances que nous avons acquises enfant sont souvent les plus ancrées, car en interprétant nos perceptions, elles se sont elles-mêmes confirmées.

Ces croyances sont comme des axiomes sur lesquels on aurait construit tout notre modèle de raisonnement, et qui ne peuvent plus être remis en cause sous peine de voir s’effondrer tout le reste. Face à une situation incohérente, nous allons partir de ces certitudes, en l’occurrence ces croyances, afin de déduire le reste. On peut les nommer croyances axiomatiques ou fondamentales. Ce sont elles qui forment ce fameux filtre perceptif et façonnent notre jugement.

Ce filtre perceptif va en effet chercher toutes les explications possibles pour discréditer les perceptions incohérentes avec ces croyances axiomatiques, et qui constituent de véritables menaces cognitives. La cognition de l’individu va donc préférer changer la réalité que ses croyances.

Si elles sont erronées elles vont alors biaiser toutes nos croyances futures. Nous allons alors vivre dans un monde irréel et percevoir beaucoup de percepts incohérents faisant naître en nous des émotions négatives.

Cela est particulièrement visible dans certains délires paranoïaques où, plutôt que d’admettre une impuissance et d’altérer son estime, l’individu va aller jusqu’à construire des délires justifiant ses échecs.

Le trauma provient d’une perception qui remet en cause ces croyances, et qui nous demande alors du temps afin de déconstruire nos certitudes pour inclure cet événement.

Lorsque nous allons découvrir de nouvelles choses, et former de nouvelles croyances ainsi qu’une représentation du monde plus enrichie, cela sera donc toujours en cohérence avec nos croyances fondatrices. Elles conditionnent l’ancrage de toute nouvelle croyance et vont créer une véritable inertie cognitive.

Francis Bacon avait déjà résumé ce phénomène d’inertie cognitive « *L’entendement humain, une fois qu’il s’est plu à certaines opinions (parce qu’elles sont reçues et tenues pour vraies ou qu’elles sont agréables), entraîne tout le reste à les appuyer et à les confirmer ; si fortes et nombreuses que soient les instances contraires, il ne les prend pas en compte, les méprise, ou les écarte et les rejette par des distinctions qui conservent intacte l’autorité accordée aux premières conceptions* »⁶⁰.

⁶⁰ Bacon F. (1620)

L’estime de soi, une croyance fondamentale

Nos croyances sur nous-même, notamment notre valeur vis-à-vis des autres, peuvent également être très ancrées et constituer une croyance axiomatique.

Si nous croyons que nous ne versons rien et que nous sommes inférieurs aux autres, alors cela va déterminer toutes nos interprétations. Nos échecs seront perçus comme logiques et de notre faute alors que nos réussites seront dues à des facteurs externes. Les personnes dépressives vont particulièrement souffrir de cette croyance négative sur eux-mêmes qui biaise leurs perceptions.

Pour éviter ces vécus dépressifs qui nuisent encore plus aux compétences du sujet, le psychisme a donc tendance à maintenir une image positive de soi et ainsi à interpréter ses réussites comme méritées et dues à des facteurs internes, et ses échecs comme dus à des facteurs externes. C’est ce que l’on nomme le biais d’autocomplaisance.⁶¹

Menace identitaire et discrédit du percept

Une menace identitaire signifie qu’une perception est dissonante vis-à-vis de nos croyances positives sur nous-mêmes. Plus ces dernières sont surévaluées, plus le sujet sera confronté fréquemment à de multiples menaces identitaires et va construire des interprétations erronées.

Afin de garder sa consonance cognitive face à une menace identitaire, le psychisme va, soit discréditer le percept incohérent, soit modifier notre image de nous.

Donc deux cas de figure existent :

- Notre raisonnement nous amène à trouver une raison de discréditer la perception et de privilégier notre croyance positive sur nous.

Par exemple, si un individu nous fait un reproche mais qu’il est réputé comme malveillant, nous allons plutôt discréditer sa parole, donc le percept remettant en cause notre estime de nous.

- Dans la seconde possibilité la perception menaçante est impossible à discréditer car elle est conforme à d’autres croyances plus ancrées encore. Nous allons alors prendre en compte le percept et changer négativement notre vision de nous-mêmes.

⁶¹ Martinot D, (2008)

IV – Les menaces identitaires : source principale de l’hostilité humaine

Par exemple, si nous avons une grande confiance en la personne qui nous critique, remettre en cause sa parole signifiera remettre en cause notre confiance en elle. Si cette confiance est plus ancrée que l’objet de sa critique, nous allons plutôt modifier notre image de nous. On comprend donc l’impact majeur de la parole parentale, mais également que l’enfant soit sans défense face à elle.

Cependant, un troisième cas de figure existe. En effet, quand l’individu ne parvient pas à comprendre si l’incohérence provient de ses croyances ou du percept, un état de dissonance cognitive s’installe alors, et l’individu oscille entre les deux explications. Cela peut perdurer une vie entière. Certaines personnes doutent toute leur vie de leur valeur, leurs qualités ou de leur responsabilité dans certains événements traumatiques.

La remise en cause d’une croyance positive sur nous-même, dont nous doutons, est particulièrement menaçante. En effet, si cette croyance est peu stable, la moindre remise en cause nous déstabilisera et nous fera douter de nous. A l’inverse, une croyance très ancrée sera stable et nous pourrons subir des remises en cause sans que cela ne vienne nous faire douter. Ce phénomène explique pourquoi les expériences infantiles peuvent condamner la personne à devenir très insécure sur certaines choses. On peut comparer cela à une ancienne blessure qui se réactive à chaque nouveau coup similaire. Cela explique pourquoi les *forcistes* ayant vécu des grands sentiments d’impuissance précoces seront particulièrement sensibles à la moindre offense.

Nous allons maintenant voir qu’une menace identitaire peut prendre de très nombreux aspects.

1.3 - Les types de menace identitaire

Deux types de perception peuvent menacer notre estime de nous.

Remise en cause de nos croyances positives sur nous-mêmes

Une menace identitaire peut provenir de ce qui remet en cause ce sur quoi nous faisons reposer notre estime de nous. C'est-à-dire ce qui nous rend fier de nous : la conformité à nos valeurs.

Remise en cause de notre système de valeur

Mais nous avons vu que tout ce qui vient remettre en cause nos croyances axiomatiques remettent donc inévitablement en cause nos autres croyances, nos valeurs et donc notre estime de nous.

En effet, si notre système de valeur n’est pas pertinent, cela signifie que notre estime de nous et tous nos jugements sont erronés. De plus, notre impression d’avoir des valeurs particulièrement bonnes et pertinentes est l’une des facultés dont nous sommes le plus fiers, et sur lesquelles repose notre estime de nous.

Toute perception qui remet en cause directement ou indirectement nos valeurs représente donc aussi une menace identitaire.

1.4 - Les Formes de menace identitaire

Les menaces identitaires proviennent donc de perceptions, mais celles-ci peuvent prendre de très nombreuses formes. Nous allons essayer d’en décrire quelques-unes.

Menace par comparaison

Tout d’abord, la comparaison à autrui est une des formes principales des menaces identitaires. Nous la détaillerons précisément dans la suite de ce travail.

Menace par jugement et évaluation externe

Une forme assez évidente est le jugement et l’évaluation externe. Si quelqu’un vient directement remettre en cause nos compétences ou nos valeurs, cela représentera une menace identitaire. Cette menace existera même si ce jugement est uniquement supposé, sans être explicitement formulé.

Face à ce jugement externe « *si nous discréditons « l’attaquant », l’effet sur notre estime de soi est moindre.* »⁶²

Menace par informations

Des informations peuvent également menacer notre estime de nous si jamais leur véracité remet en cause nos compétences ou nos valeurs.

Par exemple, à l’époque de l’esclavage, certaines personnes blanches croyaient en leur supériorité sur les autres « races ». Si jamais des recherches scientifiques venaient prouver que cela était faux, cette information représentait une menace identitaire à discréditer par une rationalisation.

Menace par constat de non-conformité à ses valeurs

La perception de nos actes comme étant non conformes à nos valeurs ou nos échecs, représente également des menaces identitaires. Par exemple, si un élève a une note inférieure à ce qu’il pensait avoir, cette note menace son estime.

On aura tendance à discréditer le percept menaçant en attribuant notre échec à des causes externes (manque de chance, une autre personne, un objet, la météo etc.). C’est à nouveau le biais d’autocomplaisance que nous avons déjà décrit.

De manière générale, ce discrédit des percepts menaçants est un mécanisme interne de protection de l’estime de soi. Comme le décrit Alexis Rosenbaum « *celui qui perd doit se débrouiller pour gagner quand même « dans sa tête » ou minorer l’importance de sa défaite* »⁶³.

⁶² Beck A. (2002) p.56

⁶³ Rosenbaum A (2005) p121-122

La fable du renard et du raisin de La Fontaine en est un parfait exemple. Le renard aperçoit des raisins en haut d’un arbre mais comme il ne parvient pas à les atteindre il affirme finalement qu’ils sont « *trop verts* », et « *bon pour les goujats* ». On remarque également une sorte d’hostilité envers les raisins au travers de son insulte.

Nous allons justement nous demander si, comme pour la plupart des menaces, une hostilité émerge à l’encontre de la cause d’une menace identitaire ?

Pour répondre à cette question nous allons analyser l’origine du sentiment de menace identitaire.

2 – L’absurdité destructrice et aliénante de l’hostilité identitaire humaine

2.1 - L’origine des menaces identitaires

Comparaisons et peur de l’infériorité

« *Etre humain, c’est se sentir inférieur* »⁶⁴

Une caractéristique essentielle de notre estime de nous est son aspect comparatif et donc relatif. Nos compétences en tant que telles importent en effet peu pour satisfaire nos besoins secondaires. Pour obtenir de la reconnaissance, il s’agit de posséder des compétences supérieures à celles des autres individus. Par exemple, pour séduire, il ne faut pas être séduisant mais plus séduisant que les autres prétendants.

L’évaluation de notre estime proviendra ainsi principalement de notre comparaison aux autres, et notre besoin d’estime de soi sera finalement un besoin de se juger supérieurs aux autres. Le sentiment d’infériorité est ainsi particulièrement douloureux : l’humain a une véritable peur de l’infériorité.

Cette satisfaction relative à la comparaison s’observe partout. À l’école par exemple, la satisfaction ne provient pas tant de la note obtenue, mais bien d’en avoir obtenu une meilleure que les autres.

⁶⁴ Adler A (1992)

Hiérarchie sociale et menace identitaire

Ce désir de supériorité est principalement présent chez les espèces sociales. Il provient sans doute de l’intérêt évolutif de se trouver au sommet de la hiérarchie sociale : afin de favoriser avec un moindre effort la satisfaction des besoins fondamentaux (nourriture, reproduction, sécurité etc.). À l’inverse, être rejeté par le groupe met en danger la survie de l’individu et l’empêche de se reproduire.

Si cela vaut toujours pour la satisfaction de nos besoins secondaires dans nos sociétés contemporaines, la survie n’en dépend plus.

Cependant « *le besoin de statut social est ancré dans nos neurones. (...) Notre instinct de primates habitués à mesurer leur existence sur une échelle de prestige, de hiérarchie et de reconnaissance est trop tenace pour qu’il faille compter sur son extinction naturelle.* »⁶⁵

A l’inverse des autres animaux vivant en groupe dans beaucoup de relations humaines les individus ne possèdent pas de statut social hiérarchique déterminé. Néanmoins, le besoin de ne pas se sentir inférieur demeurant, plus ou moins consciemment, le sujet se compare constamment aux autres et se représente une hiérarchisation interne des individus, et donc de sa place vis-à-vis d’eux.

La place que le sujet pense occuper dans cette hiérarchisation interne représentera à ses yeux une sorte de rang social. En effet, à l’instar des mâles ou femelles dominants des communautés animales, les personnes que nous valorisons beaucoup nous semblent en meilleure capacité d’obtenir ce dont nous avons besoin pour être satisfaits (reconnaissance, sécurité, pouvoir etc.).

Pour l’humain, l’estime de soi représente donc la place qu’il pense occuper dans sa hiérarchie interne des individus. Tout ce qui viendra remettre en cause négativement cette croyance représentera une menace de désillusion identitaire pour le sujet. Ce vécu sera souvent associé à une émotion de tristesse nous poussant à remettre en question nos croyances sur nous-même. Ce sont les choses qui pourraient causer ce vécu et dégrader l’estime qui représenteront une menace identitaire pour le sujet.

L’estime de soi servant entre autre à évaluer la reconnaissance qu’un individu peut espérer de ses pairs, les menaces identitaires peuvent alors servir à lui signaler que son intégration et sa place sociale au sein du groupe sont en danger.

⁶⁵ Bohler S. p.99

Menace identitaire et hostilité

Dans les communautés animales très hiérarchisées ce qui vient remettre en cause et menacer le sentiment de supériorité d'un individu est principalement la présence d'un rival venant tenter de lui prendre sa place sociale. L'exemple le plus courant est la lutte entre les mâles pour le statut de dominant.

La meilleure stratégie face à cette menace est de parvenir à faire fuir ce concurrent par l'intimidation ou la violence. On retrouve ici l'émergence de l'hostilité comme défense face à une menace.

L'agression et l'intimidation sont des défenses très efficaces, même face aux menaces identitaires rencontrées par l'humain. Par exemple, si nous voulons séduire quelqu'un, mais qu'un rival plus séduisant apparaît, il peut être efficace de l'intimider pour le faire fuir.

Face à une menace identitaire, l'humain semble donc programmé à éprouver de l'hostilité envers la cause, et à désirer la faire disparaître. « *Que la menace provienne d'une souffrance physique issue d'un instrument tranchant, ou d'une souffrance psychologique issue de mots tranchants, l'individu se prépare automatiquement à l'attaque.* »⁶⁶

Cependant, la survie ne dépend pratiquement plus du fait d'être reconnu et estimé par ses pairs.

On peut alors se demander si de simples menaces identitaires suffisent à provoquer de nos jours une hostilité et une violence désinhibée, d'autant plus que les sentiments et les comportements hostiles sont culpabilisants pour la plupart des individus

2.2 - Rationalisation permissive de l'hostilité

Nous l'avons vu, l'hostilité à l'encontre d'une menace identitaire provient d'une peur que l'autre nous soit supérieur, qu'il soit plus séduisant, plus intelligent ou encore qu'il ait de meilleures valeurs. Ce sentiment provient du désir d'être supérieur et de la jalousie inhérente à l'être humain.

Mais dans nos sociétés, ces sentiments sont dévalorisés et ne justifient pas de ressentir de l'hostilité et des désirs agressifs vis-à-vis de quelqu'un. Souvent, ces sentiments

⁶⁶ Beck A. (2002) p 69-70

IV – Les menaces identitaires : source principale de l’hostilité humaine

représentent donc également une menace identitaire car ils sont vécus comme honteux et immoraux.

Le sujet ressentira donc une émotion et des désirs en désaccord avec sa vision morale de lui-même. Cela risque de le faire culpabiliser et douter de la légitimité d’un potentiel comportement agressif envers son rival, cela peut ainsi inhiber le comportement.

Cependant la survie et la satisfaction des besoins et la priorité de l’organisme, si le sujet se sent menacé il faut que son hostilité défensive puisse s’exprimer. De ce fait si le sujet ne peut pas dévaloriser l’image qu’il a de lui et s’avouer sa jalousie et sa peur d’être inférieur, alors le psychisme rationalisera autrement son hostilité. Or, nous l’avons vu, la seule raison qui légitime l’hostilité est la conviction qu’autrui représente une menace concrète pour nous ou pour la société.

Ainsi, l’individu devra construire une vision dangereuse de la personne responsable de la menace identitaire afin de justifier son hostilité. Pour reprendre l’exemple précédent, si l’autre prétendant est une personne malveillante représentant un danger pour la personne que nous aimons, alors notre agressivité à son encontre est justifiée et en accord avec nos valeurs morales.

Autrement dit, la peur identitaire de l’autre étant honteuse et immorale, les individus la dissimulent derrière une peur réelle de l’autre étayée par des arguments cohérents. Ce phénomène est souvent inconscient (le sujet l’effectuant en premier lieu pour protéger son estime de lui), mais il perdure ensuite dans l’espace social et les discours idéologiques. Afin de légitimer et rendre cohérent leur hostilité, les individus surévaluent donc la menace que représente l’autre. Ils s’en sentiront paradoxalement d’autant plus en danger et menacés.

La violence causée par l’hostilité proviendra alors toujours d’un sentiment de légitime défense, et semblera constamment justifiée aux yeux de la personne violente. Cela explique le constat de Beck quant au dénominateur commun à toutes les agressions qu’elles soient individuelles ou collectives : « *la victime est perçue comme un ennemi, et l’agresseur se perçoit lui-même comme une innocente victime* »⁶⁷.

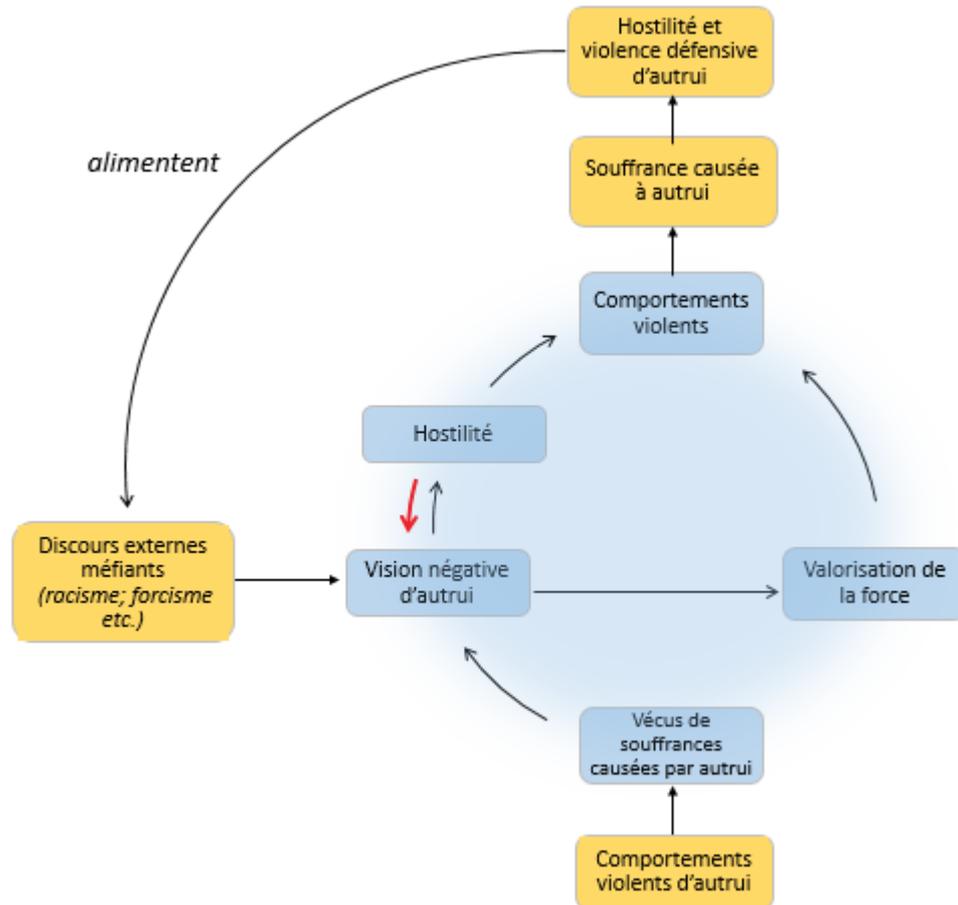
C’est aussi ce mécanisme de réponse hostile aux menaces identitaires qui peut expliquer le phénomène fréquent d’infrahumanisation des personnes simplement différentes.

⁶⁷ Beck A. (2002) p 6

IV – Les menaces identitaires : source principale de l'hostilité humaine

Cette hostilité est dangereuse, car en plus d'amener des comportements violents, elle déforme la vision que nous avons d'autrui.

Nous évoquerons son importance ensuite mais nous pouvons dès à présent ajouter ce lien au schéma :



2.3 - L’absurdité destructrice de l’hostilité vis-à-vis des menaces identitaires

Dans nos sociétés où les besoins primaires sont souvent satisfaits, il semble alors que ce sont les menaces identitaires qui causent la plupart des violences. *« Si on regarde ce qui est susceptible de déclencher la violence, on se rend compte que ce qui en est le déclencheur privilégié, c'est la menace sur l'identité, qu'elle soit objective ou purement fantasmatique. A partir du moment où le territoire personnel, l'image de soi, l'identité sont vécus comme menacés et où le narcissisme subit une effraction, la réponse violente apparaît en miroir de la menace ressentie par le sujet. »*⁶⁸

Mais on comprend l’absurdité et la dangerosité de ce phénomène : dissimulés sous d’autres arguments, la majorité des violences quotidiennes et des discriminations de masse ne sont souvent pas liées à de réelles menaces physiques mais uniquement à des menaces identitaires qui aveuglent les bourreaux. Auparavant adaptée cette hostilité identitaire entrave les humains dans leur coopération et l’établissement d’un monde davantage pacifique.

*« Je conçois les réponses agressives comme une stratégie adaptée dans les temps préhistoriques, mais qui ne l'est aujourd'hui plus du tout. (...) c'est la réactivité excessive de nos stratégies défensives qui pose problèmes dans nos sociétés contemporaines, ou les menaces perçues sont pour la plupart psychologique plutôt que physiques. »*⁶⁹

Heureusement, pour beaucoup d’humains, l’importance qu’ils accordent aux valeurs morales et leur confiance en l’humain inhibe ces phénomènes spontanés d’hostilités, de diabolisation et d’agression.

Quand autrui représente une menace identitaire, nous ressentons alors souvent de l’hostilité à son encontre. Nous pouvons à présent analyser si la valeur de force favorise les vécus de menace identitaire causée par autrui et donc l’hostilité du *forciste* dans la relation.

⁶⁸ Jeammet P (1997)

⁶⁹ Beck A. (2002) p47

V – L'autre, une menace identitaire pour le
forciste

V – L'autre, une menace identitaire pour le forciste

La menace identitaire dépend des valeurs du sujet et peut provoquer l'hostilité envers autrui. Nous allons voir si la valorisation de la force favorise l'hostilité des *forcistes* vis-à-vis d'autrui, leur permettant ainsi de trouver des ennemis à dominer sans culpabilité afin de se sentir fort.

1 - Le *forciste* dans la relation (lutte, pouvoir, ...)

Nous allons voir que, dans la relation, le *forciste* éprouve souvent des menaces identitaires qui rendent son rapport aux autres tumultueux.

1.1 - Le combat perpétuel du *forciste* pour protéger son estime

Commençons par voir en quoi le *forciste* a fréquemment une haute estime de lui mais instable, ce qui favorise les menaces identitaires et l'hostilité.

L'estime de soi des *forcistes*

Nous l'avons vu, l'estime de soi provient de comparaison, elle est relative à notre vision d'autrui. Pour le *forciste*, la vision négative de l'humain l'amène à mésestimer la plupart des personnes et à avoir une haute estime de lui souvent surévaluée. De plus, sa méfiance en autrui lui permet de plus facilement protéger son estime de lui, en jugeant les autres comme responsables de ses échecs.

L'instabilité de l'estime de soi provient de la fréquence à laquelle le sujet perçoit des perceptions remettant en cause son estime de lui, autrement dit des menaces identitaires. Le fait d'avoir une haute estime de soi amplifie l'instabilité possible de celle-ci, car plus on se pense capable, plus chaque échec viendra nous menacer.

Les raisons de la fréquente instabilité de l'estime des *forcistes* sont multiples. Tout d'abord, nous avons vu que beaucoup de *forcistes* ont vécu des impuissances précoces leur faisant constamment douter de leur force. De plus, nous le verrons, le pouvoir de contrainte sur lequel ils font reposer leur estime est difficile à stabiliser, car sans cesse remis en cause dans la relation.

Enfin, leur vision d'autrui est souvent biaisée et trop négative par rapport à la réalité. Cela favorise le risque qu'autrui vienne réaliser des performances remettant en cause la croyance du *forciste* en sa supériorité.

Haute estime de soi instable et hostilité défensive

L'estime du *forciste* est donc souvent haute et instable. Nous allons voir que cela favorise l'hostilité et l'agressivité.⁷⁰

Si le sujet a une estime de lui instable, il percevra beaucoup de menaces identitaires intenses dont il devra se défendre.

« Une personne agressive a une conception de soi non sûre parce que surévaluée. Sentant qu'elle peut perdre l'estime à chaque instant, elle répond avec empressement, même violemment, aux menaces potentielles. »⁷¹

De plus, s'il a une haute estime de lui, le sujet aura tendance à imputer ces perceptions dissonantes à des causes externes notamment à autrui. Avoir une haute estime instable favorise donc l'hostilité et l'agressivité, du fait que le sujet vivra de fréquents échecs dont il attribuera la responsabilité à autrui.

Sur le long terme cela dégradera également sa vision des autres et le rendra plus méfiant et hostile. Le *forciste* est alors pris dans un cercle vicieux où sa vision négative d'autrui a tendance à augmenter son estime de lui, or cette haute estime de lui l'amènera à davantage percevoir négativement autrui.

1.2 - La relation un lieu menaçant pour le *forciste*

Du fait de sa peur d'être faible, la frustration est une des menaces identitaires principales des *forcistes*. Nous allons voir si cette intolérance à ce vécu peut favoriser l'hostilité et la violence.

L'intolérance à la frustration

Tout le monde valorise a minima la force. Pour chacun de nous certaines, frustrations peuvent donc représenter une menace identitaire et éveiller notre hostilité vis-à-vis d'autrui quand on le juge responsable. Pour les *forcistes* cela sera exacerbé. Pratiquement toutes les frustrations les feront souffrir et éveilleront leur hostilité.

⁷⁰ Famose J-P, Bertsch J (2009), pp. 143-172.

⁷¹ Baumeister, R. F. (1993)

V – L'autre, une menace identitaire pour le forciste

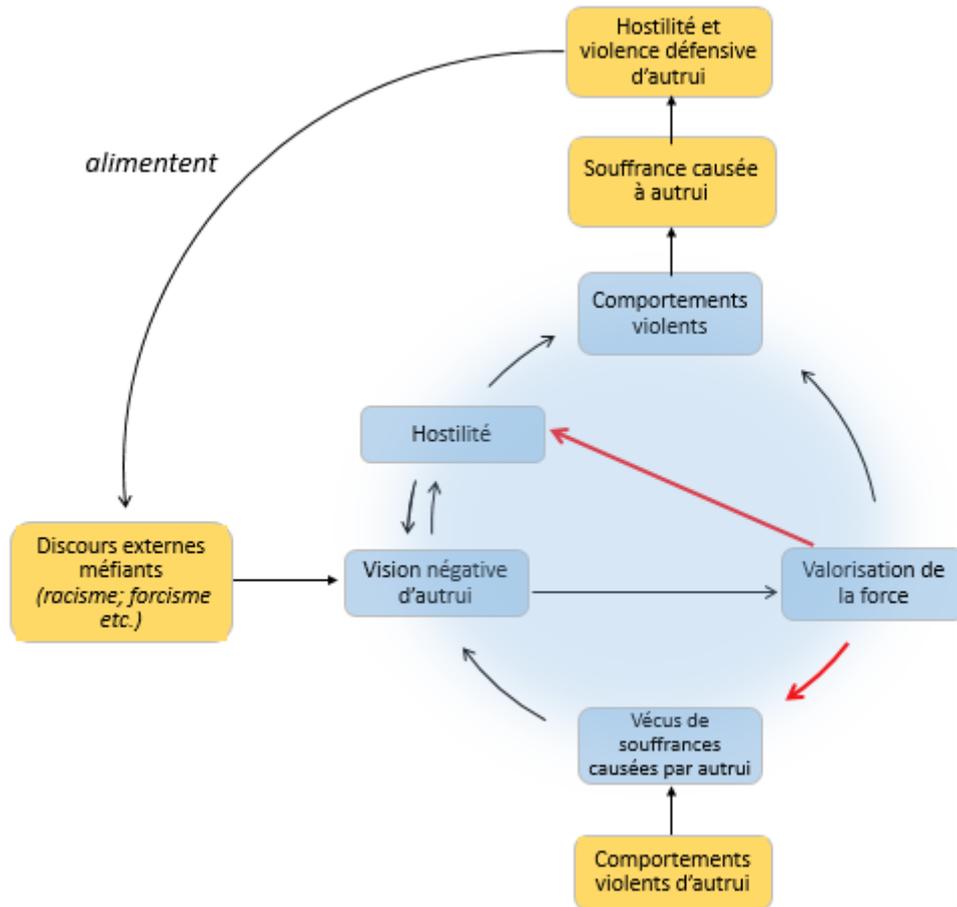
De plus, quand autrui est capable de nous frustrer, cela signifie qu'il a davantage de pouvoir de contrainte que nous. Or, du fait comparatif de l'estime de soi, la souffrance sera d'autant plus grande pour les *forcistes*. La frustration causée par autrui est donc la principale menace identitaire du *forciste*.

Plus on valorise la force, moins notre seuil de tolérance à la frustration, et donc à certains comportements d'autrui, sera élevé. Les *forcistes* ont une plus grande sensibilité ou irritabilité, ils prennent beaucoup de choses anodines comme des agressions ou des manques de respect, c'est le fameux « tu m'as mal regardé ». Paradoxalement, ils sont d'une certaine manière plus vulnérables et sensibles face à certains vécus.

Les vécus de violence ou de soumission à autrui font partie des vécus particulièrement blessants pour les *forcistes* car témoignant d'une grande infériorité en force. Le problème est qu'à l'inverse de l'idéal de toute puissance des *forcistes*, la condition du vivant est remplie d'une multitude d'impuissances et de frustrations, d'autant plus dans les relations humaines ou autrui a une volonté propre souvent différente de la nôtre.

Cette intolérance va donc augmenter le nombre et l'intensité des vécus de menace identitaire liés à autrui et donc favoriser l'émergence d'hostilité à son encontre.

On peut représenter ainsi l'impact de cette intolérance à la frustration :



Nous allons continuer d'approfondir ces liens

La menace du désir de l'autre

Provenant d'un manque de force, la frustration est le fait de devoir céder sur son désir, de le modifier face à une impuissance. Le fait de céder sur son désir est donc associé à la faiblesse par les *forcistes*, le pire étant de céder face à celui de quelqu'un d'autre, de se plier, se soumettre au désir de l'autre. Même le compromis ou le fait de changer d'avis peut être associé à une faiblesse, à un renoncement. A l'inverse, le fait de ne jamais céder sur son désir, de ne jamais faire quelque chose que l'on ne veut pas et ne jamais être contraint est pour eux signe de force.

Pour un *forciste*, toute volonté d'autrui en contradiction, ou différente, de la sienne sera donc perçue comme une potentielle menace. En effet, si elle se réalise contre son gré, cela sera vécu comme une impuissance et blessera son estime de lui. Plus on valorise la force, plus les désirs des autres sont des menaces à contrôler, en dominant les relations.

La menace que représente le désir d'autrui accentue donc les comportements d'emprise et de domination des *forcistes*. Ils désirent dominer pour contrôler, et être à l'abri de toute frustration qui les ferait se sentir faibles.

S'opposer pour contraindre

Le désir le plus facile à tenir est celui d'opposition, de refus du lien. En effet, attendre quelque chose d'autrui signifie lui donner le pouvoir de nous frustrer, cela nous rend vulnérable. Le *forciste* va donc souvent inhiber ses désirs de reconnaissance ou de plaisir partagé. Il préférera, à l'inverse, ne rien attendre de l'autre pour se protéger de la frustration.

Pour se sentir fort, il usera du même principe. En effet, contraindre autrui activement est très difficile, mais le contraindre en s'opposant passivement est beaucoup plus facile, principalement quand la personne n'osera pas user de sa force. Comme le remarque Jeammet, « *il est toujours plus facile de se sentir exister dans l'opposition, toujours plus difficile de créer un lien qui dépende de la réponse des autres.* »⁷². C'est le fameux « non » de l'enfant qui découvre ainsi un pouvoir de contrainte immense et facile d'accès, ou encore l'adolescent qui semble systématiquement s'opposer à ce qu'on lui demande, quelle que soit la demande. Les élèves vont souvent user de ce stratagème. En refusant simplement de faire ce que demande le professeur, ils le mettent d'emblée dans une grande situation d'impuissance et contraignent son désir. Le professeur devra recourir à des menaces, mais l'élève peut continuer à refuser, sachant que l'enseignant ne pourra pas user de sa force. Simplement en s'opposant et en prenant le risque d'être sanctionné, l'élève peut donc se sentir plus fort que le professeur, c'est lui qui impose son désir. Mais si cet élève avait voulu contraindre activement le professeur, il se serait sans doute retrouvé impuissant.

Les *forcistes* vont donc souvent utiliser cette opposition, afin de se sentir plus fort que l'autre en conservant leur désir sans plier face à autrui. Pour eux, accepter un compromis ou

⁷²Jeammet P. (2017) p. 30

céder sur certains de leurs désirs est donc impensable, car cela leur fait vivre un important sentiment de faiblesse. Mais cela les mène à être constamment en conflit et en rapport de force avec les autres et leurs désirs. C'est là que leur force, principalement au travers de leur capacité d'intimidation, leur permet d'imposer leurs volontés sans avoir à céder.

Sauf que dans la réalité, une infinie minorité peut se permettre de ne jamais avoir à céder sur son désir. Pour la plupart des personnes, leur force rencontre constamment des obstacles et d'autres personnes plus fortes. Par exemple, dans le monde du travail tous leurs supérieurs hiérarchiques auront de par leur statut une force d'intimidation bien supérieure. Le « forviste » sera alors obligé de se soumettre ou bien de perdre son emploi. Dans les milieux socialement précaires, les *forvistes* seront donc particulièrement frustrés et en souffrance car constamment dominés dans leur emploi et leur vie sociale. A l'école plus un élève valorisera la force, plus il aura du mal à obéir au professeur, sans que sa fierté ne soit affectée. Ces élèves tenteront alors de réparer leur sentiment de soumission en s'opposant au professeur de la manière décrite ci-dessus.

Sachant que les *forvistes* sont principalement des hommes, ce phénomène explique le constat de Sylvie Ayral : « *Dans cinq collèges aux caractéristiques socioculturelles très différentes enquêtés pour cette recherche, 75,7 % à 84,2 % des élèves ayant reçu des punitions scolaires ou des sanctions disciplinaires sont des garçons. Ils représentent également 84,2 % à 97, 6 % des élèves sanctionnés pour « violence sur autrui ».*⁷³ Sylvie Ayral explique même, que selon elle, le fait de désobéir et de se faire punir pourrait être appréhendé comme relevant d'une « *parade sexuée masculine* »⁷⁴, les sanctions seraient alors des véritable « *médailles de virilité* ». D'après elle « *le système des sanctions servirait de point d'appui à la construction de l'identité masculine* ». ⁷⁵

Dans les relations quotidiennes et affectives, il est également impossible d'imposer constamment sa volonté, sans risquer de perdre l'affection de l'autre et sans qu'il nous rejette. Les *forvistes* vont donc devoir, là encore, choisir entre céder et se sentir soumis et faible, ou alors être rejetés et ne pas parvenir à entretenir des relations affectives saines et durables. Les conjoints violents sont sans doute souvent des *forvistes* qui semblent constamment tiraillés entre leur refus violent de se sentir faible, et le désir de ne pas faire du mal à leur compagne et d'en être aimé. Suite à des violences, ils résolvent souvent de cette dissonance cognitive en

⁷³ Ayral S. (2011)

⁷⁴*ibid* p. 60

⁷⁵ *ibid*

V – L'autre, une menace identitaire pour le forciste

justifiant leurs actes comme légitime défense, face à une violence ou un manque de respect de leur compagne. Ce qui dans leur subjectivité est vrai comme ils sont extrêmement sensibles. Lorsqu'on ne se plie pas à leur volonté, ou simplement que l'on a une opinion différente de la leur, les *forcistes* le vivent comme une attaque qui les blesse profondément dans leur estime d'eux-mêmes.

Les vécus d'impuissance sont inévitables, à moins de constamment rompre les liens et les relations. Dans un cas, comme dans l'autre, le *forciste* sera condamné à être frustré et à souffrir.

Les forcistes et les règles

On peut également comprendre le lien compliqué que vont entretenir les *forcistes* avec les règles. Pour eux, les interdits sont vus comme des contraintes qui affaiblissent leur pouvoir. Lorsque leur désir est empêché par une interdiction, renoncer à leur volonté pour respecter la règle est vécu comme une faiblesse. Pour eux, renoncer face à l'interdit est lâche, et prouve que leur pouvoir de contrainte est faible, car ils se soumettent par peur d'une sanction ou par peur de déplaire. A l'inverse, le fait d'enfreindre un interdit prouve leur courage, et que leur force ne peut être bridée, qu'ils font ce qui leur plaît et l'extérieur se plie à eux.

Nous savons que les *forcistes* sont principalement des hommes. Les chiffres que nous avons vus sur les sanctions scolaires permettent de confirmer ce rapport *forciste* des hommes à la règle. Sur la route, les infractions sont davantage commises par des hommes. Ils représentent 92 % des conducteurs alcoolisés impliqués dans un accident mortel et 91 % des conducteurs contrôlés positifs aux stupéfiants dans les accidents mortels.⁷⁶

Pour les *forcistes* et donc beaucoup d'hommes, ne pas avoir peur d'enfreindre les règles peut être valorisant et signe de leur force. Néanmoins beaucoup de *forcistes* valorisent énormément le respect de l'autorité et de la loi ce qui compense cet effet. On retrouve cette compensation dans les milieux militaires, ou dans la personnalité autoritaire décrite par Adorno.

⁷⁶<https://www.securite-routiere.gouv.fr/actualites/la-problematique-de-laccidentologie-sous-langle-hommes-femmes-analysee-au-senat>

V – L'autre, une menace identitaire pour le forciste

On peut également mieux comprendre la problématique du respect du consentement que rencontrent certains hommes. Plus ils valorisent la force, plus ils refusent d'abandonner leur désir face au refus d'autrui, car ils vivraient cela comme une impuissance insupportable. A l'inverse, ils vivent le fait d'être capable de forcer quelqu'un à faire quelque chose comme valorisant.

Un des plaisirs du violeur est, sans doute, ce sentiment de toute puissance, d'être capable d'imposer son désir. De plus, beaucoup de viols se déroulent au sein d'un couple et sont dus à l'intolérance de certains hommes face au refus de leur compagne. Ils le vivent comme un sentiment d'impuissance et de contrainte qu'ils ne pourront faire disparaître qu'en forçant leur compagne.

De manière générale, la réactance psychologique du *forciste* semble plus importante.

1.3 - La violence comme défense identitaire

On entrevoit clairement que cette peur de la faiblesse et de la frustration favorise l'hostilité et la violence.

Peur de la faiblesse et vécu d'agression

Tout ce que nous venons de voir montre que plus on valorise la force, plus nous pouvons nous sentir frustré et agressé par l'autre. Or, dans ces situations de menace identitaire, l'autre est perçu comme responsable et éveille notre hostilité et notre violence. Les *forcistes* vont donc constamment se sentir agressés dans la relation et se défendre sans cesse en agressant à leur tour.

Cela rejoint également la théorie de la frustration-agression⁷⁷. Selon elle, « *toute agression serait la conséquence d'une expérience frustrante, et toute frustration (définie comme une action empêchant l'individu d'atteindre un but qu'il s'est fixé) engendrerait une forme d'agression.* »⁷⁸. En engendrant des vécus de frustration, valoriser la force favoriserait donc l'agression.

Par ailleurs, se sentir souvent agressé par l'autre et en souffrir amène l'individu à avoir une vision négative de l'humain, et à davantage adhérer au *forcisme* qui favorise l'égoïsme, l'hostilité et la violence.

⁷⁷ Dollard, Miller et al. (1939)

⁷⁸ Bègue, L (2011), pp. 145-155.

Sentiment de faiblesse et domination réparatrice

En exacerbant les vécus de faiblesse, la valorisation de la force multiplie les situations où le *forciste* va douter de sa force et se sentir frustré et faible.

Or plus un *forciste* doutera de sa force, plus il aura une faible estime de lui qui le fera souffrir. Ce doute accentuera son désir de domination car celle-ci lui permettrait de pouvoir se rassurer et faire cesser sa souffrance identitaire. Les *forcistes* ont donc un besoin de compenser toute expérience d'impuissance par un sentiment de force.

C'est pour cela que la vengeance les anime particulièrement. Lorsque que quelqu'un leur fait vivre une expérience d'infériorité en force, ils doivent parvenir à inverser les rôles. Si cela est impossible, ils tenteront de se rassurer et de rétablir leur estime d'eux-mêmes en dominant quelqu'un d'autre. Les vécus de soumission et d'impuissance, au travail par exemple, peuvent engendrer des violences conjugales. Mais si la personne responsable de leur vécu est un de leur proche, ils useront parfois également de violence malgré le risque de culpabilité. Le *forciste* préfère souvent se sentir coupable que faible et inférieur. En effet du fait de sa valorisation de la force la motivation de l'agression hostile que Feshbach énonce sera particulièrement intense pour le *forciste* : *"infliger une blessure à quelqu'un n'est pas le but réel des agressions hostiles mais la douleur produite chez autrui sert à restaurer l'estime de soi chez l'agresseur et son sens du pouvoir."*⁷⁹

Tout le monde peut souffrir d'un vécu d'impuissance et de soumission, mais quelqu'un valorisant davantage la bienveillance que la force préférera souvent se sentir inférieur que coupable. En effet, l'usage de la force lui serait encore plus honteux que d'être inférieur. La force ne peut donc pas lui servir de défense.

De l'intolérance à la frustration à la violence éducative

L'éducation des enfants et des adolescents peut s'avérer extrêmement propice au fait de se sentir impuissant et frustré. Par exemple, quand le très jeune enfant se met à dire non et refuse passivement les consignes, nous sommes rapidement démunis et impuissants pour le faire obéir. Plus le sujet valorise le pouvoir de contrainte, plus la situation va le faire se sentir impuissant. Il ressentira alors de l'hostilité et de la colère vis-à-vis de l'enfant et l'agressivité sera bien souvent la seule chose qui lui permettra de se faire obéir et de retrouver son sentiment de force.

⁷⁹ Feshbach, S. (1964). pp257-272

Les *forcistes* désirent donc que leurs enfants leurs obéissent parfaitement et ne supportent pas le moindre écart. Leur style parental serait plutôt autoritaire, c'est-à-dire « *fondé sur une vision statutaire des rapports entre parents et enfants, il privilégie l'obéissance et la discipline. Les méthodes pédagogiques visent à obtenir la conformité de l'enfant et s'appuient sur le contrôle plutôt que sur la motivation et la persuasion. L'enfant est perçu comme un être immature dont il faut corriger les mauvais penchants.* »⁸⁰

Des ennemis au quotidien

Cette susceptibilité et intolérance à la frustration et à la soumission amène donc les *forcistes* à ressentir fréquemment de l'hostilité vis-à-vis de personnes qu'ils croisent ou celles de leur entourage. Ils vont être particulièrement doués pour se retrouver dans de nombreux conflits et se faire facilement des ennemis. De plus, alors que beaucoup de personnes vont préférer éviter les conflits, le désir de domination des *forcistes* fait qu'ils ont un intérêt à trouver des ennemis et un plaisir à les dominer lors de conflits. Lorsqu'ils vont ressentir l'une des hostilités identitaires que nous avons détaillées, ils vont alors particulièrement user de rationalisation afin de justifier leur désir de domination vis-à-vis de la personne responsable.

D'une certaine manière, afin de pouvoir assouvir son besoin de dominer, le *forciste* se crée des ennemis qu'il peut dominer sans remord. C'est exactement à l'image de la fable du loup et de l'agneau. Dans celle-ci, le loup veut assouvir sa faim et pour cela rationalise de manière absurde que l'agneau est un ennemi qu'il peut moralement manger. Cette fable montre bien que l'humain adapte souvent sa raison et ses croyances à ses désirs. Si notre valeur de force est supérieure à celle de bienveillance, nous trouverons toujours des raisons de pouvoir dominer autrui.

2 – Quand l'altérité d'autrui menace le forciste

« *Tout nouveau contact humain, toute nouvelle relation, devient menace d'infériorité. Etre face à quelqu'un, c'est se trouver exposé à sa taille, sa force, sa beauté, aux indices de son niveau social, à son éloquence, son intelligence, mais aussi à l'ampleur de ses projets, aux attributs de son conjoint, aux résultats scolaires de ses enfants, etc.* »⁸¹

⁸⁰ Déchaux, J-H. 2009, pp. 50-69.

⁸¹ Rosenbaum A (2005) p 98

2.1 - La comparaison à l'autre une menace identitaire majeure

La forme de menace identitaire la plus dommageable est lorsqu'elle provient de la comparaison avec une autre personne. En effet, pour diverses raisons et par sa seule identité, autrui peut parfois remettre en cause notre image de nous ou nos valeurs.

Comme l'énonce Philippe Jeammet, ce phénomène est malheureusement très destructeur : « *quand je me sens déstabilisé par la différence, par la supériorité affichée de l'autre, ce ressenti entraîne une réaction au danger, qui est celle de l'animal en moi, laquelle peut m'entraîner dans des conduites destructrices inattendues* »⁸². Les émotions hostiles, que l'on éprouve parfois sans raison envers autrui, proviennent souvent du fait qu'il représente une menace identitaire.

Deux principales catégories d'individus représentent des menaces identitaires pour nous : ceux qui rivalise avec nous (altérité rival) et ceux qui ont des valeurs opposées au notre (altérité fondamentale).

L'altérité rivale

Les personnes jugées supérieures sur des domaines qui nous sont importants menace notre estime de nous. Comme l'énonce Nicole Jeammet, « *l'autre en étant mieux que moi, me fait vivre sans aucune échappatoire ma non valeur* »⁸³.

Cette menace de la supériorité d'autrui est d'autant plus importante quand elle provient de quelqu'un que nous pensions inférieur. Par son discours ou ses actes, il peut remettre en cause cette infériorité et donc notre sentiment de supériorité et notre estime, constituant ainsi une menace. Pour s'en protéger, il s'agira de reconfirmer son infériorité en le discréditant ou en le dévalorisant sur le domaine en question ou d'autres domaines au besoin.

Néanmoins, si l'autre appartient à mon groupe et est mon allié, je peux parfois m'enorgueillir de ses qualités. La menace de sa supériorité sera alors compensée par l'estime que j'ai de l'avoir comme allié.

⁸² Jeammet P. (2017) p. 65

⁸³ Jeammet N. (1998) p.29

L'altérité fondamentale

Si autrui possède des valeurs différentes des miennes, il peut remettre en cause, même involontairement, la légitimité de mes valeurs et donc mon estime de moi. Si vivre heureux selon des valeurs différentes voir opposées est possible, cela remet en cause le sens et l'utilité des miennes, mais aussi mes efforts afin de m'y conformer. Pour me protéger de la menace que cela représente, il s'agira de dévaloriser sa capacité de jugement, justifiant ainsi que ses valeurs soient différentes.

Philippe Jeammet illustre très bien cette menace identitaire face à l'altérité : « *celui qui n'est pas comme moi, interroge ma propre confiance en moi. Si on peut être autrement que ce que je suis, cela questionne le bien-fondé de ma personne.* »⁸⁴

Cette menace explique entre autre l'hostilité fréquente que les adultes et les personnes âgées ont vis-à-vis des nouvelles valeurs et des nouveaux modes de vie des jeunes générations.

2.2 – Les ennemis identitaires du forciste

Selon nos valeurs, nous connaissons tous des personnes qui représentent des menaces identitaires et envers lesquelles nous avons tendance à être hostiles. Pour les *forcistes*, ces menaces sont nombreuses, mais cela leur permettra de trouver des ennemis à dominer.

Nous allons à présent énoncer certaines identités qui représentent une menace identitaire pour les *forcistes*.

Les autres personnes fortes

Tout d'abord, les autres personnes ou groupes de *forcistes* rivaux représentent souvent des identités rivales menaçantes. Le *forciste* considère souvent son groupe comme le plus fort. Si un autre groupe rivalise en force, il menace l'image qu'a le *forciste* de son groupe et donc de lui-même.

⁸⁴Jeammet P. (2017) p. 133

La domination de ces groupes rivaux est donc également essentielle pour rétablir l'ordre des choses. Ce phénomène explique sans doute l'hostilité et la discrimination violente des personnes noires et juives.

En effet, dans l'imaginaire collectif, les personnes noires représentent la force physique. Les *forcistes* blancs se sont sans doute sentis menacés dans leur suprématie. Ils ont alors déshumanisé les personnes noires sur d'autres caractéristiques (intelligence, âme...), afin de se sentir toujours supérieurs et pour pouvoir les dominer sans culpabilité. Cette domination leur a permis de se rassurer sur leur capacité de force.

La figure du juif est quant à elle associée à un grand pouvoir de contrainte grâce à sa richesse. Menaçant l'estime des allemands *forcistes* non juifs, leur infra humanisation, puis leur génocide, semble là aussi avoir été une défense afin de rétablir et protéger le sentiment de supériorité de l'endo groupe.

Cependant, pour les *forcistes*, une autre sorte d'identité rivale est particulièrement menaçante. Elle provient paradoxalement des personnes qu'ils jugent faibles.

Les personnes préjugées faibles

Plus on valorise la force, plus tout ce qui est associé à la faiblesse est méprisé. Une véritable hiérarchisation se fait entre les pôles fort/faible, ce qui crée chez ces individus un idéal sociétal et individuel autour d'une capacité maximale de « force » et une « vulnérabilité » minimale. Les personnes stéréotypées comme faibles (femme, homosexuel, enfant, homme petit etc.) seront donc jugées inférieures. De ce fait, si jamais elles rivalisent finalement sur un domaine important pour le *forciste*, voire en pouvoir de contrainte, alors elles constitueront une importante menace identitaire pour lui.

Constater que quelqu'un, jugé comme en bas de leur hiérarchie, ose rivaliser, voire leur être supérieur, est une menace majeure pour les *forcistes*. L'avouer remettrait profondément en cause leur estime d'eux-mêmes et créerait une dissonance cognitive majeure. Dans ce cas, ces individus ne sont plus seulement jugés inférieurs mais ils représentent une menace, et une hostilité naît alors à leur rencontre. La simple mésestime se transforme en mépris, voire en haine et en agressivité.

De nombreuses défenses peuvent alors émerger afin d'éliminer cette menace identitaire. Cela sera parfois par la violence afin de rétablir la soumission attendue de l'autre. Cela étant souvent impossible la défense sera alors psychique. L'individu *forciste* discréditera sa perception d'infériorité par diverses rationalisations comme en attribuant cette comparaison

V – L'autre, une menace identitaire pour le forciste

défavorable à des facteurs externes par exemple. Il pourra sinon reconnaître son infériorité sur le domaine, mais dévaloriser extrêmement l'autre personne sur un autre point, afin de justifier que malgré sa réussite, cette personne reste inférieure et méprisable.

Par ailleurs, si jamais elles semblent heureuses et bien dans leurs peaux, les personnes jugées comme faibles par les *forcistes* représenteront une altérité fondamentale.

En effet, cela signifie qu'elles n'ont pas honte d'être faibles, voire qu'elles en sont fières, et ne se jugent pas inférieures. Or le fait qu'elles sont faibles, mais ne semblent pas se sentir inférieures, ne vient pas juste remettre en cause la supériorité des *forcistes*, mais celle de la valeur de force. Pour les *forcistes*, l'estime d'eux-mêmes de ces individus est un percept incohérent avec leurs croyances dans le *forcisme*. Considérer que la force ne serait pas LE critère de supériorité reviendrait à remettre en cause tout leur jugement, leur identité et donc leur estime d'eux-mêmes.

Là encore, la mésestime se transforme en hostilité, car ces individus représentent une menace à éliminer. Pour se défendre, les *forcistes* peuvent encore soit prouver la supériorité de la force par la violence réelle, soit de manière intrapsychique. Pour cette dernière solution, ils se défendent principalement en discréditant le percept : ils affirment que si ces individus sont fiers de leur identité, c'est que leur faculté de jugement est extrêmement perturbée. Par exemple, en jugeant qu'ils se mentent à eux-mêmes, ou bien qu'ils sont « idiots » ou « bizarres ».

Les « bisounours »

Tous les individus qui font confiance à l'humain, qui prônent des valeurs de solidarité universelle et qui dénoncent la violence et l'égoïsme représentent également une identité opposée aux valeurs du *forciste* et donc une menace identitaire.

Ils seront souvent qualifiés de « naïf », ou de « bisounours » qui prennent leurs rêves pour des réalités et qui ne sont pas assez pragmatiques.

L'exemple particulièrement menaçant des militant.es féministes

La haine particulièrement violente envers les militant.es des causes féministes ou LGBT se comprend du fait qu'ils représentent une multiple menace identitaire pour les *forcistes* virilistes. Ces individus stéréotypés comme faibles revendiquent et affirment activement leur égalité en remettant en cause la hiérarchie établie, et dénoncent les

V – L'autre, une menace identitaire pour le forciste

discriminations dont ils font l'objet. Non seulement, ils semblent donc fiers de leur identité et ne pas se sentir inférieur (altérité opposée) mais leur lutte militante témoigne d'une certaine force qu'ils revendiquent (altérité rivale). En plus, en dénonçant leurs oppresseurs, ils attaquent les *forcistes* virilistes. Aux yeux des virilistes, ces militants semblent donc se sentir supérieurs à eux, et leur être hostiles en s'attaquant ouvertement à eux (hostilité menaçante). Ces trois menaces sont particulièrement présentes si ces militants sont des femmes ou LGBT. Cependant, les hommes hétérosexuels militant pour ces causes sont également particulièrement méprisés, ils sont vus comme des lâches qui pactisent avec l'ennemi pour se faire bien voir, et donc des sous hommes.

Finalement, les virilistes tolèrent souvent les homosexuels ou les femmes soumis.es mais leur agressivité est exacerbée lorsque ces groupes s'affirment.

Un autre exemple frappant est l'hostilité suscitée par Greta Thunberg. Elle peut, sans doute, s'expliquer par le fait qu'en étant une femme, une enfant, et porteuse de handicap, elle représente aux yeux des *forcistes* le summum supposé de la faiblesse. Lui donner raison serait donc soit reconnaître qu'elle est sur ce point supérieure à eux, et donc blesser énormément leur estime, ou bien reconnaître que les individus qu'ils considèrent comme faibles peuvent leur être supérieurs sur certains points, ce qui remettrait en cause toute leur vision du monde.

Les *forcistes* ont donc un grand nombre d'ennemis identitaires qui éveillent en eux une hostilité. Ils rationaliseront souvent cette hostilité en prétextant que ces individus représentent une réelle menace pour eux et le bien commun.

Néanmoins, tout le monde a des valeurs fondamentales qui amènent à ressentir une hostilité vis-à-vis de certaines personnes. Beaucoup d'individus méprisent justement les *forcistes* qui s'opposent à leurs valeurs de bienveillance, de non-violence et de tolérance.

Cependant, pour toutes les raisons que nous avons vues, ce qui est destructeur est que, l'hostilité des *forcistes* se mue en véritable haine et son expression est violente. Autrement dit, plus la force est recherchée, plus les individus auront envie de discriminer violemment les groupes et les ennemis qu'ils se seront créés afin de se prouver leur force.

VI – Des hommes et des *forcistes*

Nous avons vu que les hommes semblent clairement représenter la majorité des *forcistes* et donc des personnes ayant des comportements hostiles, voire violents.

Afin d'en découvrir la raison, et d'éventuellement découvrir une autre cause du *forcisme*, nous allons réfléchir à ce qui explique la différence des genres et analyser si cela pourrait répondre à notre questionnement.

1 - L'essence de la virilité : la valeur de force ?

1.1 – « On ne naît ni homme ni femme, on le devient »

Les statistiques que nous avons déjà énoncées montrent clairement que les hommes ont davantage tendance à transgresser les règles, à nuire à autrui et à être violents. Mais d'où proviennent ces différences ? Peuvent-elles nous permettre de déterminer un facteur favorisant les conduites violentes ?

Il est possible que des facteurs innés de type biologique ou génétique entrent en jeu, mais nous avons choisi de ne pas les aborder dans ce travail. Nous l'avons montré dans les parties précédentes et de nombreuses études en psychologie l'ont expliqué, les conduites violentes sont bien souvent corrélées avec les expériences de vie, l'éducation et la culture du sujet. L'existence de facteurs acquis favorisant l'hostilité et la violence étant prouvée, il nous semble essentiel de les comprendre et cela finalement d'autant plus si la biologie prédispose l'homme à la violence.

Selon la théorie du genre, une construction sociale est à l'origine de ces importantes différences psychologiques entre les hommes et les femmes. Cette construction provient d'une différence des normes et des socialisations chez enfants selon leur sexe.

Les normes sociales sont des comportements ou des pensées qui ne sont pas seulement majoritaires, mais qui sont jugées bonnes et désirées par la société. C'est pour cela qu'elle les érige en normes. Ce sont des règles qui édictent quel comportement est désirable ou non, et donc valorisé ou dévalorisé par la communauté. Les normes sociales sont en fait l'expression concrète des valeurs d'une communauté, chaque valeur fondamentale d'un groupe induit des normes, des modèles et des contre-modèles. « *Les normes en effet, ne sont pas autre chose que les règles communes d'application, de promotion ou de préservation des valeurs*

reconnues dans tous les registres de l'action. »⁸⁵. Leur puissance normative provient de leur capacité à inculquer les valeurs qui les sous-tendent aux individus.

Le discours social normatif est différent selon le sexe de la personne, c'est ce qui est appelé les normes de genre. Au travers des normes de genre et la socialisation liée, chaque individu va donc intérioriser un système de valeurs qui sera différent selon son sexe biologique.

Une différence de valeur nous semble alors être, sans doute, l'une des causes de cette différence marquée entre les hommes et les femmes visible dans ces statistiques.

Afin de comprendre quel facteur pourrait favoriser les comportements violents et le désir de dominer, nous allons essayer de déterminer quelles valeurs sont particulièrement valorisées chez les hommes. Pour ce faire, nous allons interroger les stéréotypes de genre, que l'on désigne couramment par « le féminin » et « le masculin ». Les différences de genre étant auparavant perçues comme naturelles et innées, il est socialement valorisé d'être conforme à leurs stéréotypes. Ces derniers sont donc similaires aux normes de genre et nous permettrons de déterminer les valeurs de genre.

1.2 - Qu'est-ce que le masculin et le féminin ?

Dans nos sociétés occidentales, les stéréotypes de genre proviennent du mythe de la virilité⁸⁶. Datant de l'Antiquité, il a été établi ce qu'était le féminin et le masculin.

Selon les époques et les cultures, l'idéal viril n'a cessé d'évoluer depuis. Néanmoins, les normes principales qui le fondent perdurent (fermeté, courage, force, vigueur, etc.). De plus en plus de nouvelles visions de la masculinité émergent. Cependant, l'idéal viril demeure la masculinité hégémonique⁸⁷ de nos sociétés occidentales.

Les stéréotypes de genre que nous allons analyser sont donc ceux véhiculés par cette vision viriliste du monde.

Dans ce paradigme, le féminin et le masculin représentent deux pôles aux caractéristiques différentes et souvent opposées qui ne catégorisent pas uniquement les personnes mais aussi toute chose. La plupart du temps, ce qui correspond à l'un ne peut

⁸⁵ Flament C. (2003) p.19

⁸⁶ Gazalé O (2019)

⁸⁷ Connell R (2014)

correspondre à l'autre. Ils sont deux pôles distincts comme la gauche et la droite, des opposés qui divisent chaque chose.

Les mots caractérisant le féminin et le masculin sont très nombreux. Nous allons essayer d'en dégager la cohérence la plus précise possible en les comparants. Pour ce faire, nous allons les séparer en deux catégories : les caractéristiques réceptives et l'agir.

La réceptivité selon le genre

Les mots désignant la réceptivité masculine sont : dur, robuste, solide, stoïque, résistant, invulnérable, inébranlable, etc. On constate que beaucoup de ces mots usent de la métaphore matérielle (solide, dur, ferme) notamment de la comparaison à la pierre comme dans l'expression « solide comme un roc ».

Ceux désignant la réceptivité féminine sont : sensibles, émotive, fragile, empathique, compatissante, etc.

En comparant les deux, on constate clairement que le masculin semble associé à une capacité de fermeture, d'imperméabilité à son environnement et donc à autrui ; et le féminin à une ouverture et une perméabilité.

Le masculin parvient à ne pas être affecté, influencé et endommagé par ce qui est externe, voire même à ne pas y être réceptif. « *La virilité désigne la croyance en l'invulnérabilité psychique* ». ⁸⁸ Mais on peut aussi y voir une incapacité à ressentir et comprendre son environnement, comme l'expression « froid comme une pierre », ou « être de marbre ».

A l'inverse, le féminin a une capacité très fine d'écoute et de compréhension et de prise en compte de son environnement, mais aussi une incapacité à ne pas être affecté, influencé et endommagé par celui-ci, et donc une vulnérabilité.

L'agir selon le genre

Les mots désignant les caractéristiques de l'agir vis-à-vis de l'environnement et de soi-même sont pour le masculin : fort, confiant, imposant, affirmé, actif, ferme, courageux, puissant, vaillant, vigoureux, contrôlé, maîtrisé, dominant, brusque, rude, impétueux, violent, etc.

⁸⁸ Molinier P. (2008) p.206

Pour le féminin, ils désignent davantage une absence de capacité d'influer sur l'environnement : faible, impuissant, passif, soumis, craintif, doux, délicat, prévenant, bienveillant, conciliant, attentionné, gentil, etc. On parle même explicitement du sexe faible.

En comparant les deux, on constate que le masculin semble être associé à une capacité importante d'agir permettant d'influencer et de maîtriser son environnement et soi-même. Comme le dit Pascale Molinier « *La virilité est associée à la maîtrise infaillible du réel* »⁸⁹. Mais certains adjectifs (dominant, brusque, violent) semblent indiquer une potentielle non-prise en compte d'autrui pouvant l'amener volontairement ou non à le faire souffrir.

Le féminin est à l'inverse associé à une incapacité à pouvoir maîtriser et agir sur soi et le monde. Cependant, ce qui caractérise l'agir féminin semble être un désir de ne pas porter préjudice à son environnement voire à en prendre soin. Allié à ces capacités réceptives, ce souci de l'environnement donne au féminin de grandes compétences d'adaptation et de sollicitude.

Les rôles des genres

Il est intéressant de noter que ces stéréotypes décrivent exactement les qualités requises dans les principales tâches culturellement assignées au masculin et au féminin, respectivement le combat et le soin des personnes vulnérables et principalement des enfants. Dans un combat, l'environnement externe est représenté par notre adversaire. Pour vaincre, il faut être capable de ne pas être affecté par les attaques externes (solidité) et d'avoir plus de pouvoir d'agir que l'autre pour le dominer.

Pour prendre soin il faut, à l'inverse, être capable d'être attentif et touché par autrui, et pouvoir agir de manière prévenante et bienveillante.

On comprend mieux, alors, pourquoi l'aspect genré des métiers provient de ces stéréotypes, normes et valeurs de genre.

89 *ibid*

1.3 - La valeur de force au centre des valeurs viriles

Virilité et pouvoir de contrainte

Au travers des normes de genre, la capacité qui paraît la plus valorisée pour les hommes semble être le pouvoir d'agir et d'influer sur son environnement. Mais, alors que le pouvoir d'aide et de soin est plutôt associé aux valeurs féminines, le masculin semble par-dessus tout valoriser le pouvoir de contrainte, autrement dit la force.

En effet, les mots associés au masculin comme fort, puissant, dominant, imposant, violent, évoquent directement cette capacité d'agir sur l'environnement et particulièrement de contraindre les résistances externes que l'on pourrait rencontrer.

Cependant, toutes les autres caractéristiques dites masculines semblent également converger et permettre cette capacité.

Les émotions provenant de causes externes sont vécues comme des intrusions et les prendre en compte serait comme renoncer et plier face à l'extérieur et d'éventuels obstacles. Les capacités réceptives de fermeture et d'imperméabilité semblent donc permettre que le pouvoir de contrainte ne soit pas entravé par des émotions, telles que la peur, le doute, ou la compassion. Si jamais ces émotions émergent malgré tout, le courage, la maîtrise de soi, et la confiance permettront à l'homme de les contrôler et en quelque sorte de les contraindre. « *Les hommes vivent encore la prise en compte de l'autre comme une atteinte à leur pouvoir.* »⁹⁰

De plus nous avons vu que l'égoïsme et la capacité à ne pas avoir à se soucier de faire souffrir ou déplaire à autrui augmente le pouvoir de contrainte notamment en intimidant l'autre.

L'homme viril, un homme fort

L'homme viril ressemble donc à l'individu parfait selon l'idéologie *forciste*. L'idéal viril est en fait le même que l'idéal *forciste*. Il possède une toute puissance d'agir afin de pouvoir imposer sa volonté malgré les résistances (externes ou internes). Rien ne doit pouvoir entraver son agir, même s'il doit pour cela recourir à la violence. Il n'a donc rien à craindre d'un monde impitoyable car il pourra se défendre contre n'importe quelle attaque et obtenir ce qu'il souhaite en contraignant autrui.

⁹⁰ Jeammet P. (2017) p. 18

A l'inverse, le féminin semble représenter l'individu faible voué à être écrasé selon la loi du plus fort. En effet, ladite faiblesse féminine, induit une incapacité à imposer son désir et donc à pouvoir se protéger contre autrui. Cela rend la femme très vulnérable face à l'autre et son possible désir de domination. De plus, le féminin est associé à une grande prise en compte de son environnement et un altruisme qui réduit sa puissance de contrainte en l'empêchant de se comporter selon son unique désir sans culpabiliser.

La valeur de force et la polarité force\faiblesse au cœur du *forcisme* semblent également au centre du système de valeurs viril et pourraient être à l'origine du plus grand nombre d'hommes violents.

Le mot « force » semble, en effet, bien correspondre à la virilité car il est sans doute le mot le plus employé dans le discours commun pour qualifier comment doit être un homme. A l'inverse, « faible » est également le mot principal afin de qualifier les hommes n'étant pas virils. Il est souvent utilisé comme une insulte tout comme « fragile ».

Nous allons maintenant analyser si cette hiérarchisation fort\faible n'est pas aussi à l'origine de l'infériorisation du féminin.

1.4 - La hiérarchisation fort\faible au fondement de celle masculin\féminin

Au travers du stéréotype féminin, nous avons vu que la fragilité et la vulnérabilité sont souvent l'envers de qualités de sollicitude et de bienveillance. Le souci de bien faire et de ne pas déplaire ou blesser autrui entraîne par exemple une dépendance à ses désirs et une vulnérabilité à son jugement. À l'inverse, la robustesse et l'invulnérabilité sont souvent l'envers d'un défaut d'écoute et de prise en compte de son environnement et de soi-même. Même si le vocabulaire désignant le féminin est plutôt péjoratif, les femmes sont donc aussi stéréotypées de certaines caractéristiques positives, les qualités associées au féminin pouvant même être jugées supérieures.

Cependant, du fait de l'omniprésence du *forcisme* dans nos sociétés et particulièrement dans l'esprit des hommes, les qualités dites masculines (force, courage, etc.) sont plus importantes et donc supérieures à celles dites féminines (sollicitude, bienveillance, empathie). Les femmes étant stéréotypées comme ne possédant pas les qualités de force, le féminin est donc infériorisé. Il « *symbolise dans le système viril, la vulnérabilité physique et la faiblesse*

morale. »⁹¹. On retrouve cela dans un grand nombre d'expressions telles que « *ne fais pas ta fillette* ».

L'infériorisation des femmes ne provient donc pas uniquement des stéréotypes de genre mais d'un système de valeur polarisé autour d'une grande valorisation de la force entraînant une dévalorisation de la vulnérabilité, et d'une moindre valorisation de la sollicitude.

Ce système de valeur est le principal pilier de l'infériorisation du féminin, mais aussi des homosexuels et des hommes en dehors des normes viriles. Ce système de valeur et le mépris de la faiblesse est donc tout aussi important à déconstruire que les stéréotypes de genre. La misogynie, l'homophobie et la discrimination de certains hommes considérés comme faibles ou féminins semblent donc en grande partie alimentées par ce que l'on pourrait appeler une « faiblophobie. ».

Le plus fondamental n'est pas de prouver que les femmes sont aussi fortes que les hommes mais de prouver que la sollicitude vaut de nos jours plus que la force, et que la fragilité est inévitable et ne doit pas être méprisée. Cela serait un renversement des valeurs qui non seulement libérerait les femmes, mais aussi les hommes entre eux et envers eux-mêmes. Parler directement des comportements et attitudes nous semble plus pertinent que de continuer à utiliser les adjectifs féminin et masculin. En effet, même dans une perspective féministe, ils empêchent de se libérer de ces stéréotypes et de clairement nommer ce dont on parle. Par exemple, parler d'accepter sa part féminine, que l'espoir se trouve dans le féminin ou la féminisation du monde etc., cela continue d'essentialiser les genres et ne permet pas aux hommes de s'appropriier les qualités de bienveillance et d'empathie, etc, sans avoir l'impression d'être moins masculin.

1.5 - Un homme fort est reconnu

Nous avons vu que les normes viriles véhiculent la valeur de force et semblent la transmettre aux hommes exposés à ce discours. Mais concrètement comment un simple discours parvient à ancrer aussi profondément une valeur ?

⁹¹ Molinier P. (2008) p.209

2.1 - Du besoin de reconnaissance à la valorisation de la force

L'humain a un besoin de reconnaissance sociale qui permet de favoriser sa survie mais aussi sa reproduction.

Obtenir la reconnaissance d'autrui signifie qu'il nous accorde de la valeur, qu'il nous estime. Pour cela il faut se conformer à ses critères et donc à ses valeurs et ses normes. Lorsque l'enfant aura compris ce qui est valorisé par autrui (souvent ses parents), alors il valorisera par la suite cette « chose » qui est fondamentale car elle permettra de satisfaire son besoin de reconnaissance.

Selon notre environnement familial et socio-culturel, la reconnaissance peut s'obtenir par des caractéristiques très différents (beauté, intelligence, argent, humour, bonté etc.) et cela diffère également selon notre genre et notre âge.

Concernant la force, elle est nettement valorisée et valorisante pour les hommes par rapport aux femmes. Dans nos sociétés occidentales, elle est même l'une voire la compétence permettant le plus aux hommes d'être reconnus par autrui : elle devient donc logiquement leur valeur principale.

Cette croyance en la force comme moyen d'obtenir la reconnaissance d'autrui peut provenir comme toute croyance de discours ou bien d'expériences directes.

Les discours externes

Le discours externe peut en effet valoriser directement l'importance de la force sans forcément la lier à la cruauté du monde social

Les jeunes garçons vont souvent être exposés à des discours valorisant la force comme moyen de séduction, ou pour être estimé par autrui et se faire une place dans la société. Ce discours provient des proches mais aussi de tous les médias et les œuvres culturelles. Par exemple, on constate clairement que les productions à destination des garçons (jeux vidéo, manga, dessin animé), font constamment l'éloge de la force dans des histoires de héros guerriers face à des ennemis cruels.

De plus, les compliments fait aux petits garçons tournent davantage autour de leur courage, leur force, le fait de ne pas pleurer etc...⁹² Très rapidement, ils recherchent alors ces qualités et se construisent autour de cela. Par ailleurs, les garçons sont souvent moins

⁹² Niedenthal, P, Krauth-Gruber S, et Ric F, (2009) pp. 275-309.

réprimandés pour leur agitation et leur colère⁹³. Ils développent donc surement moins de culpabilité associée et supportent moins les frustrations.

Entendre ce discours peut donc suffire à valoriser la force sans penser qu'autrui est menaçant. Chez les enfants, ces discours externes vont leur faire valoriser la force comme une qualité essentielle de l'homme. Cela va pousser les garçons à la rechercher, et les filles à estimer et désirer les hommes forts.

Les femmes adhèrent donc également à cette valorisation de la force chez l'homme. Leur discours concernant ce qui les attire chez un homme étant très influant, il est également responsable de la recherche de la force par l'homme.

Expériences

Cette valorisation de la force peut également provenir d'expériences. Si nous percevons que la démonstration de notre force nous procure l'admiration d'autrui et notamment du sexe opposé, nous allons faire le lien entre force et reconnaissance. Une expérience similaire par l'observation d'autrui aura également cet effet. Là encore, la séduction va jouer un rôle important. Très tôt, par l'observation réelle ou au travers des films, les garçons vont intégrer le stéréotype du « Bad boy » fort et plus attirant que le gentil garçon. Plus les parents sont *forcistes*, plus l'enfant percevra au travers de leur discours et leur comportement que pour la force est indispensable pour leur plaisir.

Par ailleurs, plus le sujet se juge « fort », plus le fait de valoriser la force serait bénéfique à son estime de lui. Or, tant que cela lui est possible sans risquer de perdre sa cohérence cognitive, le sujet va spontanément valoriser ce qui favorise son estime de lui. Comme le dit Rosenberg : « *l'individu s'efforce d'exceller sur ce qu'il valorise et il valorise ce sur quoi il excelle* ». ⁹⁴ Le fait d'être fort et de vivre des expériences où sa force lui apporte la reconnaissance de ses pairs va donc d'autant plus pousser l'individu à valoriser la force.

⁹³ *Ibid*

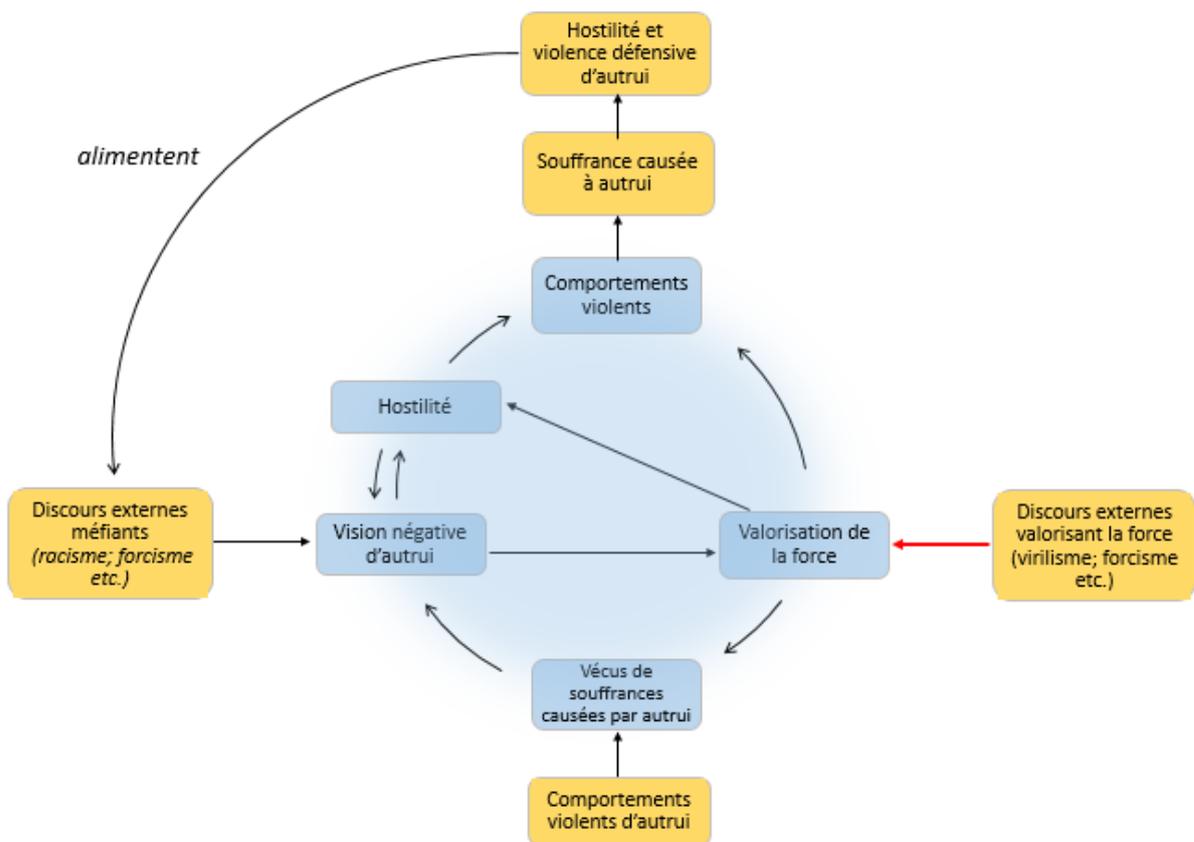
⁹⁴ Rosenberg, M (1979), p.75

2 - Comment l'idéal viril fabrique-t-il des *forcistes* ?

Nous avons vu que tout ce qui fait éprouver à un enfant qu'autrui est dangereux et que le plus fort domine, l'incitera à valoriser la force. Mais ce qui lui montre que le plus fort est aussi le plus admiré, va également l'y amener.

Au vue des liens que nous avons déjà fait, cette valorisation de la force due à la norme virile semble être ce qui pourrait expliquer le plus grand nombre d'hommes *forcistes*.

On peut le représenter ainsi :



Cependant, nous avons vu que ce qui faisait adhérer au *forcisme* était notre méfiance vis-à-vis d'autrui, et non notre valorisation de la force.

La croyance en une nature humaine mauvaise amène à valoriser la force, mais l'inverse est-il vrai ? A priori, cette valeur est la conséquence de la vision négative d'autrui mais n'en est pas la cause.

Pour que la valorisation de la force explique la violence masculine, il faudrait qu'elle puisse favoriser la croyance en une nature humaine mauvaise. Nous allons analyser si cette hypothèse est vraisemblable.

2.1- La valorisation de la force, une autre voie vers le *forcisme* ?

De la valorisation de la force à l'hostilité et la méfiance

Tout d'abord, les nombreux effets de la valorisation de la force que nous avons vus s'appliquent donc également aux hommes qui la valorisent pour correspondre à l'idéal viril. Or nous avons vu que cette valorisation favorise le désir de domination, l'intolérance à la frustration, la violence, mais aussi le fait de vivre beaucoup de situations où autrui représente une menace identitaire. Sur le long terme, toutes ces situations de conflit vont amener la personne valorisant la force à avoir une vision d'autrui plus négative. Cependant, cela est-il suffisant pour que le sujet adhère au *forcisme* ?

Le *forcisme* est une vision globale du monde et de la vie, qui nécessite de se méfier de la nature humaine. Pour l'instant, les effets de la valorisation de la force que nous avons analysés semblent uniquement favoriser légèrement la méfiance, l'hostilité et la violence. Cependant, dans le cas où un individu valoriserait la force sans croire au préalable à la loi du plus fort, un autre effet parachèverait de l'y conduire.

De la valorisation de la force à la croyance en la loi du plus fort

Nous avons vu que lorsque qu'une croyance est fortement ancrée en nous et au centre de notre identité, nous allons construire notre représentation du monde autour de celle-ci. L'individu va donc avoir tendance à adhérer à des informations qui confirment ses croyances. Si le besoin de reconnaissance nous pousse à faire de la force une valeur fondamentale, alors spontanément et inconsciemment notre esprit va construire d'autres croyances en cohérence avec cette importance de la force.

Or la seule rationalisation cohérente et justifiant moralement l'extrême valorisation de la force, les désirs de domination et les comportements associés est la croyance en un monde impitoyable et donc en la loi du plus fort. Le *forcisme* sera en effet parfait pour permettre à l'individu de justifier et déculpabiliser l'usage de sa force, et ainsi pouvoir vivre des

expériences de domination qui le valoriseront. Comme vu précédemment, cette vision d'un monde impitoyable prône la compétition, l'égoïsme, et incite à voir tous ceux qui ne sont pas nos alliés comme des ennemis potentiels. La violence et la domination sont indispensables pour survivre.

De plus, cette idéologie permet de justifier l'hostilité éprouvée envers les personnes représentant des menaces identitaires. En effet, ceux qui sont faibles sont donc inférieurs, voire même un danger pour la communauté, car ils risquent de pervertir les autres et d'affaiblir la société. Mais les autres groupes forts sont également des ennemis, car ils ne vont pas hésiter à user de leur force pour nous dominer. Etre hostile et les dominer est donc cohérent, légitime, voire nécessaire.

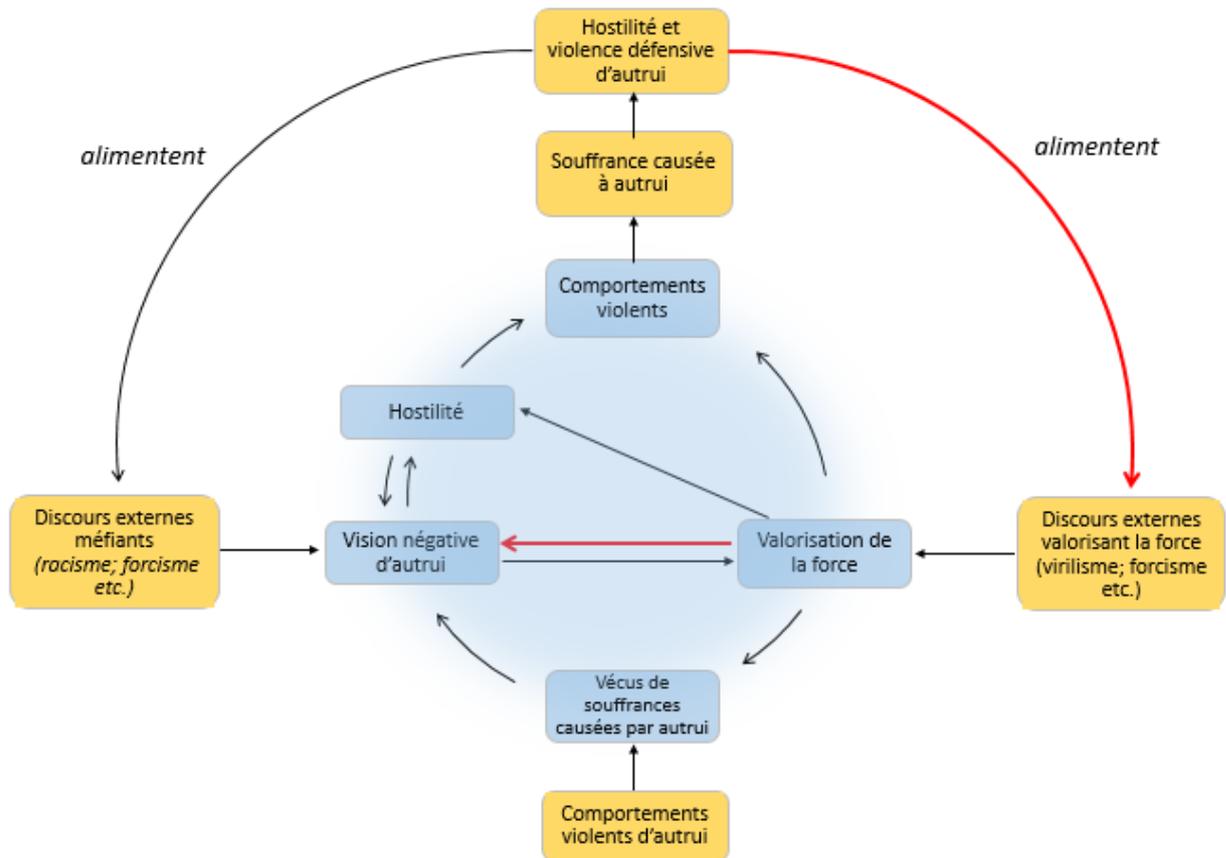
Dans cette vision du monde, la domination et la violence peuvent également être légitimes envers ses proches afin de les endurcir et leur inculquer cette loi du plus fort. La valorisation de la force semble, par souci de cohérence cognitive, mener le sujet à adhérer aux *forcisme*, d'autant plus que cela lui permettra de pouvoir dominer sans culpabilité, et donc d'avoir une estime haute de lui-même. Le lien entre la croyance en une nature humaine malveillante et la valorisation de la force semble donc bien réciproque.

Les discours méfiants envers autrui et ceux valorisant la force sont donc pratiquement indissociables, ils forment souvent un seul et même discours totalement cohérent : le forcisme.

La valorisation de la force amène donc aussi au *forcisme* et à tous ses effets : hostilité, égoïsme, violence etc.

De plus les discours et normes prônant la force s'autoalimentent du fait qu'ils engendrent indirectement l'hostilité et la violence, ce qui leur sert à légitimer la force.

Ont peut représenter ainsi ses deux nouveaux liens :



Cette autre cause du *forcisme* peut ainsi nous permettre d'expliquer pourquoi la majorité des *forcistes*, et donc des personnes ayant des comportements hostiles et violents, sont des hommes.

A l'inverse, les valeurs prônées pour les femmes semblent les aider à avoir foi en la bonté humaine. Le psychologue Schwartz confirme notre constat : « *différentes théories traitant des différences entre sexes amènent les chercheurs à supposer que les hommes mettent en avant des valeurs instrumentales concernant l'« agir » comme le pouvoir et la réussite tandis que les femmes défendent des valeurs d'expression et de communauté comme la bienveillance et l'universalisme* ». ⁹⁵

⁹⁵ Schwartz, Shalom H. (2006) pp. 929-968

Cependant, même si l'individu valorise la force et adhère intellectuellement au *forcisme*, cela ne peut expliquer certains comportements particulièrement violents. Ces comportements semblent réalisables seulement par des personnes ayant une profonde haine de l'autre ancrée en elles, suite à des vécus de souffrance. De plus, avoir vécu précocement des expériences de soumission et d'humiliation crée un doute ineffaçable sur sa propre force et une estime de soi instable. Or nous avons vu que plus l'individu doute de sa force, plus il aura un besoin de dominer et risquera d'être violent pour se rassurer.

A priori, le fait de valoriser la force, suite aux injonctions viriles, peut expliquer le fait d'adhérer au *forcisme*, mais ne peut pas être l'unique cause du plus grand nombre d'hommes commettant des violences extrêmes.

Cependant, nous allons voir qu'en confiant la mission d'être fort aux hommes, l'idéal viril favorise également qu'ils fassent l'expérience de la cruauté d'autrui et subissent des violences volontaires.

2.2 – De l'éducation virile à la méfiance en l'humain

Par soucis de cohérence, le discours viriliste repose donc également sur la croyance en un monde impitoyable. Mais selon cette idéologie, ce monde dangereux doit être uniquement affronté par les hommes qui doivent protéger les femmes et être forts pour deux.

Plus une personne adhère à l'idéal viril, plus elle va être *forciste* et inculquer à ses fils qu'ils devront être forts pour affronter un monde dangereux.

L'idéal viril étant extrêmement répandu, cette éducation genrée existe à des degrés différents chez la majorité des personnes. Tout se passe finalement comme si les parents accentuaient leur *forcisme* vis-à-vis de leurs garçons, et l'atténuaient vis-à-vis de leurs filles. Nous allons analyser en détail en quoi l'éducation genrée a tendance à favoriser l'ancrage chez le jeune garçon que les autres sont des menaces. Pour appréhender de manière la logique éducative virile nous analyserons principalement l'éducation traditionnelle des époques passées. Cependant, des siècles d'éducation virile ne peuvent pas n'avoir laissé aucune influence, nous verrons qu'elle perdure encore de manière informelle et moins extrême.

« Prépare-toi à devoir te battre mon fils »

Auparavant, dans de nombreuses cultures, les hommes étaient les seuls à devoir se battre contre les ennemis. Ce rôle fondamental influençait donc totalement le discours vis-à-vis des jeunes garçons. On leur disait explicitement qu'un homme se devait d'être fort et qu'il

devrait affronter seul les ennemis. A ces époques, le jeune garçon devait donc à juste titre penser que le monde qu'il aurait à affronter serait dangereux et que la force lui serait vitale.

De nos jours, la société étant plus pacifique et les rôles moins genrés, ce discours a en grande partie disparu. Néanmoins, les personnes adhérant à l'idéologie viriliste continuent tout de même de le véhiculer.

« Ne sois pas faible, sois fort ! »

Une autre cause de la transmission du *forcisme* est la dévalorisation des expressions de faiblesse de leur enfant, comme la tristesse, la demande d'aide ou la peur.

Cela fera comprendre à l'enfant qu'il faut qu'il se débrouille par ses propres moyens, et qu'il ne doit pas attendre d'aide, d'encouragements ou de félicitations des autres. Il ancrera la croyance que demander de l'aide et exprimer ses impuissances est inutile voire honteux, et que la règle du chacun pour soi s'applique car autrui n'est pas altruiste et l'on ne peut lui faire confiance.

Or l'appel à l'aide, la tristesse et la peur sont beaucoup moins tolérés dans l'éducation d'un garçon. A l'inverse, la colère à l'encontre d'autrui, signe d'un désir d'emprise sur la relation, est souvent davantage tolérée voire valorisée chez un garçon. Il est même montré que les pleurs des bébés de sexe masculin sont plus souvent interprétés comme de la colère.⁹⁶

« Ne compte que sur toi-même »

Mais la tristesse ou la demande représentent souvent des besoins d'affection et d'attention. Si l'enfant ressent un manque d'attention et une carence affective, il pourra développer des angoisses abandonniques. Cela peut l'amener à perdre confiance en l'autre, et pour se protéger à abandonner son désir d'affection au profit d'un désir d'emprise sur la relation.

Ayant souvent eux même souffert d'un manque affectif enfant, *les forcistes* le reproduisent régulièrement avec leurs garçons afin de les endurcir.

En 1985, Alice Miller explique que « *les traités d'éducation conseillent toujours de ne pas "gâter" les enfants par trop d'amour et de délicatesse (ce qu'ils appellent "l'amour mièvre"), mais au contraire de les endurcir pour les préparer dès le départ à la vraie vie* »⁹⁷.

⁹⁶ Condry, J. & Condry, S. (1976) pp. 812-819

⁹⁷ Miller A (1985) p215

« Tu dois éprouver la violence du monde, (que j'ai subi) »

Les *forcistes* ont bien compris que pour que leur enfant adhère à leur valeur et ne devienne pas un « faible, sensible et empathique », il faut lui faire vivre l'expérience de la dureté du monde afin qu'il comprenne dans la douleur que la force est indispensable.

C'est comme si le parent, souvent le père, devait attiser la haine de son fils envers lui, afin qu'il puisse s'en servir pour être impitoyable face aux autres. Ce phénomène inconscient est décrit par Alice Miller : « *la colère contre les parents, rigoureusement interdite mais très intense chez l'enfant, est transférée sur d'autres êtres et sur son propre soi, mais elle n'est pas éliminée du monde, au contraire : par la possibilité qui lui est donnée de se déverser sur les enfants, elle se répand dans le monde entier comme une peste* ». ⁹⁸

Pour les *forcistes*, les violences, même physiques, sont donc un bon moyen d'éduquer pour endurcir. Depuis des siècles, l'idéal viril justifie que cette endurcissement par la violence est principalement nécessaire pour l'éducation des garçons car ce sont eux qui devront se battre. Les jeunes hommes sont dans de nombreuses cultures aguerris et endurcis au travers d'une éducation martiale et violente. « *Pour fabriquer un homme il faut lui apprendre à souffrir* » ⁹⁹.

« Tu dois prouver ta virilité par la souffrance »

Cette expérience de la dureté du monde et de la violence est même souvent ritualisée de manière liée à l'éducation militaire. Par exemple, « *au Moyen Age, l'apprentissage militaire débute dès l'âge de quatre ans : le garçonnet doit s'entraîner à endurer le froid, la douleur et les brimades, ainsi qu'à refouler ses larmes.* » ¹⁰⁰

Le service militaire peut également être vu comme un rite de passage, comme le dit l'historien Jean Paul Bertaud : « *l'armée est le brevet de virilité* » ¹⁰¹.

Bourdieu décrit également des « *rites dits de « séparation » , qui ont pour fonction d'émanciper le garçons par rapport à sa mère et d'assurer sa masculinisation progressive en l'incitant et en le préparant à affronter le monde extérieur* » ¹⁰².

⁹⁸ Miller A (1985)

⁹⁹ Gazalé O (2019) p277

¹⁰⁰ *Ibid*

¹⁰¹ Bertaud J P in Corbin A (2015)

¹⁰² Bourdieu P (1998) p43

« *Il n'y a guère de civilisation dans laquelle les hommes ne soient pas confrontés à la nécessité de prouver leur virilité dans des épreuves rituelles. Cela vaut pour nos sociétés hypermodernes* »¹⁰³. En effet, dans nos sociétés, cette mise à l'épreuve de virilité demeure sous des formes informelles ou vis-à-vis de leur famille ou leur camarade : « *les jeunes garçons doivent se montrer forts, se dépasser, braver autrui, endurer une douleur pour prouver qu'ils sont en maîtrise d'eux-mêmes* »¹⁰⁴.

Cela se déroule comme si la vie ordinaire n'étant pas assez dangereuse et cruelle, pour que la force soit spontanément valorisée. Les hommes adultes sont obligés d'être eux-mêmes violents afin de montrer la violence du monde aux jeunes hommes et de faire naître en eux la peur de la vulnérabilité, entraînant un désir de force.

« Fais pas ton fragile ! »

L'éducation des parents et le discours culturel va donc différer selon le sexe de l'enfant et commencer à structurer très tôt les garçons différemment, les rendant déjà davantage *forcistes*.

Dès l'enfance, les groupes de sociabilité masculine ont donc incorporé ce système de valeur *forciste* et sont le lieu de démonstration et de rapport de force de beaucoup de compétition et de violence. Entre garçons, les mots « faible » et « fragile » sont par exemple souvent employés dans les cours de récréation comme des insultes.

Même un garçon éduqué dans l'acceptation de ses vulnérabilités et dans la bienveillance va alors rapidement être confronté à des groupes, où il devra prouver une capacité de domination pour éviter d'être lui-même le dominé et la victime. Cette sociabilité compétitive entre garçons renforce alors une certaine vision du monde comme régi par la loi du plus fort, où il est nécessaire de s'endurcir et de ne pas trop faire confiance.

« *C'est dans le groupe des pairs que, dès le plus jeune âge, les garçons apprennent qu'ils doivent se différencier des femmes : ne pas se plaindre, apprendre à se battre, apprendre aussi à être les meilleurs... Tout ce qui n'est pas conforme à la conduite virile va être classé comme féminin. Le garçon qui n'y adhère pas va être la risée des petits camarades, exclus du groupe des hommes, souvent violenté. De fait, les hommes vont être socialisés à la violence masculine des plus forts sur les plus faibles.* »¹⁰⁵

¹⁰³ Jeffrey D (2016) pp. 57-71.

¹⁰⁴ *Ibid*

¹⁰⁵ Fournier M (2014) pp. 104-108

On comprend ainsi que l'une des causes qui explique le lien entre les hommes et le *forcisme*, provient d'une capacité à favoriser dans la sociabilité masculine (famille, amis, école, travail, sport etc.) des vécus spécifiques amenant le garçon à se méfier d'autrui et croire en la loi du plus fort. Dans certain milieu, le monde dans lequel grandit puis vit l'homme est réellement davantage gouverné par la loi du plus fort. Leur *forcisme* est alors tout à fait rationnel et adaptatif.

3- L'idéal viril, cause de la vulnérabilité et de la violence masculine ?

3.1 - Virilité et violence

En valorisant la force et en favorisant certaines conduites éducatives, l'hégémonie de l'idéal viril semble donc bien la cause du grand nombre d'hommes *forcistes*, et donc de la violence masculine. Nous allons détailler cet impact de la virilité.

La violence, preuve de virilité

En favorisant chez les hommes le fait d'adhérer au *forcisme*, l'idéal viril produit en eux les effets que nous avons décrits, qui accentuent les sentiments hostiles et les comportements violents (intolérance à la frustration, mépris de la faiblesse, désir de domination, égoïsme, honte de ses émotions, valorisation de la violence etc.).

En véhiculant le *forcisme*, l'idéal viril contribue énormément aux statistiques que nous avons présentées concernant la violence masculine. C'est ce mélange entre une idéologie de genre et l'idéologie *forciste* qui explique pourquoi Dejours observe que « *la virilité se mesure précisément à l'aune de la violence que l'on est capable de commettre contre autrui, notamment contre ceux qui sont dominés, à commencer par les femmes* »¹⁰⁶.

Il constate également qu'« *est un homme véritablement viril, celui qui peut, sans broncher, infliger la souffrance ou la douleur à autrui, au nom de l'exercice, de la démonstration ou du rétablissement de la domination et du pouvoir sur l'autre ; y compris par la force. [...] Celui qui refuse ou ne parvient pas à commettre le mal est dénoncé comme*

¹⁰⁶Dejours, 1998, p. 26

un “pédé”, une “femme”, un gars “qui n’en a pas”, “qui n’a rien entre les cuisses »¹⁰⁷. Être capable de faire le mal devient alors viril, « *le vice est transmuté en vertu* »¹⁰⁸. C’est en cela que Dejours considère que la virilité n’anesthésie pas seulement la perception de la peur, mais aussi le sens moral.

La libre interprétation de l’idéal viril

Cependant, l’idéal viril n’est pas un homme violent et insensible, mais un homme capable de violence envers ses ennemis, et d’une grande bienveillance envers ses proches, qu’il se doit de protéger. Néanmoins, pour de nombreuses raisons, cet idéal va tout de même favoriser la violence injustifiée et immorale.

Tout d’abord, nous avons vu dans cet écrit en quoi les mécanismes qui nous mènent à juger certaines personnes, ou groupes, comme nos ennemis, sont biaisés par nos intérêts égoïstes et dépendent totalement de nos croyances et de nos valeurs. Beaucoup d’hommes perçoivent alors des personnes innocentes comme leurs ennemis. En incitant à la violence et en la légitimant vis-à-vis des ennemis, l’idéal viril motive la violence illégitime de beaucoup d’hommes.

De plus, nous avons vu que, chez le *forciste*, le doute concernant sa force et sa valeur accentue son besoin de dominer autrui, pour se prouver sa force. Or, par comparaison à l’idéal viril, beaucoup d’hommes se sentent faibles et inférieurs. Indirectement, cet idéal attise leur besoin d’user de violence même injustifiée, afin de se sentir viril et ne plus avoir honte d’eux-mêmes. On retrouve ce phénomène dans certaines tueries de masse dans les lycées américains perpétrées par des garçons victimes de harcèlement. On comprend que cet idéal est, sans doute, également un fardeau nocif pour les hommes eux-mêmes.

3.2 - Les hommes fragilisés par le poids de l’idéal viril.

Aguerrir au risque de briser

On constate que l’éducation virile consiste à aller contre la nature et les besoins spontanés de l’enfant, afin de lui inculquer une vision du monde et des valeurs spécifiques. En faisant violence à l’enfant, on compte l’endurcir, mais c’est au risque de le traumatiser, voire de le briser. Cela peut créer en lui une insécurité affective et une instabilité de son estime de

¹⁰⁷*ibid*

¹⁰⁸*ibid*

lui. Cela le rendra particulièrement vulnérable aux menaces identitaires, qui provoqueront en lui des tempêtes émotionnelles, amenant souvent à de l'hétéro ou auto agressivité.

Un idéal inatteignable et périlleux

Comme l'explique Olivia Gazalé, « *les expressions « Sois un homme ! » ou « Agis en homme ! » n'ont pas d'équivalent féminin* ». ¹⁰⁹ Cela confirme que la virilité n'est pas spontanée, elle va même à l'encontre de la nature de l'humain. Mais l'idéal viril est volontairement inatteignable, il a pour essence de pousser les hommes à se dépasser, afin qu'ils deviennent plus forts, et protègent ainsi le groupe d'éventuels ennemis.

L'homme, ayant intériorisé ces injonctions viriles, devra donc, durant toute sa vie, livrer une véritable bataille personnelle afin de se rapprocher de cet idéal et prouver sa virilité. Principalement au travers de l'effet toxique de la valorisation de la force la poursuite de cet idéal condamne l'homme à une vie psychologique remplie de frustrations, de contraintes, et d'émotions tumultueuses.

De plus, seule une minorité d'hommes sont capables de se rapprocher de cet idéal, tous ceux qui échouent, doivent donc vivre avec un sentiment d'infériorité et une faible estime d'eux-mêmes. Comme l'énonce Bourdieu « *Tout concourt à faire de l'idéal de l'impossible virilité le principe d'une immense vulnérabilité* » ¹¹⁰

L'idéal viril semble être pour les hommes ce que le soleil est pour Icare : un objectif périlleux et inatteignable pour lequel l'homme risque de se brûler les ailes.

On peut donc supposer que les injonctions viriles peuvent paradoxalement fragiliser les hommes. L'idéal viril est sans doute, d'une certaine façon, lié aux vulnérabilités psychiques masculines. Elle s'exprime entre autre par le fait que « *75 % à 80 % des adolescents qui meurent par suicide sont des garçons* ». ¹¹¹

Violence et domination symbolique des « sous-hommes »

Nous avons vu la violence symbolique à l'encontre des faibles, au travers du *forcisme*. Il est évidant que l'hégémonie de l'idéal viril rend cette violence particulièrement

¹⁰⁹ Gazalé O (2019) p246

¹¹⁰Bourdieu P (1998) p76

¹¹¹Bonnichon, D, et B Verdon. (2012) pp. 127-160.

intense à l'encontre des hommes en dehors des normes viriles. Les hommes efféminés, homosexuels, petits, chétifs, timides, sensibles etc. vivront une importante violence symbolique et auront tendance à être mésestimés par les autres hommes, par les femmes, mais aussi par eux-mêmes.

En retranscrivant ses émotions lors de son service militaire, Céline dévoile la violence symbolique que peuvent subir les hommes : « *que de fois seul sur mon lit, pris d'un immense désespoir, j'ai, malgré mes dix-sept ans, pleuré comme une première communiant. Alors j'ai senti que j'étais vide (...) que je n'étais pas un homme (...) alors là j'ai vraiment souffert, aussi bien du mal présent que de mon infériorité virile et de la constater* ». ¹¹²

Tant que l'idéal viril perdure, cette violence symbolique est inévitable, comme le dit Olivia Gazalé : « *le faible doit se sentir vil pour que le fort se sente viril* » ¹¹³

Malheureusement, du fait que l'idéal viril valorise la force, « *être un homme, c'est dominer. Pas de suprématie sans un inférieur à mépriser, voir à humilier* » ¹¹⁴. Tout comme les femmes, les hommes jugés faibles serviront donc souvent de faire valoir de virilité aux autres hommes, au travers d'humiliations et de violences.

L'idéal viril : un piège pour les deux sexes

En plus d'être en partie responsable de la domination masculine sur les femmes, l'idéal viril est aussi une cause de la domination des hommes entre eux, et de leur souffrance psychologique.

En cela, on peut dire qu'il est « *un piège pour les deux sexes* » ¹¹⁵, et ce sont ces nombreux aspects « toxiques » qui sont à l'origine de ce que l'on nomme la « masculinité toxique ».

¹¹²Gazalé O (2019) p281

¹¹³*ibid*

¹¹⁴*Ibid* p29

¹¹⁵*ibid*

4 - Le *forcisme* viril, une inertie absurde et destructrice pour l'humanité

4.1 - L'absurdité nocive de la valorisation de la force au travers de l'idéal viril

Au travers de l'idéal viril et du désir de reconnaissance, beaucoup d'hommes deviennent des *forcistes* et valorisent la force de manière totalement déconnectée de ce à quoi elle peut servir ; c'est-à-dire survivre dans un monde réellement menaçant dont on a fait l'expérience.

Or nous avons vu que les *forcistes* et le *forcisme* participent à rendre le monde dangereux.

Le fait de devenir *forciste*, après avoir subi de la violence et avoir vécu dans un monde cruel, est inévitable, logique et souvent adapté. Mais le fait que des personnes adhèrent au *forcisme* pour la reconnaissance, alors que notre environnement n'est pas si menaçant, est absurde et très destructeur. En effet, cela va peu à peu rendre l'environnement réellement dangereux.

Certains pensent d'abord qu'autrui est dangereux, ce qui les pousse à valoriser la force mais d'autres valorisent d'abord la force puis deviennent méfiants vis-à-vis d'autrui, afin de renforcer la légitimité de leurs valeurs et de leurs comportements. Ils vont d'une certaine manière se fabriquer des ennemis à dominer.

On peut résumer en disant que certains désirent être forts pour survivre, et d'autres pour séduire. Mais en réalité, même si une raison domine, ces deux raisons s'auto-alimentent et sont souvent présentes toutes les deux.

Le fait que l'idéal viril accentue le *forcisme* pour un très grand nombre d'hommes est donc absurde, et nocif pour l'humanité. D'une certaine manière, la virilité fait de la force un caractère sexuel secondaire et de la domination et la violence des parades sexuelles masculines.

A l'inverse, la force d'une femme n'étant pas spécifiquement attirante pour les hommes, les femmes ont moins d'intérêt à désirer être fortes, même quand elles se méfient de l'autre.

4.2 - Origine possible de l'émergence du *forcisme* et du virilisme

Mais s'ils sont si nuisibles, pourquoi le *forcisme* et le virilisme semblent si répandus ? Le fait que l'homme viril soit à ce point représentatif du fameux « plus fort » de la « loi du plus fort » nous semble indiquer un lien étroit voir la possibilité d'une origine commune entre virilité et *forcisme*. Nous nous interrogerons sur leur origine possible afin de tenter comprendre les raisons de leur omniprésence.

Un premier monde dangereux justifiant la valorisation de la force

Nous pensons que, à la préhistoire et à l'antiquité, le monde devait être régi, en très grande partie, par la loi du plus fort et les faibles devaient périr. La croyance en monde dangereux et une méfiance vis-à-vis d'autrui étaient justifiées et indispensables.

On peut penser que les capacités de force physique étaient indispensables. Les individus la possédant devaient être valorisés et avoir la préférence des partenaires sexuels. Les forts étaient à juste titre au sommet de la pyramide sociale de leur époque.

De plus, par l'absence de société organisée et punitive, les individus les plus forts pouvaient également imposer leur domination aux autres par la violence.

L'homme fort au sommet de la première hiérarchie sociale

Même si cela a peut-être été accentué par la domination masculine, la biologie fait que les hommes ont tendance à avoir davantage de force physique que les femmes. De plus, la grossesse des femmes fait que leur force est par période diminuée et leur vulnérabilité accrue. Plus forts physiquement, les hommes et particulièrement les grands et robustes ont dû logiquement être valorisés par leur pairs car indispensables à la survie du groupe notamment à celle des enfants et des femmes. Ces dernières avaient donc tout intérêt à cautionner cette hiérarchie en choisissant les hommes les plus forts. Les hommes auraient donc doublement investi cette capacité, pour pouvoir survivre et pour pouvoir séduire les femmes.

À l'image de beaucoup de sociétés animales, ce sont les hommes les plus forts qui devaient donc dominer et être au sommet de la hiérarchie sociale.

La loi du plus fort remise en cause

Cependant, la grande particularité de l'espèce humaine réside dans l'évolution rapide des sociétés et des conditions de vie grâce à ses progrès technologiques. L'humain s'est peu à peu retrouvé à l'abri des prédateurs et a pu entrevoir la possibilité et l'intérêt de la coopération entre humains, plutôt que les rapports de force.

Plus les sociétés sont devenues coopératives, avec une communication possible, moins l'autre était perçu comme dangereux, et moins la force physique est devenue nécessaire au bien commun. Dans ces sociétés, plutôt que la compétition, ce sont les qualités favorisant la coopération, la paix, et le progrès technique qui s'avèrent le plus bénéfiques à l'espèce. Ces qualités ont donc été logiquement de plus en plus valorisées. Néanmoins, la force et l'idéal viril ont continué d'être également fortement valorisés. Comment expliquer cela ?

Le forcisme et le virilisme, des idéologies légitimatrices ?

Une fois que des individus, ou un groupe, ont adopté un système de valeurs, ils vont tout faire pour le défendre et le perpétuer afin de garder leur rang social et leur estime d'eux-mêmes. Au fil de l'évolution des sociétés, les individus ayant construit leur estime et leur puissance sociale sur la valorisation de la force, n'avaient pas intérêt à ce qu'elle soit dévalorisée. Pour les hommes les plus forts, la loi du plus fort est une aubaine à protéger et perpétuer.

Or selon la théorie de la dominance sociale¹¹⁶, « *afin de maintenir leur position sociale avantageuse, les dominants développent et adhèrent à des mythes légitimateurs* ». ¹¹⁷

Cela rejoint le constat de Bourdieu : « *chaque ordre établi tend à produire (à des degrés et avec des moyens très divers) la naturalisation de son propre caractère arbitraire* »¹¹⁸.

¹¹⁶Sidanius & Pratto, 1993, p. 177

¹¹⁷De Oliveira, P, M Dambrun, et S Guimond. 2008, pp. 115-150

¹¹⁸Bourdieu P (1972) p164

Selon Sidanius et Pratto les "mythes légitimateurs" « *réfèrent aux attitudes, valeurs, croyances, stéréotypes et idéologies, qui fournissent une justification intellectuelle et morale à la distribution inéquitable de la valeur sociale au sein d'un système social* »¹¹⁹.

Il est alors probable que, lorsqu'ils ont senti que leurs valeurs ne s'imposaient plus de manière évidente, les hommes dominants se sont sentis menacés. Aussi, ils ont construit une idéologie servant de mythe légitimateur afin de faire perdurer leurs valeurs et ainsi leur statut social.

Cette idéologie, devant légitimer la supériorité des hommes forts, a donc véhiculé la méfiance en l'autre, tout en essentialisant la force de l'homme et sa supériorité. Cela serait donc à l'origine du *forcisme* et du mythe viril. Le *forcisme* servirait, entre autre, à légitimer l'importance de la force et la domination des forts, en prônant la méfiance envers autrui et la dureté du monde.

Cependant, comment ces idéologies ont-elles pu parvenir à perdurer durant des siècles ?

L'inertie des valeurs humaines hégémoniques

Tout d'abord, comme la culture et le discours social proviennent principalement des personnes dominantes, les hommes dominants ont continué à véhiculer ces idéologies qui justifient leur domination. Nous l'avons vu, la force d'un discours social dominant est de parvenir à faire intérioriser les valeurs qu'il véhicule aux personnes qu'elles infériorisent et d'exercer sur eux une domination symbolique. Cela est nécessaire afin de perpétuer l'hégémonie de ces valeurs.

Une fois qu'elles sont partagées par la majorité des personnes, l'hégémonie d'un système de valeurs s'auto entretient, dans une sorte d'inertie, indépendamment de ses raisons premières. En effet, une fois qu'une valeur devient fondatrice des normes et des idéaux d'une société, s'y conformer permet d'avoir la reconnaissance de ses pairs. Même si elle n'a pas d'autre sens, cela suffit à la rendre pertinente et désirable par la majorité.

¹¹⁹Sidanius & Pratto, 1993, p. 177

Ce phénomène est celui des modes esthétiques. Par exemple, avoir tel vêtement n'a pas spécifiquement d'intérêt autre que de plaire à autrui. Notre attrait pour un vêtement dépendra du fait que nous pensons qu'il nous permettra de plaire, autrement dit de la valeur qu'il revêt selon nous pour les personnes dont nous voulons la reconnaissance.

De la même façon, si les hommes pensent que les femmes désirent les hommes virils, alors ils désireront être virils, sans besoin d'aucune autre raison.

De plus, de par son aspect auto réalisateur, le *forcisme* a également permis aux conditions légitimant son hégémonie de perdurer. Autrement dit il a sans doute contribué à freiner le processus de pacification du monde, à perpétuer l'animosité entre les individus, et donc à préserver l'hostilité du monde afin de justifier son intérêt.

Enfin, étant l'idéologie des personnes dominantes, le *forcisme* a sculpté les sociétés, la culture et les coutumes, de manière à ce que la loi du plus fort perdure. Par exemple, la mise en place d'une économie capitaliste basée sur des valeurs de compétition et une « loi du plus fort économique » semblent être une des expressions du *forcisme*. Le capitaliste est, en un sens, une forme d'économie *forciste*.

La virilité et le *forcisme*, des idéologies anachroniques

Le *forcisme* et le virilisme semblent donc des idéologies anachroniques provenant d'un temps où la loi du plus fort était hégémonique. Afin de survivre et de continuer à permettre aux hommes forts de dominer, elles ont tout de même du adapter leur forme à l'évolution des moyens de contraintes, selon les changements sociétaux. Par exemple, en prônant davantage le pouvoir politique et économique que la force physique, et en les attribuant eux aussi aux hommes.

Cela explique pourquoi, depuis toujours, on retrouve des discours concernant une « crise de la masculinité ». Ces discours prouvent finalement que la légitimité de l'idéal viril est très fragile, et ne repose que sur une idéologie, qui dès l'instauration de réelles sociétés coopératives a commencé à perdre de sa pertinence.

L'aspect toxique de l'idéal viril pour l'homme et l'humanité dans son ensemble provient, sans doute, de cette anachronisme. Les hommes sont animés par des motivations qui ont perdu leur sens et ne sont plus d'adaptées à l'époque. A l'image de l'effet « Don Quichotte » décrit par Bourdieu, on pourrait dire que l'habitus viril est devenu inadapté.

L'inertie invisible et délétère de l'humanité

Le problème de l'humanité est donc que le discours sur la hiérarchie des valeurs n'est pas produit par un discours neutre en dehors de l'humanité, mais par des humains qui se sont déjà construits autour des valeurs précédentes. Ils ont donc un intérêt personnel concernant les valeurs à promouvoir. Les personnes dominantes vont constamment valoriser leurs valeurs, même si le monde a changé et qu'elles sont devenues toxiques. C'est pour cela qu'une inertie se forme et que, par exemple, l'idéal viril de force s'est toujours transmis de génération en génération.

Il existe un conflit d'intérêt délétère entre les besoins de la communauté et le désir d'estime et de statut social de chacun.

Mais pourquoi l'humain a-t-il ce défaut d'adaptation ? Les sociétés humaines sont sans doute si complexes et mouvantes que déterminer avec certitude ce qui est le plus important et nécessaire est impossible. Cela rend possible une infinité de croyances et de systèmes de valeurs différents, mais cohérents et défendables. Chacun peut alors trouver et défendre un point de vue qui le favorise.

Or comme l'a montré ce travail, et comme l'explique Pascal, parmi ces nombreuses croyances et valeurs, une « combinaison » a malheureusement tendance à s'imposer naturellement.

« La justice sans force est contredite parce qu'il y a toujours des méchants. La force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute. La force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice, et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste.

Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. »¹²⁰

¹²⁰Blaise P (1976) p117

Conclusion

L'hostilité et la violence sont souvent liées à une vision négative, principalement menaçante de l'autre. Le facteur qui prédispose l'individu à l'hostilité et l'agression semble donc être sa méfiance en l'humain.

Cette méfiance peut provenir des discours externes et d'expériences personnelles. Mais dans cet écrit, nous avons voulu montrer que, de manière moins évidente, la méfiance peut également être favorisée par la valorisation de la force par le sujet.

Alors qu'il semble très difficile d'agir sur les causes directes de la méfiance, la valorisation sociale de la force nous semble plus facilement influençable. Elle semble principalement provenir de la promotion de l'idéal viril.

De nos jours, les hommes ne sont pas les uniques responsables : toute personne qui adhère et véhicule l'idéal viril participe à son hégémonie. Toutes les femmes valorisant, chez les hommes et leur conjoint, les capacités de force et de domination sont également responsables de l'omniprésence de l'idéal viril et de la valeur de force. Les hommes en sont les dépositaires, c'est à eux que certaines femmes demandent d'avoir cette force, qu'elles peuvent valoriser tout autant.

Il ne faut donc pas diviser les camps et créer une guerre des sexes. Chacun est responsable, mais personne n'est coupable, tout le monde est simplement prisonnier de mécanismes psychologiques conduisant à une inertie anachronique des valeurs de genre.

Le féministe le plus constructif est donc celui qui refuse de se rendre complice de cette aliénation destructrice des hommes, en dénonçant ce mythe viril, sans haïr les hommes virilistes, mais en les considérant comme les premiers prisonniers de ces phénomènes culturels inconscients.

Actuellement, l'idéal viril est particulièrement remis en cause et contesté par les hommes appartenant à des minorités LGBT et certaines féministes. De plus en plus de nouveaux modèles de masculinité émergent et contestent l'omniprésence de l'idéal viril. Mais ces initiatives restent extrêmement minoritaires et ne peuvent pas parvenir à rompre une hégémonie ancrée depuis des siècles.

Conclusion

Pour y parvenir, il nous semble indispensable que les hommes sensibilisés se mobilisent activement afin de revendiquer haut et fort qu'ils assument leurs faiblesses et qu'ils se désolidarisent de l'idéal viril. En parallèle, il semble nécessaire que les femmes fassent entendre qu'elles n'attendent pas que leur compagnon soit fort mais bienveillant, responsable, empathique et qu'il assume ses vulnérabilités.

A terme la solution semble paradoxalement assez simple, la féministe Gloria Steinem l'a explicitée ainsi : « *Je suis heureuse que nous ayons commencé à élever davantage nos filles comme nos fils, mais cela ne marchera jamais si l'on élève pas également nos fils comme nos filles* »¹²¹.

¹²¹ Steinem G (2015)

Bibliographie

Adler Alfred, et al. Le tempérament nerveux : Éléments d'une psychologie individuelle et leurs applications à la psychothérapie. Payot, 1992.

Adorno, T. W., Frenkel-Brunswik, E., Levinson, D. J., & Sanford, R. N. The Authoritarian Personality. New York: Harper and Row. Copyright 1950 by The American Jewish Committee. Printed in the United States of America.

Anderson Elijah, and Anderson Elijah. Code of the Street : Deceny, Violence and the Moral Life of the Inner City. W.W. Norton, 2000.

Ayral Sylvie, La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège, Puf, 2011

Francis Bacon, Novum Organum, Puf, (1620)

Balmont Jacques, Introduction au siècle des menaces, odile jacob, 2004

Bandura Albert, Moral Disengagement: How Good People Can Do Harm and Feel Good About Themselves W.H.Freeman & Co 2015

Baumeister, R. F. (Ed.). (1993). *Plenum series in social/clinical psychology. Self-esteem: The puzzle of low self-regard*. Plenum

Bazin Hervé,. Vipère au poing : roman. B. Grasset, 1992

Bègue Laurent,. *L'agression humaine* . Dunod, 2010.

Bègue, Laurent. « Chapitre 14 : L'évaluation comme tension favorisant les conduites d'agression », Fabrizio Butera éd., L'évaluation, une menace ? Presses Universitaires de France, 2011, pp. 145-155.

Bibliographie

Benedetto, Pierre. « Chapitre 11. Les valeurs », , Psychologie de la personnalité. sous la direction de Benedetto Pierre. De Boeck Supérieur, 2008, pp. 125-132.

Beck Aaron Temkin, et al. Prisonniers de la haine : les racines de la violence. Masson, 2002.

Jean-Paul Bertaud « L'armée et le brevet de virilité » in Corbin Alain, et al. Histoire de la virilité : le XIXe siècle. 2. Le triomphe de la virilité. Points, 2015

Pascal Blaise, et al. Pensées . Garnier-Flammarion, 1976. P117

Bonnichon, Delphine, et Benoît Verdon. « Mourir pour être un homme : tentatives de suicide et identité sexuelle à l'adolescence », Psychologie clinique et projective, vol. 18, no. 1, 2012, pp. 127-160.

Bourdieu Pierre, La domination masculine . Points essais, 1998.

Bourdieu Pierre, Esquisse d'une théorie de la pratique, Genève, Droz, 1972.

Bohler Sébastien Le bug humain : Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher Robert Laffont (2019)

Connell Raewyn, et al. Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie. Éditions Amsterdam, 2014.

Conessa Pierre, La Fabrication de l'ennemi: ou Comment tuer avec sa conscience pour soi , Robert Laffont, 2011

Condry,J. & Condry,S. (1976). Sex differences:A studyof the eye of the beholder. Child Development, Vol. 47, No. 3 (Sep., 1976), pp. 812-819

Cohen, Dov, and Richard E. Nisbett. "Self-Protection and the Culture of Honor: Explaining Southern Violence. (Southern United States)." Personality & Social Psychology Bulletin, vol. 20, no. 5, Sage Publications, Inc., Oct. 1994

Bibliographie

Déchaux, Jean-Hugues. « III. L'éducation familiale sous pression », Jean-Hugues Déchaux éd., Sociologie de la famille. La Découverte, 2009, pp. 50-69.

Dejours Christophe, and Dejours Christophe. Souffrance en France : La banalisation de l'injustice sociale. Éditions du Seuil, 1998.

De Oliveira, Pierre, Michaël Dambrun, et Serge Guimond. « L'effet de la dominance sociale sur les idéologies de légitimation : le rôle modérateur de l'environnement normatif », Revue internationale de psychologie sociale, vol. tome 21, no. 4, 2008, pp. 115-150.

Dollard, Miller et al. (1939). The hypothesis suggests that the failure to obtain a desired or expected goal leads to aggressive behavior. Frustration and aggression, Yale University Press, New Haven,

Doré, Christina. « L'estime de soi : analyse de concept », Recherche en soins infirmiers, vol. 129, no. 2, 2017, pp. 18-26

Famose Jean-Pierre, Bertsch Jean. Chapitre 7 - Présupposé 3 : Le caractère désirable d'une haute estime de soi », L'estime de soi : une controverse éducative. Presses Universitaires de France, 2009, pp. 143-172.

Festinger, L. A Theory of Cognitive Dissonance. California: Stanford University Press. (1957)

Feshbach, S. (1964). The function of aggression and the regulation of aggressive drive. Psychological Review, 71(4), 257–272

Flament Claude, Anatomie des idées ordinaires : comment étudier les représentations sociales. Armand Colin, 2003.

Fointiat, Valérie, Fabien Girandola, et Patrick Gosling. La dissonance cognitive. Quand les actes changent les idées. Armand Colin, 2013

Bibliographie

Martine Fournier « La construction du masculin », éd., Masculin-Féminin. Pluriel. Editions Sciences Humaines, 2014, pp. 104-108.

Gamby-Mas, Dimitri, Lila Maria Spadoni-Lemes, et Jennifer Mariot. « Idéologie et représentations sociales : étude expérimentale du rôle des thémata », Bulletin de psychologie, vol. numéro 520, no. 4, 2012, pp. 321-335.

Gordon Willard Allport . Personality & social encounter. Boston: Beacon Press 1960

Guimelli, Christian. « Organisation des cognitions et pensée sociale », Christian Guimelli éd., La pensée sociale. Presses Universitaires de France, 1999, pp. 79-107.

Jeffrey, Denis. « Chapitre 4. Masculinité adolescente et rites de virilité », Denis Jeffrey éd., Penser l'adolescence. Presses Universitaires de France, 2016, pp. 57-71.

Martinot Delphine, Le soi, les autres et la société . Presses universitaires de Grenoble, 2008.

Miller Alice, et al. C'est pour ton bien : racines de la violence dans l'éducation de l'enfant. Aubier, 1985.

Molinier Pascale. Les enjeux psychiques du travail : introduction à la psychodynamique du travail. Édition revue et corrigée, Payot & Rivages, 2008.

Morchain Pascal,. Psychologie sociale des valeurs. Dunod, 2009.

Niedenthal, Paula, Silvia Krauth-Gruber, et François Ric. « Chapitre 8. Émotion et différences de genre », , Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales, sous la direction de Krauth-Gruber Silvia, Niedenthal Paula, Ric François. Mardaga, 2009, pp. 275-309.

Oubrayrie N. Le contrôle dans l'évaluation et l'orientation de soi de l'enfance à l'adolescence (1992),

Pahlavan Farzaneh, Les conduites agressives . A. Colin, 2002.

Bibliographie

Rosenbaum Alexis, *La peur de l'infériorité : aperçus sur le régime moderne de la comparaison sociale*. l'Harmattan, 2005.

Leyens Jacques-Philippe. *L'humanité écorchée : humanité et infrahumanisation*. PUG, 2015.

Le Foll, David, Olivier Rascle, et Geneviève Coulomb-Cabagno. « L'intervention attributionnelle : présentation, application au contexte sportif et perspectives de recherche », *Revue internationale de psychologie sociale*, vol. tome 19, no. 2, 2006,

Lhuillier, Dominique. « Perspective psychosociale clinique sur la « carcéralité » », *Bulletin de psychologie*, vol. numéro 491, no. 5, 2007, pp. 447-453.

Rezsőházy Rudolf. *Sociologie des valeurs* . A. Colin, 2006

Rosenberg, M. *Conceiving the self*. New York: Basic Books (1979)

Gazalé, Olivia. *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*. 2019.

George Gerbner, « Trends in Network Television Drama and Viewer Conceptions of Social Reality », *University of Pennsylvania*, avril 1979

James, W. *Principles of psychology*, New York: Henry Holt. (1890)

Jeammet Nicole, *Le plaisir et le péché. Essai sur l'envie*, Desclée de Brouwer, 1998

Philippe Jeammet in *Filigrane Volume 6, numéro 1 Dossier : « Dis moi qui tuer ? » Violence dans le social et en situation thérapeutique* 1997

Jeammet Philippe, et al. *Quand nos émotions nous rendent fous : un nouveau regard sur les folies humaines*. Odile Jacob, 2017.

Rogers Carl Ransom, et al. *Le développement de la personne* . Dunod, 1998

Sitographie

Rokeach, Milton. The Nature of Human Values, Free Press, (1973),

Schoendorff, Benjamin, Jana Grand, et Marie-France Bolduc. La Thérapie d'acceptation et d'engagement. Guide clinique, De Boeck Supérieur, 2011,

Schwartz, Shalom H. « Les valeurs de base de la personne : théorie, mesures et applications », Revue française de sociologie, vol. 47, no. 4, 2006, pp. 929-968.

Katz, Martin. Decisions and values; A rationale for secondary school guidance, College Entrance Examination Board, 1963

Sitographie

Site du Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques (CNRTL)

<https://www.securite-routiere.gouv.fr/actualites/la-problematique-de-laccidentologie-sous-langle-hommes-femmes-analysee-au-senat>

<https://oip.org/en-bref/qui-sont-les-personnes-incarcerees/>

<https://www.interieur.gouv.fr/fr/Publications/Statistiques/Insecurite-et-delinquance>

Annexes

Annexe 1 : Schéma final

